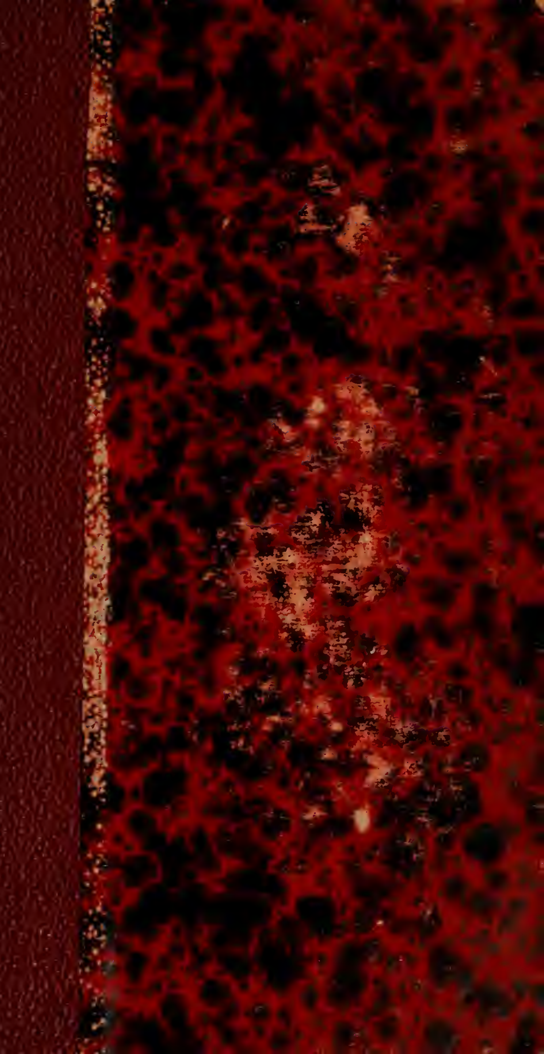


LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

16

TAYLOR

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

TROISIÈME ÉDITION.

50 centimes

PARIS
J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS
RUE MAZARINE, 9

1854



LE BARON TAYLOR

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



Bon TAYLOR

LES CONTEMPORAINS

LE BARON

TAYLOR

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS

RUE MAZARINE, 9

1854

AVANT-PROPOS

A M. ÉMILE DE GIRARDIN.

Vous avez l'habitude, ô grand homme! de déplacer toutes les questions, et vous exécutez sur la corde roide de votre journal des tours de voltige de la plus haute école.

Ainsi, dans ce moment, vous êtes en train de prouver aux lecteurs de la *Presse* que nous avons été condamné *on ne peut plus sévèrement* par les tribunaux pour avoir écrit votre histoire.

Et vous nous déniez le droit de réponse dans vos colonnes, afin de laisser le public sous l'impression que vous avez voulu produire.

Mais nous avons, comme vous, une tribune. Nous rétablissons les faits.

Les voici dans leur plus scrupuleuse exactitude.

Une biographie, signée de nous, paraît en janvier dernier. Cette biographie est la vôtre. Deux mois s'écoulent, vous ne réclamez pas et vous ne portez aucune plainte devant les tribunaux.

Seulement, vous insérez, un beau jour, une lettre assez piquante de madame George Sand à votre serviteur, et, comme notre réponse, extrêmement convenable et polie, vous déplaisait par cette raison même, vous jetez notre réponse au panier.

C'était tout simplement vous révolter contre la loi.

Là-dessus, nous vous intentons un procès.

Acculé dans vos derniers retranchements et forcé par la perspective d'une condamnation imminente à publier notre lettre,

vous la faites suivre de cette petite note perfide :

« En fermant aux plus courtoises récla-
« mations contre ses inexactitudes ou ses
« *diffamations* la porte d'un journal,
« M. de Mirecourt l'ouvre nécessairement
« aux tribunaux. Il ne saurait donc ni s'é-
« tonner ni se plaindre d'être suivi sur le
« terrain qu'il choisit. »

Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi nous soulignons le mot *diffamations*.

L'essentiel est de montrer ici le jésuitisme de vos phrases. Après les avoir lues, il est certain que tous les abonnés de la *Presse* ont dû se dire : « C'est madame Sand qui intente un procès à M. de Mirecourt. »

Pas du tout, c'était vous-même !

Or, vous ne pouviez faire un tel aveu dans un journal qui a publié, pendant deux années consécutives, de si magnifiques articles sur le DROIT DE TOUT DIRE.

Ces articles étaient signés de votre nom.

L'un des plus remarquables a paru à l'époque où vous aviez besoin de *tout dire* sur les hommes qui vous empêchaient d'être ministre.

En voici quelques extraits, ils sont textuels.

« La liberté de TOUT DIRE doit exister par cette « raison souveraine qu'il n'y a aucun avantage à « la limiter. Toute limite, quoi qu'on fasse, sera « toujours arbitraire. — En matière de liberté « de pensée, nous n'admettons pas plus les lois « répressives que les lois préventives ; nous n'ad- « mettons qu'un seul tribunal compétent, le *tri-* « *bunal de la conscience publique.* — C'est à la « conscience publique à s'armer de sévérité con- « tre les *injures*, les *diffamations*, les *erreurs*, « tout ce qui enfin aujourd'hui constitue le do- « maine des délits et des crimes de la parole et « de la presse. — L'individu *fort de sa conscience* « n'a pas besoin de tribunal qui le venge de la « calomnie ! — Quand le droit de mépriser la *ca-* « *lomnie*, l'*injure*, la *diffamation*, devrait s'acqué-

« rir par *une plus grande pureté de conscience*, où « serait le mal? — Nous sommes encore des en- « fants, soyons donc enfin des hommes.

« Émile de Girardin. »

(*Presse du* 25 *janvier* 1850.)

Ouf ! respirons !

Il est certain qu'après cela vous n'osiez pas convenir vis-à-vis de vos lecteurs que vous intentiez un procès au sujet de votre propre biographie. Vous sentiez combien on allait vous trouver peu conséquent avec vous-même. Ces diables d'abonnés collectionnent, gardent les articles et confrontent celui du jour avec celui de la veille.

Ainsi, grand homme, vous n'étiez pas assez *fort de votre conscience?*

Ainsi vous aviez *besoin d'un tribunal pour vous venger ?* Le tribunal de la *conscience publique* ne vous suffisait pas. Doutiez-vous, par hasard, de l'arrêt qu'il aurait pu rendre?

Enfin, passons ! vous avez préféré la septième chambre.

Vous demandiez aux juges : 1° la suppression de la livraison des *Contemporains* qui contenait votre histoire ;

2° Mille francs de dommages-intérêts. (C'était bien peu !)

Le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Attendu qu'Eugène de Mirecourt se reconnaît l'auteur d'une brochure intitulée : *Émile de Girardin*, commençant par ces mots : « Il est des « figures impossibles à saisir... » et finissant par ceux-ci : « Il est mort... » ;

« Attendu que, dans cette brochure, il ne s'est pas borné à juger l'homme public, dont les actes et opinions sont soumis à l'appréciation et à la critique de tous ; qu'il descend aussi dans les détails les plus intimes de la vie privée ; *que, s'il n'articule pas d'une manière précise et directe des faits qui soient de nature à porter atteinte à l'honneur et à la considération* de celui dont il retrace la biographie, il emploie cependant *trop souvent* vis-à-vis de lui des formes de langage acerbes et

violentes; que c'est ainsi qu'il parle à plusieurs reprises de son *mercantilisme, de ses habitudes d'audacieuse exploitation, de son égoïsme, de son esprit haineux, du fiel qui gonfle son cœur, de son défaut de moralité;*

« Que dans un passage notamment on lit : « *Il « ne croit ni à l'amitié, ni au désintéressement, ni « à la conscience; il a perdu la sienne à la ba- « taille;* » que plus loin on lit encore : « *Que ses « qualités ne sont qu'apparentes et cachent un « calcul; que son âme a perdu tous les sentiments « de sincérité et de justice; qu'il fait le mal par « instinct;* »

« Que, dès lors, Eugène de Mirecourt a commis le délit prévu et puni par l'art. 19 de la loi du 17 mai 1819;

« Vu ledit article;

« Le condamne à 500 francs d'amende et aux dépens;

« Statuant sur les conclusions de la partie civile,

« Attendu *qu'elle n'a éprouvé aucun préjudice*, dit qu'il n'y a lieu d'accorder les *dommages-intérêts réclamés;*

« Attendu toutefois que la brochure d'Eugène de Mirecourt a reçu une certaine publicité, et

qu'il y a lieu d'ordonner, *à titre de réparation*, l'insertion du présent jugement dans les journaux;

« Dit qu'il sera inséré dans trois journaux, au choix de Girardin et aux frais d'Eugène de Mirecourt;

« *Déboute* Émile de Girardin du *surplus* de sa demande. »

Nous citons ce jugement, parce que c'est la réponse la plus catégorique et la plus simple que nous puissions faire aux insinuations étranges contenues dans la *Presse* du 1er août dernier.

Nous renvoyons nos lecteurs à cet article, qui essayait d'être perfide et qui n'a été que maladroit.

Vous baissez, grand homme! Votre plume s'émousse, votre polémique boite et votre génie devient apoplectique.

Songez à Gil Blas et à son archevêque.

Le lendemain, nous avons répondu par une courte lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

« Le public sait maintenant deux choses : 1° que le partisan quand même du *droit de tout dire* a voulu m'empêcher de répondre à madame George Sand dans les colonnes de son propre journal ; 2° que l'apôtre de la *liberté illimitée* applique ses doctrines en menaçant un écrivain de la contrainte par corps [1].

« Je ne demandais rien de plus ; chacun jugera.

« Vous aviez votre plume, j'avais la mienne. *Les tribunaux* (je cite vos paroles) *ne doivent jamais intervenir dans les affaires de presse.*

[1] M. de Girardin, nos lecteurs ne l'ignorent pas, s'est imaginé que l'insertion du jugement ci-dessus, à raison de 5 francs la ligne, importait à son honneur. Un référé très-habile, introduit par notre avoué pour le payement des frais de cette insertion, a forcé le rédacteur en chef de la *Presse* à donner dans son journal même un démenti formel à ses principes.

« Envoyez, monsieur, toucher vos douze cents francs à la caisse des *Contemporains* ; mon éditeur payera.

« Seulement, vous avez eu le tort très-grave, dans l'article publié hier par la *Presse*, de vous dire *diffamé* et de m'appeler *diffamateur*. Le tribunal ne m'a condamné que pour injure, et le texte même du jugement déclare que je ne vous ai *porté aucun préjudice*.

« Donc, vous vous rendez vous-même coupable du délit que vous me reprochez faussement. J'en prends acte.

« Recevez toutes mes salutations.

« EUGÈNE DE MIRECOURT. »

Vous n'avez pas jugé convenable de publier cette lettre, ô journaliste plein de loyauté que vous êtes ! et, franchement, nous sommes las de vous signifier notre prose par huissier.

Maintenant, tirez-vous d'affaire ; conciliez vos actes avec vos doctrines.

Puisque vous n'envoyez pas toucher le montant des insertions, — y compris celle de la *Presse*, qui doit entrer directement dans votre poche, — vous pouvez être sûr que nous ne vous porterons pas cette somme. Il nous paraît décidément curieux de voir jusqu'où vous pousserez la contradiction dans vos systèmes ; et, quand nous aurons pris nos mesures pour que la *retraite* ne nuise point à notre travail, nous irons, sous vos généreux auspices, transporter rue de Clichy nos pénates littéraires.

Deus nobis hæc otia fecit.

Traduction libre : « Girardin, l'apôtre de la liberté illimitée, a daigné limiter la nôtre. »

En attendant, grand homme ! nous al-

lons vous montrer comment nous écrivons l'histoire de ceux de nos contemporains qui ne vous ressemblent pas. Lisez pour votre enseignement la biographie du baron Taylor, et ne nous forcez plus à nous occuper de votre personne.

« Quand vous devriez acquérir le droit de nous laisser en repos par une plus grande pureté de conscience, où serait le mal? Vous n'êtes encore qu'un enfant; soyez donc enfin un homme. »

Ah! ce sont là de vos phrases, et vous n'avez rien à dire : nous n'y changeons que ce qui ne s'applique point à nous.

Sur ce, que Dieu vous ait en sa sainte garde!

E. DE M.

LE BARON TAYLOR

Si la France est reine du monde, si nous voyons les peuples se courber devant elle et saluer sa gloire, c'est que, seule entre toutes les nations, elle a constamment applaudi, soutenu, protégé les arts.

Chez nous éclate avec plus de vivacité que partout ailleurs cet enthousiasme qui échauffe le génie et fait éclore les chefs-d'œuvre.

Même dans les plus mauvais jours, au sein de la tempête révolutionnaire, au milieu des absorptions industrielles, malgré l'émeute et malgré la Bourse, malgré les barricades et l'agiotage, malgré l'instinct bourgeois, malgré tous les fléaux, la religion de l'art n'a pas encore vu, en France, déserter son autel.

De courageux apôtres sont là toujours prêts à la lutte.

Ils chassent, comme le Christ, les marchands du temple; ils sont les gardiens de la doctrine; ils réveillent les saintes ardeurs de la foi artistique.

Patients, résolus, infatigables, on les trouve éternellement sur la brèche lorsqu'il y a des obstacles à vaincre, des résistances à combattre; ils soutiennent le con-

rage abattu, raniment la confiance éteinte, entretiennent le feu sacré dans les âmes, et ne demandent pour eux ni récompense ni salaire.

Nous venons de tracer en quelques lignes le portrait du baron Taylor.

C'est le plus fervent, le plus actif, le plus intrépide et le plus dévoué de tous ces apôtres dont nous venons d'expliquer la généreuse mission.

Sans autre fortune que son esprit, sans autre puissance que son cœur, on l'a vu, depuis cinquante ans, opérer des prodiges.

Il n'a jamais cessé de prêcher la croisade contre les Sarrasins modernes qui arrêtent la marche des arts; il a suscité contre eux plus d'un Charles-Martel,

fournissant au héros ses premières armes et lui présageant la victoire.

Isidore-Justin-Severin, baron Taylor, est né à Bruxelles en 1789.

Il appartient par sa mère à une ancienne famille d'Irlande, les Walvein [1].

Chassés par la conquête britannique, ses ancêtres se réfugièrent sur le continent et vinrent habiter la Flandre occidentale. En compulsant les vieilles chroniques flamandes, on trouve, vers 1297, un seigneur du nom de Walvein au nombre des nobles qui furent, à Ypres, victimes d'une sédition populaire [2].

[1] Il reste encore quelques membres de cette famille en Angl-terre; ils habitent le château de Longworth, dans le Herefordshire.

[2] On les précipita du haut des fenêtres de l'Hôtel de Ville.

Trente ans après, un Jean Walvein était à la tête de la magistrature de Bruges. Sur la fin du siècle dernier, M. Walvein, grand-père du baron Taylor, fut nommé gouverneur du cercle de cette ville et devint le conseiller intime de l'empereur Joseph II, frère de Marie-Antoinette.

A l'exemple de Frédéric de Prusse, Joseph II se montrait grand partisan des idées philosophiques. Il ne devinait pas que derrière l'impiété voltairienne se dressait l'échafaud de sa sœur.

La persécution des catholiques excita des révoltes en Flandre. M. Walvein fut obligé de prendre la fuite, après avoir vu sa maison livrée au pillage.

Il se réfugia à Marseille, où il mourut[1].

[1] Les Marseillais l'avaient nommé commandant en

Sa fille, mariée à un noble Anglais, depuis naturalisé Français, est la mère du baron Taylor [1].

Du côté paternel, celui-ci compte également des illustrations : le général Taylor, qui alla combattre en Irlande pour la défense du catholicisme, est son oncle. Il vint plus tard mettre son épée au service de la France.

Ruinée par les discordes politiques, la

chef de leur garde nationale. A Bruges, M. Walvein a laissé les plus honorables souvenirs. Un jardin botanique et une des écluses de la ville portent son nom. Il créa deux bourses au collége de Bruges pour élever deux jeunes gens choisis par la ville. Un de ces élèves a été le célèbre bibliographe Van-Praet, mort conservateur à la Bibliothèque royale de Paris, et l'autre M. Legillon, peintre de genre distingué. On conserve aux archives de Bruxelles la correspondance de M Walvein, gouverneur du cercle de Bruges, avec Joseph II.

[1] Il eut aussi un fils, Charles Walvein, massacré à l'Abbaye aux journées de septembre.

famille Taylor eut à supporter de mauvais jours.

Ne pouvant plus offrir à son dernier héritier ni fortune ni patrimoine, elle voulut au moins lui donner les bienfaits de l'éducation. Elle s'imposa les plus durs sacrifices pour l'envoyer étudier à Paris.

Taylor commença ses classes au pensionnat de M. Sané.

Sous la direction de M. Jacob, son successeur, il reçut quelques leçons préparatoires à l'école Polytechnique; mais le jeune élève montrait plus de dispositions pour les arts que pour les sciences. Il dessinait avec goût. Les premiers essais de son crayon révélaient une grande originalité, un talent réel. On le dirigea vers la carrière qu'il semblait choisir, tout en le

laissant achever ses études au collége de France.

A dix-huit ans il dut marcher seul dans la vie et se créer des ressources par ses propres efforts.

La plume et le crayon lui vinrent en aide. Quelques éditeurs lui commandèrent des dessins; puis une circonstance heureuse le poussa du côté du journalisme.

Bientôt ses articles critiques eurent la vogue.

On put deviner, dès cette époque, l'homme profondément judicieux, qui allait apporter la lumière dans les questions d'art et ouvrir des horizons inconnus.

Il songeait à compléter par les voyages ses études artistiques.

Exempté de la conscription, en 1810

pour cause de santé délicate, il se croyait quitte avec la loi ; mais il se trompait. L'Empereur ayant demandé tout à coup force troupes, on revint sur les anciennes décisions, et notre journaliste, jugé définitivement propre au service militaire, fut obligé d'acheter un homme.

Une fois remplacé sous les drapeaux de César, il prit son crayon, ses albums, le sac et le bâton de touriste, et se dirigea du côté de la frontière.

Il visita d'abord la Flandre, sa patrie ; puis, inclinant de l'ouest au sud et traversant l'Allemagne, il ne tarda pas à saluer la terre italienne.

Rome, Naples, Florence, lui ouvrirent leurs muséums. Deux années durant, il se chauffa la tête et le cœur au foyer des arts.

Revenu en France à la fin de 1815, il fut très-surpris d'apprendre qu'il lui restait encore à démêler quelque chose avec le service militaire. On enrôla notre touriste dans les gardes nationales mobiles, en compagnie du peu de jeunes gens que la mitraille avait épargnés.

Il fallut que Taylor se résignât, en qualité de neveu d'un général, à accepter le grade et la paye de sous-lieutenant.

Bientôt il comprit tout ce que sa nouvelle position lui offrait d'avantages. En attendant qu'on l'appelât sur le champ de bataille, il trouvait une existence matérielle assurée, et conservait assez de loisirs pour reprendre ses anciens travaux de journaliste.

Réunies dans la même main, la plume et l'épée vivent en bon accord.

Du journal au théâtre il n'y a qu'un pas. Notre jeune écrivain voulut le franchir et débuta par un drame en cinq actes, intitulé *Bertram ou le Pirate*[1], qui eut deux cents représentations à Paris. Encouragé par le succès, l'auteur composa coup sur coup trois autres pièces, le *Délateur*, *Ismayl et Mariam* et le *Chevalier d'Assas*.

Une petite comédie en un acte, *Amour et Étourderie*, complète le répertoire dramatique de M. Taylor.

Il entra aux gardes en 1814, en même temps que Lamartine. Ses anciennes étu-

[1] On traduisit l'œuvre en italien. Bellini composa la musique.

des pour l'école Polytechnique lui furent profitables. On l'admit au concours, lors de la création de la compagnie d'artillerie[1] dans laquelle il obtint le grade de lieutenant.

Tous ses congés se passaient en voyages.

Vers 1816, il retourna en Allemagne. L'année suivante, il parcourut la Hollande et l'Angleterre. Ses études archéologiques, poussées au plus haut point, devaient un jour doter nos bibliothèques d'un ouvrage extrêmement remarquable, sur le mérite duquel nous aurons longuement à nous étendre.

Il ne restait plus à M. Taylor qu'à visiter l'Espagne.

[1] Cette compagnie reçut le nom de *compagnie de Wagram*, ce qui prouve que la Restauration ne répudiait pas absolument les gloires de l'Empire.

Là devait se compléter la série de documents précieux qu'il amassait au profit de l'art chrétien, dont il a toujours maintenu les droits et constaté le triomphe.

Admis dans la garde royale, en qualité d'aide de camp du général comte d'Orsay, il fit partie de l'état-major de l'armée expéditionnaire qui franchit les Pyrénées en 1823.

Dans cette campagne, les investigations de l'artiste n'empêchaient pas le soldat de remplir noblement et courageusement ses devoirs. S'il y avait une mission sérieuse et difficile, c'était à notre officier d'état-major qu'on la confiait. Il s'engageait seul au travers de contrées ennemies, entouré de périls sans nombre, et les bravant tous. Plus d'une fois il fut mis en joue par le

tromblon d'un bandit, au moment où il dessinait les ruines d'un vieux château ou la flèche dentelée de quelque chapelle monastique perdue dans les sierras lointaines.

Un jour, on lui dit de monter à cheval et d'aller se mettre à la disposition du général Bordesoulle, qui assiégeait Cadix.

Il s'agissait de recevoir les communications écrites de ce chef et de les porter, à Lisbonne d'abord, au comte Hyde de Neuville, ambassadeur de France, puis au général Bourg, qui commandait l'expédition de la Corogne.

Notre intrépide baron devait traverser le Portugal et la Galice, occupés d'un bout à l'autre par les troupes du général Plasencia.

Il part, confiant en Dieu et en son courage.

Pendant trois jours toutes les difficultés de la route sont vaincues. Le soir du quatrième jour, il arrive sur les bords du Minho et reconnaît l'impossibilité de traverser le fleuve sans tomber au pouvoir des corps ennemis, gardiens de la rive opposée.

Un paysan portugais aborde l'officier voyageur et l'examine curieusement.

— Puis-je vous être agréable en quelque chose? lui dit-il. J'aime les Français.

— Ah! fit Taylor, regardant son homme, et se croyant en face d'un espion.

Le paysan devina sa pensée.

— Étiez-vous à Paris en 1811? demanda-t-il.

— Oui; pourquoi?

— Vous devez vous rappeler d'avoir vu un régiment de cavalerie portugaise y monter la garde?

— En effet, répondit Taylor, au boulevard du Temple.

— Je faisais partie de ce régiment; j'ai servi la France, et je ne laisserai pas un officier français dans l'embarras.

— Pourrez-vous, dit Taylor, me faire traverser le fleuve à minuit?

— Rien de plus simple, ma barque est à vos ordres. Mais il y a des vedettes à l'autre bord. L'essentiel est de ne pas tomber dans une embuscade. Vous trouverez là-bas, en débarquant, un guide et

deux chevaux de poste vigoureux, qui vous conduiront d'une seule haleine jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. Je me charge de tout.

Taylor lui serra vivement la main.

A minuit, le brave paysan le reçut dans sa barque. On traversa le fleuve. Le guide avec ses chevaux était sur l'autre rive, et l'envoyé du général Bordesoulle franchit au galop les lignes ennemies.

Cent balles sifflèrent à ses oreilles sans l'atteindre.

Il termina son périlleux voyage, et fut mis à l'ordre du jour de l'armée par le général Bourg, pour l'héroïsme et l'habileté dont il avait fait preuve.

Le résultat de cette mission si heureusement accomplie fut la reddition de Cadix.

On nomma notre officier capitaine d'état-major ; il passa plus tard au grade de chef d'escadron.

Ici finit l'histoire du soldat ; celle de l'artiste et du bienfaiteur des artistes complétera ce petit livre.

Le baron Taylor est au nombre de ces hommes qu'un biographe consciencieux doit mettre en relief, par cela même que notre siècle égoïste et perverti peut les coudoyer sans les voir.

De nos jours, la célébrité est fille du scandale. Un impudent coquin reçoit les hommages de la foule, et l'on s'incline à peine devant l'homme de bien qui passe.

A nous donc de crier : Chapeau bas !

Tant pis pour ceux qui nous obligent à leur enseigner la morale et la politesse.

Notre tâche est aussi simple que digne. On nous verra démolir constamment le piédestal de plâtre du mensonge et le reconstruire en marbre pour y asseoir la vérité.

Chacun son rôle en ce bas monde.

Outrecuidance pour outrecuidance, nous préférons celle qui vise au triomphe du juste et de l'honnête.

Continuons notre biographie.

Le motif pour lequel le baron Taylor abandonna la carrière des armes, au moment où il venait de s'y couvrir de distinction, n'a jamais été douteux. Il voulait s'occuper exclusivement de l'œuvre colossale qui a pour titre : *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, et dont la première livraison, publiée avant son

départ pour la Péninsule, obtenait un succès d'enthousiasme.

Il ne voulut pas néanmoins quitter l'Espagne sans avoir exploré les provinces du sud, où la domination mauresque a laissé tant de richesses architecturales.

Derrière ses vieux remparts flanqués de tours énormes, Cordoue lui montra la superbe mosquée du calife Abdérame, aujourd'hui transformée en basilique chrétienne. L'ombre des rois maures lui apparut à Séville sous les galeries silencieuses de l'Alcazar ; et Grenade, la fière Grenade, lui permit de visiter le Généralif et l'Alhambra.

La guerre avait peuplé les royaumes de Murcie et de Valence de hordes indisciplinées. Notre voyageur n'aurait jamais pu

regagner la France s'il n'eût fait la rencontre d'un bandit aussi aimable et aussi dévoué dans son genre que le paysan portugais.

Il y a cinq ou six ans, nous avons entendu raconter à M. Taylor lui-même l'anecdote qui va suivre.

C'était aux environs d'Orihuella.

Le soldat, redevenu touriste, apprend que le pays est au pouvoir d'un terrible chef de bande, appelé don Jaim, dont les lieutenants gardent toutes les gorges de la sierra de Crevilliente [1]. Impossible de franchir le moindre passage sans être tué ou fait prisonnier.

Don Jaim avait reçu le titre majestueux de roi de la montagne.

[1] Chaîne de montagne qui sépare les deux royaumes.

Le cas devenait grave.

Taylor voyageait seul, accompagné d'un domestique espagnol, qui pouvait très-bien, le cas échéant, faire cause commune avec les bandits.

— Où rencontre-t-on ce chef illustre? Est-il possible d'en obtenir une audience? demanda t-il à la maîtresse de la *venta* [1] où il était descendu.

— *Si, señor*, rien de plus facile, répondit-elle. Justement, le voilà qui déjeune. Vous pouvez lui parler en toute sécurité.

Elle lui montrait un petit homme court, à face rubiconde, mangeant à une table voisine, et doué d'un appétit remarquable.

[1] Auberge de village. Les hôtelleries de la ville prennent le nom de *posadas*.

On voyait que son métier ne lui causait pas extrêmement de remords.

Il portait l'ancien costume espagnol. Sa veste de velours bleu-de-ciel et sa résille lui donnaient beaucoup plus de ressemblance avec Figaro qu'avec le brigand terrible au nom duquel tremblaient les populations.

Taylor s'approcha de ce personnage, et dit en le saluant :

— *¿ Quiere v^d^ tomar un vaso de aguardiente*[1] ?

— *Con mucho gusto*[2], répondit le bandit. Mais je parle français, ne vous gênez pas. Que désirez-vous de moi ?

[1] Voulez-vous boire un verre d'eau-de-vie ?
[2] Avec plaisir.

Il lui faisait signe de prendre place à table vis-à-vis de lui.

— Vous êtes maître absolu de ces montagnes, dit Taylor. Je sais qu'on n'en franchit pas les gorges sans vous payer un tribut. Or ma valise est celle d'un artiste : elle contient seulement quelques souvenirs de l'Alhambra... des morceaux de plâtre. Quant à ma bourse, elle est vide, et je ne suis pas d'humeur à vous donner ma montre. Cependant je désire un laisser-passer signé de vous, que je puisse montrer aux hommes de votre bande.

— Je ne sais pas écrire, dit le bandit ; je ne puis que vous accompagner moi-même. Dans un quart d'heure soyez prêt à monter à cheval.

— C'est convenu j'accepte, dit Taylor.

Au fond de l'âme, il n'était pas sans inquiétude. Un autre compagnon de voyage lui eût mieux convenu.

Il vit don Jaim aborder deux ou trois hommes au visage sinistre, et l'entendit échanger avec eux certaines paroles suspectes en regardant sur la place du village une caravane d'*arrieros* [1], qui se décidaient à passer la montagne sous la protection d'une troupe de dragons espagnols.

— Partons! dit le bandit, revenant à Taylor. Je vous préviens qu'il ne faudra vous mêler en aucune sorte des événements dont vous pourrez être témoin,

[1] Marchands muletiers.

sans quoi je serais obligé de vous laisser voyager seul.

Ils montèrent à cheval.

A peine étaient-ils à une demi-lieue du village, en train de gravir les premières pentes de la montagne, que des coups de feu se firent entendre.

— Inutile de vous arrêter, dit don Jaim. Ce sont les *arrieros* que mes lieutenants avertissent de payer le tribut. Toute intervention serait une folie. Au trot! Ne regardez plus en arrière.

Vers le soir, ils aperçurent une cabane isolée, où don Jaim lui ordonna de laisser son domestique.

— Pourquoi? demanda Taylor.

— Parce que, si je me fie à vous, lui dit le brigand à l'oreille, je ne me fie

pas à cet homme. Nous approchons de ma demeure. Comprenez-vous ?

Effectivement, après avoir descendu une gorge rapide, bordée à droite et à gauche par un bois d'oliviers, ils virent une gitana qui accourait joyeuse à leur rencontre.

— C'est ma femme, dit don Jaim à son compagnon de route ; l'enfant qu'elle porte dans ses bras est mon fils.

La gitana se trouvait alors tout près d'eux. Il se pencha pour l'embrasser, sans descendre de cheval, et lui dit :

— *Buenos tardes. Deme usted el niño* [1].

Prenant le marmot et l'asseyant devant lui sur le rebord de la selle, il se mit à lui

[1] Bonsoir. Donne-moi le petit.

débiter en espagnol ces mille niaiseries affectueuses que les pères et mères de tous pays inventent à l'usage de leur progéniture. Se retournant ensuite vers Taylor, il ajouta :

— *Yo lo educaré dignamente para mi profesion* [1].

Le bandit espagnol se peint tout entier dans cette phrase.

A l'en croire, c'est un état qu'il exerce, et un état aussi honorable qu'un autre. Ses pères lui ont légué l'escopette; il la transmet à ses enfants et leur recommande, à son lit de mort, de suivre pieusement son exemple.

Au vol et à l'assassinat près, c'est un

[1] Je l'élèverai dignement pour ma profession.

fort honnête homme, plein de dévouement et de cœur.

Les caresses de famille échangées, don Jaim piqua sa monture et dit à Taylor :

— En route ! Nous souperons à deux lieues d'ici. Demain au point du jour, vous serez en sûreté.

Le baron jeta dans la robe de l'enfant quelques douros d'or, et la mère sourit.

— *Buen viage !* [1] leur cria-t-elle.

Ainsi que l'avait annoncé don Jaim, l'aurore trouva nos voyageurs aux portes d'une petite ville appelée Calasparra, de l'autre côté de laquelle les routes étaient franches.

Taylor voulut emmener dans une au-

[1] Bon voyage !

berge le complaisant bandit pour lui offrir un déjeuner d'adieu.

— Non pas ! fit don Jaim. Puisque votre bourse n'est que médiocrement garnie, à quoi bon vous livrer à des dépenses inutiles? Allons chez l'alcade.

— Hein? s'écria Taylor... Chez l'alcade?... Il vous arrêtera !

— Jamais ; il a trop peur de moi.

Cinq minutes après, le hardi brigand frappait à la porte du magistrat, qui le reçut avec beaucoup d'égards.

— Avez-vous trouvé bon le dernier porto que je vous ai envoyé? demanda-t-il à l'alcade.

— Excellent, seigneur bandit.

— Je vous enverrai du xérès d'ici à quelques jours. Voici un officier français

auquel j'ai servi de guide dans la montagne ; il faut le loger convenablement chez un des premiers bourgeois de la ville.

— Avec plaisir ! Trop heureux de vous être agréable, répondit l'alcade.

Taylor tombait des nues.

Il ne savait pas qu'en Espagne la justice pactise avec les *bandidos* [1] quand elle se voit la plus faible, sauf à les pendre plus tard, si elle est en mesure de cerner la troupe et de braver les représailles.

— J'ai besoin de repos, dit don Jaim à son compagnon de route, et je vais loger avec vous en maison bourgeoise. Les *posadas* de cette ville sont mauvaises. Soyez sans crainte, je serai parfaitement reçu.

[1] Brigands.

La prédiction se réalisa.

Comme l'alcade, l'hidalgo désigné pour héberger l'officier français témoigna au prince de la montagne des marques de déférence que celui-ci jura de reconnaître en n'exigeant aucun droit sur tout ce que son hôte pourrait faire venir de Murcie ou de Valence.

Taylor s'habituait à merveille à la compagnie du brigand; mais il dut s'en séparer le matin du troisième jour.

— Je voudrais garder quelque chose de vous, dit don Jaim ; échangeons nos armes.

— Volontiers, répondit le touriste.

Il lui donna ses pistolets, et le brigand lui offrit en souvenir son tromblon, que chacun peut voir aujourd'hui, comme

preuve de la vérité de notre anecdote, suspendu triomphalement, rue de Bondy, dans la bibliothèque du baron Taylor.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, la première livraison du *Voyage pittoresque dans l'ancienne France* était publiée ; il s'agissait de continuer l'œuvre.

« C'était, dit M. Jules Romain, une lourde entreprise, qui demandait toutes les ressources de l'érudition et du talent, de grands capitaux, une infatigable persévérance.

« Reconstituer par le souvenir la France de nos pères ; aller de province en province, de ville en ville, du donjon démantelé au village détruit ; rendre à chaque construction son origine, dire à chaque ruine sa cause, et, devant tous ces témoins muets des fureurs ou de l'oubli des hommes, sur toutes ces victimes du temps, faire planer l'éternelle justice, l'éternelle clémence, l'éternelle grandeur dans leur manifestation chrétienne ; écrire en un mot trente volumes in-folio, produire six mille dessins, voilà ce qu'avait conçu,

à vingt-huit ans, un lieutenant d'artillerie, sans autres ressources que sa solde, sans autre appui que son talent; et ce qu'il avait conçu, il l'a exécuté [1].

Fort de la science archéologique puisée dans ses voyages, et déplorant les dévastations commises par cette troupe de vandales que le démon révolutionnaire poussait sur les abbayes et les châteaux, le baron Taylor résolut de se poser en obstacle et d'arracher à la bande noire son marteau destructeur.

Il communique à Charles Nodier cette idée courageuse et lui propose d'attacher son nom à l'œuvre.

Nodier accepte. Ils visitent ensemble la Normandie, parcourent la Bretagne, et les trois premiers in-folio paraissent.

[1] Archives de la *France contemporaine*, t. IV.

Mais ce travail de bénédictin effraya bientôt l'auteur de *Trilby* et de la *Fée aux miettes*. La fantaisie était la muse de ce charmant écrivain. Il ne s'habituait que très-difficilement à marcher dans les routes solennelles et régulières de la science.

— Travaillez sans moi, dit-il à Taylor. Je n'ai malheureusement ni votre foi persistante ni votre courage, et je retourne à mes romans.

Resté seul, notre archéologue continua son œuvre immense. Un moine du quinzième siècle n'aurait pas eu le travail plus intrépide et plus assidu.

Dix-sept volumes sont publiés à l'heure où nous écrivons ces lignes, dix-sept volumes géants, remplis de dessins merveil-

leux[1], et imprimés avec ce caractère net et pur que les ateliers typographiques de Firmin Didot seul possèdent.

Le texte, écrit par M. Taylor lui-même, contient l'historique des monuments, les légendes et les traditions curieuses qui s'y rattachent. Il est enfermé dans un cadre lithographique d'une originalité saisissante et d'une exécution parfaite. Le crayon rivalise avec la plume ; il raconte l'histoire à sa manière, il la fait vivre et palpiter sous les yeux du lecteur.

Ce livre seul a développé dans des pro-

[1] Les artistes les plus illustres ont prêté leur concours à M. Taylor. Nous devons citer Isabey, Géricault, Ingres, Atbalin, Horace Vernet, Fragonard, Villeneuve, Renou, Michalon, Truchot, Enfantin, Xavier le Prince, Harding, Chapuy, Sabatier, Haghe, Viollet le Duc, Séchamp, Questel, Lassus, Chambon, Cicéri et Dauzats.

portions énormes l'art de la lithographie.

Treize volumes restent à faire.

Notre héros y consacre tous ses soins, toutes ses veilles; il ne mourra pas en léguant à nos bibliothèques un héritage incomplet.

Le style de M. Taylor a ce cachet pittoresque et cette couleur locale que le touriste intelligent sait toujours prendre aux lieux qu'il explore. C'est une œuvre scientifique et littéraire, qui remplit largement son but et se distingue par la vérité, par l'exactitude, par la poésie des détails. La phrase est soutenue, châtiée, souvent élégante, et toutes les légendes, toutes les chroniques sont classées avec la plus admirable méthode[1].

[1] M. Taylor a publié trois autres ouvrages où l'on

Chez nous, on rencontre éternellement de ces esprits envieux qui cherchent à dépouiller un artiste de sa gloire.

Le journal la *Sylphide*, de concert avec un livre de critique intitulé les *Soirées d'artiste*, accusa M. Taylor de signer des pages écrites par une autre plume et des dessins dus à un crayon étranger.

Deux lettres vinrent simultanément démentir ces insinuations calomnieuses.

Voici la première :

trouve les mêmes qualités d'écrivain. Ces ouvrages ont pour titre : *Pèlerinage à Jérusalem*, les *Pyrénées* et le *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique*. La seconde de ces publications est un extrait développé du grand ouvrage archéologique. La troisième est le fruit de la campagne de 1823 et des excursions qui l'ont suivie. Elle est illustrée de deux volumes complets de dessins, tous l'œuvre du baron Taylor.

« Monsieur,

« Je lis avec le plus grand étonnement le paragraphe de votre article intitulé les *Collectionneurs*, où je suis nommé en passant. « M. Taylor, « dites-vous, a signé des livres dont Charles No- « dier a écrit le texte. » Les personnes qui vous ont fourni un pareil renseignement ont étrangement abusé de votre confiance. J'ai travaillé avec M. Taylor à la rédaction des *Voyages pittoresques*, que nous avons signés en commun, et j'ai même fourni la plus grande part des deux premiers volumes, mais non toutefois la meilleure; car les chapitres de M. Taylor, relatifs aux arts, ont obtenu et doivent obtenir beaucoup plus de succès que les miens. Depuis, M. Taylor a rédigé et publié *seul* les dix ou douze volumes de cet immense ouvrage qui ont paru jusqu'ici ; et, si l'on m'y attribue encore quelque participation, c'est que M. Taylor a eu la politesse de conserver sur les frontispices le nom de ses anciens collaborateurs [1].

« J'ai eu l'occasion de protester souvent, je proteste encore ici de la manière la plus formelle,

[1] M. de Cailleux, ex-directeur des musées, avait aussi, dans le principe, collaboré à l'ouvrage.

et sur l'honneur, auquel je n'ai jamais manqué, *que je n'y suis pas pour une ligne.*

« Mon âge, mes souffrances continuelles, l'exigence de mes travaux d'obligation, ne me permettent pas, depuis longues années, les études, les soins et l'entière assiduité au travail que supposent des travaux d'une telle étendue. J'ose donc compter assez, monsieur, sur l'esprit de sincérité et de justice qui caractérise tout littérateur digne de ce nom pour espérer que vous voudrez bien réparer l'erreur dans laquelle vous êtes tombé, et me laver de l'odieux soupçon d'accepter sans réclamation l'honneur d'un succès qui ne m'est pas dû.

« Je suis, etc.

« Charles Nodier.

« Paris, 23 mai 1843. »

Oh! ce bon temps de littérature honnête! oh! cette loyauté de l'écrivain! pourquoi les retrouve-t-on si rarement de nos jours? pourquoi les Nodier ont-ils pour successeurs les hommes que nous connaissons?

La seconde lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Je viens de lire, dans le numéro de la *Sylphide* de dimanche dernier, un article sur M. le baron Taylor, où l'auteur prouve en même temps qu'il ne connaît pas le baron Taylor, et qu'il a été bien malheureusement renseigné sur les choses qui le concernent.

« Je craindrais de fatiguer votre attention en signalant toutes les erreurs que contient l'article; je signalerai seulement une assertion qui m'est personnelle. M. le baron Taylor n'a jamais signé une aquarelle de moi. Il faisait des dessins très-beaux avant que mon éducation d'artiste fût commencée, et j'ai reçu de lui, je reçois encore des conseils excellents, dictés par un goût éclairé, par un sentiment profond et poétique de l'art.

« Je regrette, monsieur, que vous ne connaissiez pas, entre autres études du baron Taylor, les magnifiques aquarelles faites par lui en Écosse, il y a une vingtaine d'années. En les voyant, vous penseriez comme moi que leur auteur n'a pas besoin de recourir à une main amie; et, pour ma part, je vous assure que je serais

fier de mettre mon nom au bas de ces beaux dessins.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« DAUZATS. »

« Paris, 23 mai 1843. »

Ainsi la mauvaise foi de la critique reçut, le même jour, un éclatant et double démenti.

Le baron Taylor, à part la collaboration de Nodier aux deux premiers volumes, conserve le mérite intégral de son œuvre.

Non content de lutter par ses écrits contre les démolisseurs, afin de les empêcher de détruire cette magnifique histoire de pierre écrite par les siècles sur la surface du sol, Taylor lutta par ses actes et souleva contre la bande noire l'indignation du pays.

De 1818 à 1830, nous le voyons s'adresser aux chambres, aux ministres, à tous les pouvoirs, afin d'obtenir pour les études archéologiques encouragement et protection. Il signale les vieux monuments, églises ou châteaux, que l'incurie ou l'indifférence laissent tomber en ruines ; il dessille tous les yeux, il provoque une sorte de renaissance en faveur de l'art chrétien et fait voter des millions pour restaurer nos basiliques.

On lui doit la conservation du plus grand nombre des richesses monumentales dont la France s'honore.

L'homme qui ranimait si puissamment les arts devait aussi avoir l'honneur de ressusciter les lettres.

En 1825, la Comédie-Française tom-

bait dans le marasme et dépérissait chaque jour.

Évidemment, il fallait chercher la cause du mal dans la nullité des œuvres jouées alors sur le premier de nos théâtres, car jamais pléïade d'artistes plus brillante n'avait été chargée de les interpréter.

Pour la comédie, on avait Michaud, les deux Baptiste, Armand, Firmin, Samson, Monrose, Menjaud, et mesdemoiselles Mars, Dupont, Mante, Leverd et Bourgoin.

La tragédie possédait Talma, le puissant acteur, avec Lafont, Ligier et mademoiselle Duchesnois.

Mais on ne pouvait pas éternellement jouer Corneille et Molière. Les chefs-d'œuvre ont besoin de repos pour conserver leur prestige. Il est nécessaire que l'art

sorte parfois des sentiers battus pour aller à la découverte ; il faut que de temps à autre il se transforme, et qu'un sang jeune et chaud s'infiltre dans ses veines, dût l'inoculation enfanter la fièvre et causer le délire.

Voilà ce que les vieux auteurs ne voulaient pas comprendre.

Enveloppés dans leurs langes classiques, ils buvaient toujours au biberon d'Aristote, sans comprendre que cet éternel berceau devenait leur tombe. Ils n'avaient plus ni mouvement ni souffle, ils se traînaient comme des larves au seuil désert du temple de la célébrité.

La Comédie-Française allait mourir avec eux, quand on eut tout à coup l'heureuse idée de lui donner pour commissaire

royal l'homme actif et entreprenant dont nous écrivons l'histoire.

Taylor jeta les yeux autour de lui.

D'un côté, lui apparurent la décrépitude, le dépérissement, l'impuissance ; de l'autre, il vit poindre à la surface du champ littéraire quelques germes hardis, autour desquels il se hâta d'écarter les plantes mortes, et qu'il vit se développer aussitôt avec une vigueur de végétation surprenante.

Une école jeune, passionnée, fougueuse, éleva la voix.

Elle prêcha des maximes qui tout à coup, par le plus étrange des galvanismes, firent sortir de leur sommeil lugubre les larves dont nous parlions à l'instant même, et leur donnèrent pour la défense

d'Aristote l'énergie qui leur avait manqué pour le travail et pour la gloire.

A partir de ce moment, l'art fut sauvé.

Ce n'était plus la mort; c'était le combat, c'était la vie.

Le nouveau commissaire royal se boucha les oreilles, lorsqu'il entendit crier à l'hérésie et à la profanation [1]. Ni les clameurs ni les injures ne l'intimidèrent. Il ouvrit à deux battants les portes de la Comédie Française aux novateurs; il les mit en présence de leurs ennemis, et la foule accourut pour assister à la bataille.

[1] Après le succès du *Léonidas* de M. Pichat, première pièce de l'école nouvelle jouée avec un grand luxe de décors, l'éditeur Barba donna un souper monstre. Tous les convives félicitèrent Taylor de sa hardiesse, et Talma se jeta dans ses bras en s'écriant : « Mon ami, vous êtes le sauveur de la Comédie-Française ! »

Aujourd'hui que la paix est à peu près signée, ne trouvez-vous pas qu'*Hernani* et *Marion Delorme* sont de bonnes et valables conquêtes ?

Nous devons au baron Taylor la révélation du génie de Victor Hugo [1], sans parler de vingt autres romantiques dont il a signé les titres de noblesse littéraire.

Les quatre premières années de son administration courageuse ont suffi pour

[1] Ce fut Chateaubriand qui présenta Victor Hugo, en 1821, au baron Taylor. Le jeune auteur travaillait à une revue placée sous le patronage du chantre des *Martyrs*. Il désirait écrire pour le théâtre. Taylor, qui n'avait pas, à cette époque, la direction de la Comédie-Française, encouragea Victor Hugo à donner sa première pièce, *Inès de Castro*, à un petit théâtre appelé le *Panorama-Dramatique*, dont le comité de lecture était composé de MM. Charles Nodier, Picard, Merville et Renouard. La pièce fut reçue, mais la censure n'en permit pas la représentation.

transformer l'art. Il a greffé sur de vigoureux sauvageons les branches de la vieille souche; la séve rajeunie bouillonne et pousse des rameaux à perte de vue.

L'arbre est vivace, laissez-le produire.

Aux yeux du baron Taylor, l'art est avant tout fils de la liberté; toujours il a voulu l'affranchir de ses entraves.

En même temps qu'il aplanissait la route aux romantiques insurgés, il essayait d'obtenir du pouvoir la permission de représenter les anciennes pièces défendues, principalement le *Mariage de Figaro*.

Nous avons recueilli, à cet égard, une anecdote curieuse.

Le ministre semi-révolutionnaire qui essayait alors d'étayer avec le libéralisme

un trône chancelant, M. de Martignac, connaissait beaucoup le commissaire royal. Il lui avait promis de rendre à la Comédie-Française l'œuvre de Beaumarchais.

Par malheur Charles X ne partageait pas l'opinion de son ministre.

— Que voulez-vous ? le roi s'y oppose, répondait Martignac à Taylor, quand ce dernier lui réclamait sa parole.

— Allons donc ! est-ce qu'en fait de théâtre le roi a une volonté ? Vous n'insistez pas avec assez de chaleur, répliquait le commissaire royal. Permettez-moi de vous accompagner à Saint-Cloud. Dix minutes d'audience, et je rapporte l'autorisation.

— Soit, dit Martignac, j'aime mieux cela.

Ils partirent.

Charles X les reçut après son déjeuner. Quand Taylor eut présenté sa requête, le roi s'écria :

— Miséricorde! que me demandez-vous? Personne ici ne le veut. Martignac le sait bien. Son but, en vous amenant, est de mettre sa responsabilité à couvert. Le *Mariage de Figaro*, juste ciel! je serais perdu. Madame [1], ajouta-t-il, en riant, m'arracherait les yeux!

— Pourtant, Sire, je vous le proteste, il n'y a aucun inconvénient à craindre. Votre Majesté, d'ailleurs, ne peut continuer de proscrire une pièce dans laquelle, jadis, elle a joué un rôle à Trianon.

— Qui vous a dit cela? fit le roi.

[1] La duchesse d'Angoulême.

— Je ne crois pas me tromper, Sire, répondit Taylor en s'inclinant.

— Non, vous êtes bien instruit. Ah! c'était le temps de ma jeunesse! (Les yeux du roi devinrent humides.) Nous étions un peu fous alors. Je jouais le rôle du comte Almaviva, et Marie-Antoinette jouait Suzanne. Pauvre reine! Vous me rappelez tout à la fois de joyeux et tristes souvenirs. Croyez-moi, ne parlons plus de ces choses.

— Enfin, Sire, l'œuvre de Beaumarchais ne peut être mise à l'index, quand le prince qui a bien voulu l'honorer est sur le trône.

— Sans doute... Votre logique est adroite. Mais, là, franchement, croyez-vous qu'il n'y ait aucun scandale ?

— J'affirme à Votre Majesté qu'il n'y en aura pas plus que pour les pièces de Corneille et de Molière.

— Eh bien, arrangez cela avec Martignac, dit le roi.

Il salua et rentra dans ses appartements.

— Vous vous êtes trop engagé, mon cher, dit le ministre, ramenant avec lui le solliciteur dans son carrosse. Aucun scandale ! Y songez-vous ? Et le monologue ?

— Mon avis est de n'en pas couper une ligne. Fiez-vous à moi, dit Taylor.

L'événement donna raison au commissaire royal.

Tous les spectateurs, le jour où l'on représenta la pièce, avaient en main la petite édition Touquet[1], pour suivre les

[1] Elle était complète et se vendait quatre sous.

acteurs et confronter avec leur débit chaque passage de l'œuvre. Une fois certain que la censure n'avait rien coupé, le parterre applaudit avec enthousiasme et ne se livra pas à la moindre manifestation politique.

Taylor fut moins heureux pour le drame de *Marion Delorme*.

Il fit une seconde fois le voyage de Saint-Cloud et trouva Charles X inflexible.

— Non, monsieur Taylor, non !... Je suis désolé, dit le roi ; mais nous laissons aller déjà trop loin les choses. M. de la Bourdonnais[1] refuse absolument d'autoriser une pièce où un roi de France est voué au ridicule. Dites à M. Hugo que,

[1] Successeur de Martignac.

pour l'indemniser, je lui fais six mille francs de pension.

— Sire, dit Taylor, autorisez-moi à porter ce chiffre à douze mille : l'offre sera plus magnifique, et la réponse sera la même.

En effet, on sait que Victor Hugo refusa l'or qu'on lui proposait en échange de sa gloire.

Sous l'administration de M. de Martignac, et dans ses entretiens avec le ministre, le baron Taylor avait jeté le premier plan du projet colossal qui devait, en dépit des incrédules, se réaliser un jour et transporter sur nos rivages une de ces masses de granit, aux flancs desquelles la vieille Égypte sculptait son histoire.

« Les drapeaux victorieux de la France, écri-

« vait à cette époque M. Taylor, ont vu toutes « les parties du monde, et partout où ils ont « flotté, ils ont montré aux peuples que les Fran- « çais savaient faire connaître sur la terre étran- « gère les bienfaits de la civilisation de leur pa- « trie. Pour souvenir des victoires de nos armées, « des étendards étaient appendus aux voûtes de « nos églises ; ces trophées ont disparu. Ne serait- « il pas glorieux d'élever des monuments qui « rappelleraient les batailles qui en avaient doté « la France? Les campagnes des Français en « Égypte, si glorieuses et si poétiques, égalent « les hauts faits des croisades; pas une pierre « ne conserve à Paris le souvenir de cette gloire.

« Bossuet a dit que « la puissance romaine, « désespérant d'égaler les Égyptiens, a cru faire « assez pour sa grandeur d'emprunter les obé- « lisques de leurs rois. »

« La France, qui a égalé les Égyptiens et les « Romains dans la guerre, devrait consacrer ses « triomphes en Orient par un de ces monuments « dont l'Égypte et Rome sont encore si riches. « Il existe à Louqsor, dans les ruines de Thèbes, « deux obélisques qu'il serait possible de trans- « porter à Paris, et qui orneraient admirable- « ment une ou deux de nos places publiques, en

« même temps qu'ils signaleraient, par de nou-
« veaux témoignages, le triomphe de nos armes
« et la supériorité de nos sciences[1]. »

Par ordre de Charles X, le baron Taylor fit un premier voyage pour aller visiter les ruines de Thèbes et voir s'il était possible de transporter à Paris les obélisques dont il signalait l'existence.

Son excursion fut rapide. Il rapporta des notes qui concluaient à la possibilité du transport.

Mais le ministère protecteur du projet venait d'être renversé.

Taylor eut à vaincre l'indifférence d'une administration nouvelle. Enfin le baron d'Haussez, nommé ministre de la marine, s'entoura d'une commission de savants pour

[1] Extrait d'une lettre adressée, en 1828, au ministère de l'intérieur.

examiner le projet avec eux, et, le 6 janvier 1830, parut une ordonnance royale, dont nous avons retrouvé le texte aux archives.

ARTICLE PREMIER.

« Le sieur baron Taylor sera envoyé comme commissaire du roi auprès du pacha d'Égypte pour négocier la cession des obélisques de Thèbes et pour faire transporter en France l'obélisque d'Alexandrie.

ARTICLE 2.

« Les frais relatifs à cette mission et au transport de ces monuments seront faits par la marine et portés au compte de ce département.

ARTICLE 3.

« Notre ministre secrétaire d'État au département de la marine et des colonies est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

« Donné à Paris en notre château des Tuileries.

« *Signé* CHARLES.

« *Le ministre secrétaire d'État au département de la marine et des colonies,*

« *Signé* BARON D'HAUSSEZ. »

Le 17 mars, Taylor s'embarque sur la *Diligente*, corvette commandée par M. de Moulac; mais il n'arrive en Égypte que pour apprendre de la bouche de Méhémet-Ali lui-même que les obélisques dont on réclame la cession viennent d'être accordés à l'Angleterre.

Une lutte s'engage entre l'envoyé de France et le consul anglais.

Après des conférences sans nombre et des difficultés de toute sorte, la diplomatie du baron Taylor triomphe. L'Angleterre se désiste. On rend à la France les deux obélisques de Louqsor, et on lui donne, en surcroît, l'aiguille de Cléopâtre à Alexandrie.

Un navire, construit tout exprès par M. Rolland, inspecteur du génie maritime,

remonte le Nil, va prendre dans la Haute-Égypte l'un de ces deux énormes blocs de pierre qui, depuis quarante siècles peut-être, dormait sur la tombe d'un Pharaon, descend le fleuve avec sa conquête, la confie aux flots de la Méditerranée, tourne par Gibraltar, longe les côtes d'Espagne et celles de France ; puis, remontant la Seine à son embouchure, comme il a remonté le Nil, arrive le 23 décembre 1833, et permet à M. Lebas, le célèbre ingénieur, de dresser sur son piédestal ce monument contemporain de Sésostris.

Le baron Taylor avait reçu cent mille francs pour ses frais de représentation et de voyage.

Il n'en dépensa que dix-sept mille et rendit au trésor quatre-vingt-trois mille

francs, qu'il pouvait conserver comme récompense de sa mission.

Un pareil fait n'a pas besoin de commentaires.

Avec l'obélisque, M. Taylor rapportait une foule de curiosités égyptiennes, particulièrement un magnifique sarcophage, que la foule admire dans les galeries du Louvre.

« Pour tous ces services rendus à l'État, monsieur le baron, lui écrivait alors le ministre, vous n'avez voulu accepter aucun prix, aucun dédommagement. Une seule chose est digne de payer de pareils services, c'est la reconnaissance du pays auquel on les a rendus. »

En 1835, le roi Louis-Philippe confia

à M. Taylor une nouvelle et importante mission.

La France n'avait un instant possédé, sous l'empire, les toiles précieuses des Ribeira, des Velasquez et des Murillo, que pour regretter plus vivement leur perte, lorsqu'elle fut obligée de les rendre.

On chargea l'ancien compagnon de voyage de don Jaim d'aller acheter tous ces chefs-d'œuvre.

Il partit pour l'Espagne avec un million, et il sut, à force de recherches et d'efforts, réunir, en tableaux, depuis les maîtres du moyen âge jusqu'à Goya-y-Lucientes, l'illustre auteur des *Capriccios* [1], toute l'histoire de la peinture espagnole,

[1] Caricatures politiques pleines de raillerie originale et de finesse.

si puissante au point de vue de la foi et du sentiment de la couleur.

Suivant, un jour, la route d'Alicante à Carthagène, il aperçut, à l'extrémité d'un pilier en briques, une tête de mort scellée dans une cage de fer.

Le vent agitait la cage et faisait grincer la chaîne d'une façon lugubre.

— Qu'est-ce que cela? demanda Taylor à un jeune berger, dont les chèvres paissaient sur un monticule voisin.

— C'est la tête de don Jaim, le bandit, répondit l'enfant.

— Diable! fit Taylor, assez ému de retrouver son guide en si piteux état. Il s'est donc laissé prendre?

— Oui, dit le pâtre; mais il a fallu deux régiments pour le traquer dans la

montagne. C'était un brave homme, tout le pays le regrette.

L'alcade de Calasparra avait condamné don Jaim à mort, après avoir bu son xérès et son porto.

Nous avons sous les yeux un article publié par le *Constitutionnel*, et où M. Amédée de Césena rapporte, à l'occasion du second voyage du baron Taylor en Espagne, un fait qui honore à la fois le cœur de l'artiste et le caractère de l'homme.

« Au moment où il entrait dans l'église du monastère d'Alcobaça, une troupe d'individus, égarés par la fièvre des révolutions, venaient de profaner la tombe d'Inès de Castro et de porter une main impie sur ses restes sacrés. Elle avait été dépouillée une seconde fois de la couronne

de reine, qu'elle n'avait pu porter vivante [1], et que, morte, elle avait reçu de son époux devant toute la noblesse de Portugal.

« Ses ossements étaient dispersés sur les dalles de l'église.

« M. Taylor s'empressa de les rassembler avec un soin religieux, et, après les avoir restitués à la tombe d'Inès, il alla chercher dans la petite ville d'Alcobaça un ouvrier pour la faire sceller. »

Ces circonstances empêchèrent l'illustre voyageur de reproduire par la moulure une tombe mutilée; mais il rapporta de

[1] Alphonse IV, roi de Portugal, ayant appris que son fils don Pèdre l'avait épousée en secret, la fit assassiner. Don Pèdre, une fois sur le trône, condamna les meurtriers aux plus affreux supplices, exhuma le corps d'Inès, la couronna devant tous les grands du royaume, et leur ordonna le baise-mains.

Grenade les mausolées de Philippe le Beau, de Jeanne la Folle, de Ferdinand et d'Isabelle, quatre chefs-d'œuvre sculptés dans le style le plus pur de la Renaissance.

A peine revenu d'Espagne, le baron Taylor fut envoyé à Londres pour y recueillir le musée Standish [1], légué au roi des Français par un des plus riches collectionneurs d'outre Manche.

Puis, toujours infatigable et de plus en plus avide de conquêtes artistiques pour la France, il alla de nouveau visiter Rome, Naples, Palerme ; descendit à Malte, où il

[1] Ce musée, qui, outre les tableaux, les dessins et les gravures précieuses, contenait la plus magnifique collection des *Aldes* qu'on ait vue jusqu'à ce jour, a été vendu en 1848, ainsi que le musée espagnol. C'est une preuve de plus à ajouter à toutes celles que la seconde République a données de son mépris pour les arts.

déposa sur la tombe du comte de Beaujolais [1] le magnifique marbre de Pradier ; se dirigea vers la Grèce, explora l'Acropolis d'Athènes, les Propylées et le Parthénon ; remonta le Bosphore, interrogea Constantinople pour retrouver les vieux murs de Byzance, l'église de Sainte-Sophie, la plus ancienne de la chrétienté, et la tombe du dernier Constantin ; passant ensuite en Asie Mineure, il fouilla les ruines d'Éphèse, revint par Smyrne, Rhodes, Candie, la côte d'Afrique, et rapporta triomphalement aux musées du Louvre et de Versailles une grande partie des richesses qu'on y admire.

Travaillez, artistes ! vous avez des modèles.

[1] Frère de Louis-Philippe, mort en exil (1808).

Le baron Taylor a rendu le monde entier votre tributaire.

Mais son œuvre n'est pas complète.

Il sait combien vous êtes imprévoyants; il sait dans quelle douce et dangereuse quiétude vous berce le culte des arts. Aucun de vous ne s'occupe des soins matériels et grossiers de la vie. L'or que vous gagnez se fond au creuset de l'enthousiasme, et quand vous descendez du nuage radieux où l'inspiration vous entraîne, la misère et la faim sont là qui vous attendent.

Un jour, Taylor apprend qu'un jeune écrivain est plongé dans la détresse la plus profonde.

Il se hâte d'aller frapper à la porte du ministre, et sollicite au nom de l'homme de lettres un secours qu'on promet d'ac-

corder aussi promptement que possible.

Par malheur, dans tous nos ministères, il y a d'interminables formalités administratives.

« Je me suis *empressé*, monsieur le baron, de faire droit à votre demande, écrivit le ministre au bout de trois semaines : votre protégé recevra trois cents francs à titre éventuel. »

Taylor répondit :

« Monseigneur, il est trop tard. Le malheureux s'est asphyxié ; l'argent ne peut même plus servir à ses funérailles. »

Ce triste événement donna pour la première fois au baron Taylor l'idée d'établir en faveur des artistes pauvres des sociétés de secours mutuels.

Dieu sait tout ce qu'il dépensa d'ardeur

et tout ce qu'il lui fallut renverser d'obstacles pour arriver à jeter la base de ces institutions précieuses, aujourd'hui solidement assises. Que d'efforts surhumains! que de dévouement! que de luttes pénibles contre le mauvais vouloir des uns, contre l'indifférence des autres!

L'archevêque de Paris a dit de M. Taylor: « C'est tout à la fois un apôtre de la philosophie chrétienne et de la philosophie antique. »

Jamais éloge ne fut plus complet ni mieux mérité [1].

[1] Voir à la fin de ce volume, aux *pièces justificatives*, deux lettres qui nous ont été communiquées par le conservateur d'une riche bibliothèque. Elles réunissent dans la même estime et dans la même admiration pour le baron Taylor des hommes entièrement opposés de mœurs, de religion et de langage. Nous avons fait traduire ces lettres pour nos lecteurs.

L'association des artistes dramatiques, fondée la première, a aujourd'hui trente mille livres de rentes, qu'elle distribue en secours et en bienfaits, sous la haute surveillance du baron Taylor.

Douze cents secours annuels ou pensions sont accordées aux vieux artistes, à leurs orphelins et à leurs veuves.

Ces rentes sont le produit de fêtes, de concerts, de messes solennelles, de loteries de bienfaisance, provoquées, organisées, dirigées par l'illustre fondateur.

Après l'association des artistes dramatiques, il a créé celle des musiciens, celle des peintres et celle des inventeurs industriels.

Les musiciens ont seize mille livres de rente, les peintres quinze mille, et les in-

venteurs douze cents. Cette dernière association, la plus récente de toutes, ne tardera pas à conquérir une fortune égale à la fortune de ses sœurs.

Président de toutes ces sociétés, unies entre elles par les liens les plus sympathiques, le baron Taylor les a noblement amenées au secours de la Société des gens de lettres, le jour où celle-ci fut menacée de ruine par madame George Sand.

Il a donné là un exemple de confraternité, dont le grand écrivain socialiste doit tenir note, pour apprendre, lui aussi, à mettre d'accord ses actes avec ses prédications.

Depuis ce jour, la Société des gens de lettres s'enorgueillit du patronage du baron Taylor. Toutes les infortunes littérai-

res sont secourues. La caisse, un instant vidée par les huissiers de madame Sand, se remplit chaque jour.

Taylor a supprimé l'hôpital pour les gens de lettres.

Nous avons aujourd'hui plus de cent mille francs, qui appartiennent à nos confrères malheureux [1].

On a dit de Taylor : « C'est le prototype de la bienfaisance. »

Effectivement, toute sa vie est consacrée au bienfait ; ses pas se dirigent sans cesse vers le même but. Il triomphe des difficultés les plus insurmontables et saurait tirer de l'or d'une pierre quand il s'agit

[1] En somme, le baron Taylor a créé soixante-cinq mille francs de rente, sans parler de près d'un million distribué en secours et pensions aux lettres et aux arts.

de venir en aide à un artiste ou de l'encourager dans la lutte.

On a osé dire que le baron Taylor, en travaillant pour les autres, travaillait aussi pour lui-même.

Jamais plus impudent mensonge n'a été soutenu.

L'homme qui a rassemblé des millions pour les distribuer à nos caisses de secours, s'est trouvé tout à coup aux portes de la misère, le jour où la république de 1848 lui a supprimé ses appointements.

Il a vécu de la vente d'une partie de sa bibliothèque, et nous avons tous vu briller sa croix de commandeur [1] sur un

[1] Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1822, il fut élu au grade d'officier en 1833, et obtint la dignité

habit qui était loin d'annoncer l'opulence.

Pour le baron Taylor, vendre ses livres est le signe d'une détresse suprême.

Où donc était sa fortune? Qu'étaient devenus les bénéfices secrets qu'on le soupçonne de réaliser? Personne, à aucune époque, ne l'a vu se livrer à la dépense ; il vit comme un anachorète, couche sur un simple matelas au milieu de ses livres, et déjeune avec un pain de dix centimes et un verre d'eau.

Mais arrêtons-nous ; c'est lui faire injure que de le défendre.

de commandeur le 19 mai 1837. Louis-Philippe voulait l'élever à la pairie et créer tout exprès pour lui un ministère des lettres et des arts. Si M. Taylor n'exerce pas officiellement ce haut emploi, il en remplit par le fait toutes les fonctions... *gratis pro Deo*. L'Institut lui a ouvert ses portes en 1847.

Autour de lui, pour imposer silence à ses détracteurs, cinq associations d'artistes protestent de leur éternelle gratitude et le nomment leur père.

Nous défendons à la calomnie la plus haineuse de flétrir cette belle existence toute de sacrifice, de dévouement et d'abnégation.

Si l'on veut trouver un génie aussi persévérant et aussi infatigable pour le bien, il faut remonter jusqu'à saint Vincent de Paul.

FIN.

.. Les hommes de lettres et les Artistes oublient
au milieu de leurs travaux que la misère, cette
mort anticipée du génie, les frappe et les brise
trop souvent dans leur vieillesse ; ayons de
l'ordre, de l'économie et de la prévoyance,
trésors inépuisables pour eux dans leur avenir.
Marchez auprès de moi, fondons nos
associations, courage, Dieu nous inspire
et nous conduit.

A.J. Taylor

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

LETTRE DU CHEIK ABOU-GHOS,

Chef indépendant établi entre Jaffa et Jérusalem, à El Qaaré (Saint-Jeremie). Il commandait à dix mille cavaliers, et il fit la guerre à Ibrahim-Pacha.

Très-illustre et très honorable ami, monsieur le baron Taylor (que Dieu le conserve !),

Après vous avoir présenté nos vœux sincères, le but de la présente est : premièrement, de nous informer de votre santé ; secondement, de vous témoigner notre joie de votre heureuse arrivée dans nos contrées, et de vous inviter à descendre dans notre demeure, qui est bien véritablement la vôtre. Déjà notre cœur est rempli d'amitié pour vous. Nous nous rappelons sans cesse votre bonté, la douceur de votre caractère et vos bons procédés à notre égard. Votre cœur vous est garant de la vérité de ces paroles.

Votre lettre amicale nous est heureusement parvenue, ainsi que le magnifique présent d'une paire de pistolets et d'une longue-vue. Cette lettre vous était inspirée par la sincérité de votre cœur, et nous nous en glorifions aux yeux du monde. Nous avons tous rendu des actions de grâce à votre bon souvenir et à votre sincère amitié. On rencontre peu d'hommes aimant comme vous à faire le bien et à cultiver l'amitié Nous ne cessons jour et nuit de prier pour votre illustre personne, et nous n'oublierons jamais vos bienfaits.

Tout ce qui vous appartiendrait ou serait muni d'un mot de votre main est sûr de trouver chez nous l'accueil le plus cordial [1].

L'amitié nous fait un devoir de vous accuser réception de votre noble présent, et de vous prier de nous honorer de vos ordres.

Mes frères, mes enfants et toute ma famille, grands et petits, font des vœux pour votre prospérité.

Que le Créateur tout-puissant daigne vous accorder ses bénédictions.

Votre sincère ami

IBRAHIM-ABOU-GHOS.

Le 5 de chaouel 1247 (1832).

[1] Le cheik a tenu parole. Un grand nombre d'amis de M. Taylor, notamment le marquis de Custine, ont reçu chez lui la plus magnifique hospitalité.

LETTRE DE DON J.-MANUEL FONT,

Moine espagnol, qui, après avoir passé vingt-deux ans dans les missions en Californie et au Mexique, était retourné dans son couvent près de Barcelone.

Ripol, Ribas, le 18 septembre 1834.

Monsieur le baron Taylor, à Paris.

Mon très-appréciable ami,

L'appréciée lettre, en date du 12 août passé, que vous m'avez fait la grâce de m'écrire de Perpignan, est en mon pouvoir; et, au milieu de l'affliction où se trouvait mon âme, elle a été pour moi une incomparable consolation.

Quand vous daignâtes honorer ma pauvre cellule et quand vous me mîtes à même de vous connaître particulièrement, je vous montrai toute l'affection que vos richesses d'esprit et vos belles qualités devaient inspirer; quand vous me fîtes cadeau, par l'entremise de l'aimable M. Frédéric Madrazo, d'un portrait du célèbre Chateaubriand, je fis connaître la gratitude que votre générosité et mon devoir m'imposaient; mais ce que vous venez de m'envoyer m'a créé une nouvelle obligation que je ne saurais jamais remplir d'une manière qui satisfasse mes efforts et corresponde aux incontestables droits qu'elle vous donne sur moi. On sent dans l'ouvrage que vous m'avez donné le caractère d'un digne fils de la France ancienne et moderne; la philosophie y acquiert une splendeur nouvelle, et la religion tout son éclat. Ces considérations me transportent, mon appréciable ami, beaucoup plus loin que mon cœur ne peut atteindre.

Il se peut que les événements de la tant malheureuse Espagne me soient funestes comme à ceux qui aiment le bonheur de tous. Pour m'y soustraire autant que possible, je vis retiré dans ce village, dont les pacifiques et laborieux habitants ignorent cette vile et lâche animosité qui trouve sa naissance et son accroissement dans l'oisiveté et l'immoralité de ceux-là seulement qui se cachent entre les vices, ordinaire patrimoine des grandes populations. J'observerai de cette hauteur la marche des affaires publiques, et, si elles m'obligent à chercher un asile plus sûr, j'irai avec plaisir en France, qui n'est guère qu'à cinq lieues d'ici. Dans ce cas redoutable, je recourrais aux bontés que votre générosité me promet, vous considérant comme un véritable mentor, mettant mon ignorance sous votre égide. J'aurai l'inexprimable joie de trouver les lumières dont j'ai si grand besoin.

Celui qui vous remettra la présente, M. Calvet, vieux ami auquel m'unissent mille motifs de gratitude, est digne de toute considération, parce qu'il sait aimer ses semblables. C'est enfin celui dans la maison de qui je demeurerai pendant mon séjour à Paris.

Je n'ai, mon aimable monsieur, aucun mérite qui me rende digne des faveurs dont vous m'honorez et dont je vous remercie comme je le dois; seulement je désire que vous me procuriez l'occasion de satisfaire, au moins par mes vœux réitérés, l'agréable obligation que vous m'avez imposée de vous aimer, obligation que gardera jusqu'au tombeau

Votre très-affectionné serviteur, qui baise vos mains,

Manuel Front.

EN VENTE:

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Paul Féval.
E. Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

17

BALZAC

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

CINQUIÈME ÉDITION.

50 centimes

PARIS

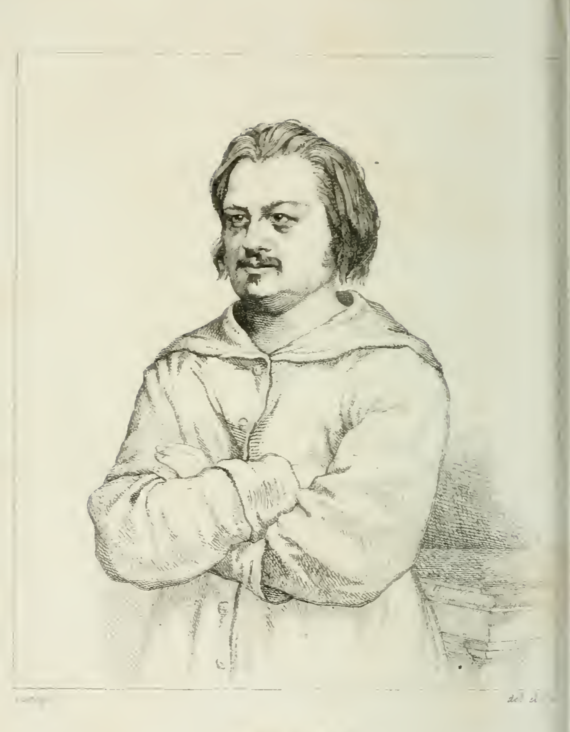
J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS

RUE MAZARINE, 9

1854

BALZAC

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE 44.



BALZAC

LES CONTEMPORAINS

BALZAC

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

BALZAC

C'était hier, il nous semble y être en-
:ore.

Nous pleurions tous au bord de cette fosse ; nous regardions avec désespoir ce cercueil qui emportait tant de génie.

Et Victor Hugo nous disait :

« Sa mort a frappé Paris de stupeur.

Depuis quelques mois, il était rentré en France. Se sentant mourir, il avait voulu revoir la patrie, comme la veille d'un grand voyage on vient embrasser sa mère.

« Sa vie a été courte, mais pleine; plus remplie d'œuvres que de jours.

« Hélas! ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poëte, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, de luttes, de querelles, de combats, commune dans tous les temps à tous les grands hommes. Aujourd'hui le voici en paix. Il sort des contestations et des haines; il entre, le même jour, dans la gloire et dans le tombeau. Il va briller désormais, au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie. »

Toute l'histoire de Balzac est conte-

nue dans ces nobles et solennelles paroles.

Vivant, il a eu sans cesse à combattre les rivalités haineuses, les médiocrités jalouses ; mort, chacun proclame son mérite, chacun lui tresse des couronnes. Ses ennemis eux-mêmes trouvent que sa tombe n'a pas assez de gloire.

Honoré de Balzac est né à Tours en 1799, le 20 mai, dans la maison de la rue Impériale [1] qui porte le numéro 45.

Son père, consultant le calendrier et

[1] Cette rue, dit le *Journal d'Indre-et-Loire,* s'appelait alors rue de l'Armée-d'Italie. La maison qui appartenait au père du célèbre romancier est maintenant la propriété du général d'Outremont. Celui-ci l'a achetée de M. de Balzac père. On voit dans la cour un acacia planté par les ordres de madame de Balzac le jour même de la naissance de son fils, et qui depuis a été constamment respecté.

trouvant de bon augure le nom du saint du jour, décida que son fils recevrait ce nom au baptême.

Le jeune Honoré grandit à côté de deux sœurs charmantes, dont il refusait de partager les jeux, absorbé qu'il était, dès l'âge le plus tendre, par une sorte d'inspiration précoce qui l'emportait dans le monde des rêves. Il avait à ses côtés une fée mystérieuse, un ange gardien de son génie, qui le couvrait de ses ailes et le berçait doucement dans l'extase.

Madame de Balzac, effrayée de voir un enfant si jeune en butte à des tendances ascétiques, essaya de le rendre aux goûts de son âge.

On donna force jouets au petit Honoré.

Dans le nombre, un seul eut le don de lui plaire : c'était un de ces Stradivarius de vingt-cinq sous qu'on achète à l'étalage des boutiques foraines. Il l'emporta tout joyeux et s'escrima de l'archet du matin au soir.

— Entends-tu comme c'est beau ! disait-il à Laure, l'aînée de ses sœurs [1].

— Ma foi, non, répondit celle-ci ; tu m'écorches les oreilles !

L'enfant la regarda d'un air scandalisé, quitta la chambre et alla tout seul continuer sa musique sous les arbres du jardin.

Deux heures après, on le retrouva, les

[1] Aujourd'hui madame Surville.

yeux au ciel, le visage inondé de larmes et jouant toujours du violon. Les notes grinçantes que les cordes rendaient au hasard se changeaient pour le jeune rêveur en une harmonie céleste. Il semblait faire sa partie dans le concert des anges.

Balzac lui-même a donné quelques détails pleins d'intérêt sur son enfance [1].

A cinq ans, il lut les Écritures et se perdit avec un attrait ineffable dans leurs mystérieuses profondeurs Tous les livres qui lui tombaient entre les mains étaient dévorés en un clin d'œil. Souvent, dès le point du jour, il partait chargé de volumes, avec un morceau de pain dans

[1] Voir le roman qui a pour titre *Louis Lambert*.

sa poche, et s'en allait au fond des bois, où il lisait jusqu'à la nuit tombante.

Envoyé au collége des Oratoriens de Vendôme, il continua de s'y livrer à sa passion pour la lecture.

Œuvres scientifiques, philosophiques [1] ou religieuses, tout lui était bon. Les dictionnaires eux-mêmes y passaient, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Il avait pour système de mériter le cachot et de s'y faire envoyer par les professeurs, afin de lire plus à l'aise et sans dérangement.

Doué d'une mémoire prodigieuse, il

[1] Balzac, à l'âge de onze ans, composa au collége un *Traité de la Volonté*, qu'un régent lui brûla.

retenait tout, les lieux, les noms, les mots, les choses, les figures.

Bientôt il en résulta pour cette jeune tête un phénomène inquiétant. Au milieu du chaos produit par une myriade d'idées tourbillonnantes, la raison parut tout à coup s'éclipser.

Notre collégien, revenu à Tours, épouvanta sa famille.

On prenait pour de l'idiotisme la somnolence inévitable causée, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, par le travail de classement qui s'opérait dans le cerveau.

Assis au festin de l'intelligence, l'enfant avait absorbé des bibliothèques, et la digestion devenait pénible.

Ce philosophe de quatorze ans savait tout, excepté les choses les plus banales et les plus simples : il demandait avec quoi se faisait le pain, il ne distinguait pas une vigne d'un champ de blé.

Quinze jours durant, il conserva dans un vase, avec le soin le plus attentif et le plus délicat, une fleur de citrouille que sa sœur Laure lui avait donnée pour un cactus des Indes.

Cette sorte d'apathie intellectuelle rapportée du collége se dissipa bientôt. La mémoire avait terminé son classement ; les ténèbres faisaient place à la lumière, et déjà Balzac entrevoyait dans l'avenir l splendide rayonnement de sa gloire.

— Vous verrez ! vous verrez ! disait-il

à ses sœurs, je serai célèbre un jour!

Le mot lui coûta cher.

A partir de ce moment, les railleuses jeunes filles ne l'abordaient plus sans lui prodiguer les révérences et sans lui dire avec un ton de voix extrêmement respectueux :

— Salut au grand Balzac!

En 1813, toute la famille quitta la Touraine pour se rendre à Paris.

M. de Balzac père venait d'être promu à un emploi lucratif. Il plaça son fils dans un des pensionnats les plus en renom de la capitale. Le jeune homme y compléta ses études.

A dix-huit ans, après avoir reçu les diplômes de bachelier et de licencié ès-

lettres, il suivit simultanément les cours de l'École de droit, de la Sorbonne et du Collége de France.

Il était beau, vigoureux, plein de santé.

L'étude la plus assidue le laissait sans fatigue. Ses yeux petillaient; il avait constamment le sourire aux lèvres. On trouvait en lui la personnification la plus complète de la joie.

Rentré au logis de son père, il apprenait en se jouant le latin à ses sœurs, ou bien il s'amusait à classer les livres dont il avait fait l'acquisition chez les libraires du quai des Augustins, avec l'argent destiné à ses menus plaisirs.

Il commença dès lors à former cette bi-

bibliothèque précieuse qu'il montrait fièrement aux derniers jours de sa vie, « et qu'il eût léguée à sa ville natale, dit quelque part le bibliophile Jacob, si cette ville ne lui avait pas témoigné tant d'indifférence et même tant d'hostilité [1]»

Balzac n'a pas été, plus qu'un autre, prophète dans son pays.

Rien n'est facile à expliquer, du reste, comme cette éternelle vérification du vieil adage.

Il y a chez les compatriotes une jalousie instinctive, un absurde orgueil qui les poussent à mettre à l'index les célébrités du cru. La sottise qui a eu le même berceau que le génie ne se résigne jamais à lui rendre hommage. Elle ne comprend pas

que sur le même terroir puissent naître le peuplier superbe et l'arbuste rabougri. Le talent d'un seul cause l'humiliation de tous les autres. On voit la faiblesse nier la force ; le roseau critique le chêne, et le cèdre subit les dédains de l'hysope.

« Un tel est illustre, allons donc ! nous avons joué aux billes ensemble ! » Ou bien : « J'étais plus fort que lui en thème ! » Ou mieux encore : « Son père n'avait pas le sou ! »

Nous avons entendu de nos propres oreilles ce dernier et sublime argument donné par un Marseillais à propos de Méry.

Cette injustice du clocher cause aux grands hommes une affliction sérieuse.

Il serait si doux de cueillir des lauriers sur la terre natale ! Mais ils n'y trouvent que des verges. Le compatriote justifie pour eux un double proverbe et se range à l'opinion de leur valet de chambre.

Pour obéir aux ordres paternels, Balzac, tout en faisant son droit, travailla chez l'avoué Guyonnet de Merville, où il rencontra Scribe, qui n'avait pas plus de vocation que lui pour la procédure.

On nous affirme que Jules Janin remplissait alors, dans la même étude, les fonctions de petit clerc.

Jules, très-enclin à la paresse et à la taquinerie, se serait, dit-on, montré rétif aux courses et aurait eu l'inconvenance de narguer les clercs supérieurs, qui, ja-

loux de leurs priviléges, lui auraient fait exécuter plus d'une fois de brusques pirouettes, afin de lui répondre du bout de la botte.

Ce mode d'apostrophe, si nous en croyons toujours les renseignements qu'on nous donne, aurait déplu à leur jeune collègue. Janin se serait enfui de l'étude de M. Guyonnet de Merville, pour s'adonner au journalisme, où son esprit querelleur pouvait s'exercer à coup sûr, sans craindre une application trop directe des réponses.

Mais n'anticipons pas sur l'ordre des faits.

Nous retrouverons trop tôt pour sa gloire celui qu'on nomme ironiquement aujourd'hui le prince des critiques.

La famille Balzac demeurait rue du Temple, et l'aîné de la maison eut, un certain soir de novembre, à soutenir l'interrogatoire solennel des auteurs de ses jours.

— Quatre mois encore, lui dit son père, et tu entres dans ta vingt et unième année. Quel état choisis-tu ?

— Ma vocation, répondit Balzac, me porte du côté des lettres.

— Es-tu fou ?

— Non, c'est un parti pris, je veux être auteur.

— Il paraît, dit madame de Balzac en excitant du regard son mari à la sévérité, que monsieur a du goût pour la misère ?

— Oui, répondit le chef de la famille, on voit des gens qui éprouvent le besoin de mourir à l'hôpital.

— Honoré, dit madame de Balzac, nos plans sont arrêtés pour votre avenir ; nous vous destinons au notariat [1].

Le jeune homme fit un geste énergique de dénégation.

— Mais ignores-tu, malheureux, lui dit son père, à quoi peut te conduire le métier d'écrivain? Dans les lettres, il faut être roi pour n'être pas goujat.

— Eh bien, dit Balzac, je serai roi !

[1] On avait retiré Balzac de l'étude de M. Guyonnet de Merville pour l'installer comme clerc chez le notaire Passêz, ami de famille, et dont il devait être le successeur.

Il fut impossible de vaincre sa résolution tenace.

Alors on eut recours au système pénitentiaire adopté par les familles, et qui consiste (passez-nous la trivialité du mot) à faire manger de la vache enragée au fils rebelle.

M. et madame de Balzac décident qu'ils iront avec leurs autres enfants habiter la campagne.

Honoré reste seul à Paris, afin d'y exercer la carrière de son choix. Sa bourse, comme on le devine, est garnie très-médiocrement : le manque de fonds seul peut l'amener à résipiscence.

Installé dans une pauvre mansarde, voi-

sine de la bibliothèque de l'Arsenal [1], il travaille avec un courage surnaturel, au milieu de privations de toutes sortes et sans rien perdre de sa gaieté. Les léttres qu'il envoie à cette époque à ses sœurs sont des chefs-d'œuvre de naïveté comique et d'enjouement.

Sa mansarde, ouverte à tous les souffles de l'hiver, lui occasionne des maux de dents affreux. Il a les joues enflées par une fluxion perpétuelle.

[1] Rue Lesdiguières, nº 7. Balzac demeura ensuite rue du Roi-Doré, puis rue des Marais-Saint-Germain. En 1827, il s'installa rue de Tournon, nº 2, dans la maison de Henri de la Touche, avec lequel il se lia d'amitié. En 1830, il logeait rue Cassini. Ce fut là qu'il écrivit *Gobseck* et la *Peau de Chagrin*. Depuis, il a tour à tour habité la rue Saint-Honoré, Chaillot, Ville-d'Avray, Passy, et enfin ce petit hôtel des Champs-Élysées où la mort est venue le prendre.

« Ah! ma pauvre Laure, écrit-il, si tu me voyais, tu ne me reconnaîtrais plus : je suis un *Pater dolorosa !* »

Comme tous ceux qui débutent en littérature et qui ont encore l'imagination farcie des souvenirs de collége, Balzac se met à composer la tragédie de rigueur. Il dresse le plan d'un magnifique *Cromwell* en cinq actes, et nous avons la chance heureuse de pouvoir offrir à nos lecteurs quelques extraits de ce plan curieux, écrit en 1819 de la main de Balzac lui-même.

« Du respect, mademoiselle! (C'est toujours à sa chère Laure qu'il écrit.) Sophocle cadet vous parle. Écoute, ingénue! Dans la première scène du premier acte, on voit entrer la reine Henriette, accablée de fatigue et ayant dépouillé les vêtements prestige de la grandeur. Elle arrive, soutenue par le fils de Strafford, dans Westminster. Strafford, tout en larmes, lui décrit les

nouveaux malheurs, et finit par lui dire que Charles est prisonnier. Tu juges l'élan de la reine, qui veut qu'on la conduise à son époux pour partager ses fers et le défendre.— Scène II. — Au moment où Strafford conduit la reine, apparaissent Cromwell et son gendre Ireton. Strafford fait cacher la reine. — Scène III. — Les conjurés arrivent, et l'on discute si l'on fera mourir ou non le roi. Cette scène sera fort vive. Fairfax (honnête garçon) défend la vie du roi et dévoile l'àmbition de Cromwell. — Scène IV. — Cromwell rassure les conjurés sur les craintes que leur a inspirées Fairfax, et l'on convient de faire mourir le roi. — Scène V. — A ce moment, la reine indignée (elle a tout entendu) s'élance, et tu juges!... quel discours! (*Elle sort.*) — Scène VI. — Cromwell et ses amis sont ravis; c'est une victime qui leur manquait. (*Ils sortent.*)

ACTE II (*toujours dans Westminster*).

Scène Ire. — Le roi seul (dans sa prison) fait un monologue... ah !... aux oiseaux ! — Scène II. — La reine vient trouver le roi. (C'est là où il faut du talent!) Expansions. La reine rend compte de ses démarches. (Que de difficultés! l'amour

conjugal sur la scène pour tout potage! mais il faut qu'il embrase la pièce), » etc., etc.

Tout le reste du plan est de la même candeur et du même style.

On aime à assister aux premiers tâtonnements de ce beau génie, qui, certes, n'était pas là dans sa route. Il se fourvoyait en essayant de parcourir les sentiers de l'art dramatique, beaucoup trop étroits pour les allures puissantes de son imagination.

Balzac, après avoir expliqué en détail le plan de *Cromwell* à sa sœur, termine de la sorte :

« Si tu as quelques belles pensées, communique-les-moi. Garde les jolies, il ne me faut que du sublime. Ma tragédie sera le bréviaire

des rois et des peuples : je veux débuter par un chef-d'œuvre ou me tordre le cou.

« Il est déjà une heure du matin, et j'ai encore à t'écrire. (Je ne l'intitule pas *Charles Ier* pour ne pas effaroucher S. A. R. duchesse d'Angoulême.) Si je m'écoutais, je couvrirais une rame en t'écrivant.

« Ce qui me coûte le plus, c'est l'exposition. Il y a à faire le portrait de *Cromwell*, et Bossuet m'épouvante. Cependant j'ai des vers déjà tournés... Ah ! ma sœur, ma sœur ! si je suis un Pradon, je me pends ! »

A quelques mois de là, Balzac, ayant terminé ses cinq actes, vint les lire à sa famille.

On avait invité quelques personnes capables de juger l'œuvre, entre autres Stanislas Andrieux, professeur de littérature au Collége de France[1].

1 Auteur d'*Anaximandre*, de *Junius Brutus*, et de sept à huit autres pièces.

Celui-ci, la lecture achevée, déclara, d'un ton de pédagogue et en présence même du jeune auteur, que la pièce ne révélait chez celui qui l'avait écrite aucun germe de talent.

Sous le coup de cette critique brutale, Balzac retourna dans sa mansarde, humilié sans doute de voir condamner son œuvre, mais en appelant au travail et à son courage pour infirmer la décision d'un juge trop rigoureux, et peut-être jaloux.

Il renonça au laurier tragique et se fit romancier.

Bravant la souffrance matérielle et riant au nez de la misère, il écrivit quarante volumes, publiés tour à tour par ces éditeurs-vampires qui se tiennent au berceau

du génie et l'étouffent dans leurs embrassements avides. Ils ont pour système de laisser mourir un auteur de faim, l'exploitent à leur aise, vendent ses livres sous le manteau, presque toujours avec un pseudonyme [1], ou à la faveur de quelque préface parasite, et lui enlèvent toute sa publicité, toute sa gloire.

— Tu le vois, dit M. de Balzac à son fils, tes efforts sont infructueux. Un homme qui arrive à l'âge de vingt-cinq ans sans pouvoir gagner par son travail

[1] Les premiers romans de Balzac ont été publiés sous les noms de lord R'hoone, anagramme d'Honoré, et d'Horace de Saint-Aubin. Ces romans avaient pour titre *Argow le Pirate*, la *Dernière Fée*, le *Sorcier*, l'*Israélite*, *Jane la pâle*, le *Vicaire des Ardennes*, *Jean Louis*, l'*Héritière de Birague*, etc., etc.

l'argent nécessaire à sa propre subsistance est dans une fausse route.

Le jeune homme soupira.

Bien certainement il n'était pas convaincu; mais il sentait qu'il se brisait la tête contre une muraille de bronze. Par un suprême effort d'énergie, il résolut d'arriver à la fortune et à l'indépendance pour avoir enfin le droit d'écrire.

Un ancien camarade de collége lui prêta des fonds et le mit en mesure d'exploiter une idée de librairie assez féconde. Il s'agissait d'imprimer en un seul volume compacte les œuvres de Molière, et, en un second volume pareil au premier, celles de la Fontaine. L'affaire présentait toutes les chances de succès possibles.

Balzac écrivit une introduction remarquable en tête de chaque volume, et les publia.

Mais il avait compté sans le mauvais vouloir des libraires. Aucun de ces derniers, pour nous servir d'une expression reçue, ne poussa à la vente. L'édition dépréciée tomba au rabais, et Balzac vit s'engloutir la somme qui lui avait été confiée.

Son ami ne se découragea pas. Il lui prêta de nouveau de l'argent pour l'aider à se relever de cette perte.

M. de Balzac père, heureux de voir enfin son fils marcher dans une autre voie, fournit lui-même trente mille francs, destinés à l'achat d'une imprimerie.

Voilà donc notre romancier lancé à corps perdu dans toutes sortes d'entreprises typographiques.

Établi rue des Marais-Saint-Germain, n° 13, il monte douze presses, organise une fonderie de caractères, donne à toute sa maison l'activité la plus merveilleuse et croit enfin sortir vainqueur de sa lutte avec le sort.

Malheureusement, à cette époque, la Restauration menacée s'imaginait échapper au péril en muselant la presse, en imposant à la librairie entrave sur entrave. Un fonds de roulement de cinquante ou soixante mille livres eût été nécessaire au jeune imprimeur pour attendre des temps moins rudes. Il ne le trouva pas, et fut

obligé de céder à vil prix un matériel qui a fait la fortune de ses successeurs[1].

Balzac revint à la littérature, non plus seulement pour vivre, mais pour payer les dettes qu'il avait contractées.

Au lieu d'abattre les grandes âmes, le malheur double leur énergie. La foi, chez l'artiste comme chez le chrétien, soulève les montagnes, et nous allons voir tout à coup resplendir, au plus haut du ciel littéraire, cette gloire si lente à son aurore.

Un libraire non vampire, M. Levavasseur, édite les nouvelles œuvres de Balzac.

Il l'engage à les signer de son nom.

[1] M. Deberny, acquéreur de la fonderie de caractères, y a gagné plus de six cent mille francs.

Le *Dernier Chouan*, la *Femme de trente ans*, les *Deux Rêves*, la *Maison du Chat qui pelote*, le *Bal de Sceaux*, publiés de 1827 à 1829, commencent à rendre populaire notre patient écrivain, et la *Physiologie du Mariage* achève d'asseoir sa renommée sur une base solide.

Dès ce moment, il ne s'arrête plus.

Ses nuits et ses jours sont consacrés au travail. Il absorbe à chaque page qu'il écrit une gorgée d'essence de café, chasse le sommeil et se brûle le sang ; mais aussi que de chefs-d'œuvre ! que de conceptions admirables ! *Gobseck*, la *Vendetta*, la *Peau de Chagrin*, *Sarrasine*, *Louis Lambert*, l'*Illustre Gaudissart*, le *Médecin de Campagne*, *Ferragus*, *Eugénie Grandet*, *Séraphita*, la *Duchesse de*

Langeais, le *Père Goriot*, la *Recherche de l'absolu*, *Un grand homme de province à Paris*, le *Lys dans la Vallée*, le *Curé de Village*[1] et vingt autres romans, en tout plus de soixante volumes, paraissent dans un intervalle de six années.

Et Balzac n'a jamais eu de collabora teurs !

Et ses plus grands ennemis n'osent pas soutenir qu'une ligne, une seule ligne étrangère, soit venue, à aucune époque, déshonorer son œuvre.

Tout lui appartient, à celui-là !

Jamais il n'a mis son nom glorieux

[1] Tous ces livres ont eu d'innombrables éditions et ont fait la fortune de beaucoup de libraires, parmi lesquels nous citerons M. Hippolyte Souverain.

comme estampille sur le livre d'un autre, afin de l'offrir à ses lecteurs en contrebande ; jamais il n'a passé avec le journalisme de ces marchés impudents que nous avons vu conclure à la honte des lettres françaises. La postérité n'aura pas à faire un triage dans les volumes signés de lui pour les rendre aux véritables auteurs et venger la morale publique.

Nous répéterons ici avec Victor Hugo :

« Ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poète, a vécu parmi nous d'une vie d'orages, de luttes, de querelles et de combats. »

En effet, dans tout le cours de son existence, Balzac eut constamment à se défendre.

L'envie, assise aux pieds du colosse, creusait à l'entour avec ses ongles pour essayer de l'abattre. A droite et à gauche de la pâle furie, messieurs les critiques venaient gratter de leur plume le piédestal d'airain.

Balzac, à les en croire, n'était « qu'un imitateur maladroit et confus de Rétif de la Bretonne et de Ducray-Duminil[1]. » — N'est-il pas vrai, monsieur Philarète Chasles ?

« Il a écrit, sous un faux nom, des romans excentriques, dont le quai de la Vo-

[1] *Dictionnaire de la Conversation*, t. II du supplément, 1re édition, p. 415. L'auteur de l'article se dissimulait sous le pseudonyme de V. CARALP ; mais l'éditeur a rétabli dans la 2e édition PHILARÈTE CHASLES en toutes lettres.

laille même ne voulait pas se charger ; il se traîne dans les tombeaux d'Anne Radcliffe, dans les blasphèmes de Pigault-Lebrun, dans les drôleries de Paul de Kock ; il tourne incessamment dans le même cercle d'aventures vulgaires et triviales[1]. » — N'est-il pas vrai, seigneur Jules Janin?

Cette aimable et judicieuse critique est bien de vous.

Avant l'article que nous citons, vous aviez lancé dans les jambes du père d'*Eugénie Grandet* beaucoup d'autres phrases

[1] *Journal des Débats* du 18 février 1843. On n'attaquait pas seulement Balzac au sujet de ses œuvres, on lui contestait jusqu'à son nom. « Ah ! s'écria-t-il un jour, vous prétendez que je ne descends pas des Balzac d'Entragues? eh bien, tant pis pour eux ! »

du même genre ; vous prétendiez *démolir* Balzac (nous n'inventons pas l'expression) ; vous grattiez le piédestal du bout de votre plume ; vous vous dressiez aussi haut que possible pour atteindre à la cheville du géant, et vous lui enfonciez dans le talon votre lance de pygmée.

Balzac se retourna, vous prit pour une mouche, et continua d'écrire.

Il ne daigna pas même vous administrer la correction pittoresque des anciens clercs de l'étude. Que lui importait votre sentiment? Pouviez-vous abaisser sa taille à la vôtre et mettre la *Peau de Chagrin* au niveau de l'*Ane mort?* Non, certes. Il vous imposa silence, à vous et à la tourbe

des Zoïles, en prononçant ce *Fiat lux* sublime de sa création :

COMÉDIE HUMAINE!

Un seul mot a suffi pour vous terrasser, ô critique imberbe et pansu! Que diable aussi alliez-vous faire près de ce foyer lumineux, grosse phalène imprudente?

Comédie humaine! êtes-vous assez ébloui? Le rayon vous semble-t-il assez étincelant? Y voyez-vous mieux? Tout est classé, tout s'arrange, tout converge à un même but avec un ensemble parfait [1].

[1] La *Comédie humaine* se divise en huit grandes séries : 1° *Scènes de la vie privée;* 2° *Scènes de la vie de province;* 3° *Scènes de la vie parisienne;* 4° *Scènes de la vie politique;* 5° *Scènes de la vie militaire;* 6° *Scènes de la vie de campagne;* 7° *Études philosophiques;* 8° *Études analytiques.*

C'est le *cercle d'aventures triviales et vulgaires* dont vous parliez tantôt, sei gneur Janin. Vous aviez mal choisi vos épithètes, vous étiez aveugle; votre critique marchait à tâtons dans les ténèbres, et voici le grand jour. La société moderne tout entière est en scène. Regardez! vous êtes au nombre des personnages.

Place au théâtre, illustre critique, et laissez-vous passer!

Notre cadre ne nous permet malheureusement pas d'entrer dans tous les détails qu'exigerait une sérieuse appréciation des œuvres du grand romancier. Un in-octavo suffirait à peine à la tâche. Nous sommes donc obligé de nous restreindre et de tracer seulement quelques-uns des

traits les plus caractéristiques de ce beau talent.

Balzac est le Benvenuto Cellini de la littérature moderne : il a sculpté ses livres avec une patience admirable; toutes ses phrases sont ciselées; il excelle, passez-nous le mot, dans la fonte des passions et coule ses personnages en bronze.

Depuis Molière, aucun auteur n'a plus profondément exploré le cœur humain.

La femme, cet éternel désespoir du peintre de mœurs, cet être fugitif et mystérieux, cette fleur aux mille nuances insaisissables, ce gentil caméléon aux reflets si variés et si trompeurs, la femme a trouvé tout à coup son naturaliste, son historien, son poëte. Elle lui a donné le

secret de ses joies et de ses misères; elle lui permet d'expliquer ses mignardises, ses chatteries, ses dédains, ses préférences, ses caprices et ses bonheurs. Chacune des phrases de ce grand livre, dont notre mère Ève a écrit la première ligne, est traduite fidèlement par Balzac. Il déchiffre les hiéroglyphes les plus obscurs du sentiment. Son scalpel met à nu les fibres les plus délicates de la pensée. Il dissèque le cœur de la femme, en analyse toutes les palpitations, toutes les tendresses; il nous montre dans leur exquise et parfaite essence les adorables qualités qui la distinguent; puis il cherche les défauts, il les surprend tour à tour avec une pénétration merveilleuse. L'ombre succède à la lumière, et, sous l'enveloppe de l'ange, on découvre quel-

quefois le démon. Ruses du sourire, perfidies du geste, diplomatie du regard, rien n'échappe à cet anatomiste habile. Le génie de la création lui-même semble lui avoir donné la clef de tous ses mystères [1].

Quand on compare les femmes de Bal-

[1] M. de Balzac a reçu dans sa vie dix ou douze mille lettres de femmes qui se reconnaissaient dans ses livres et lui témoignaient leur admiration. Les femmes ont contribué beaucoup à le mettre à la mode. On se rappelle le livre de madame de Girardin qui a pour titre la *Canne de M. de Balzac*. « Cette fameuse canne, dit notre ami Champfleury, la dernière des cannes à glands connue, et qui frappait joyeusement les dalles du trottoir de la porte Saint-Martin aux jours mémorables de la représentation de *Tragaldabas.* » Champfleury connaissait beaucoup Balzac. Il était un des plus grands admirateurs de son talent descriptif. Deux mois avant sa mort, le célèbre écrivain, recevant la visite de son jeune confrère, lui fit voir pour la première fois sa galerie de tableaux. « Eh! s'écria Champfleury en se frappant le front, je connais cela! Attendez donc... mais oui, parbleu! c'est la galerie du *Cousin Pons!* »

zac aux femmes de George Sand, on y trouve toute la différence qui existe entre la saine logique et le paradoxe, entre la vérité et le mensonge.

Balzac instruit, madame Sand trompe.

Le premier moralise, la seconde atteint un but absolument contraire.

Toutes les *Indiana* et toutes les *Valentine* du monde pâlissent devant *Renée* et *Louise*, ces types délicieux que nous offrent les *Mémoires de deux jeunes mariées*.

On ne cherche pas longtemps la conclusion morale de ce livre.

Madame Sand, à qui Balzac l'a dédié ironiquement, a dû comprendre tout d'abord que l'amour exalté de ses héroïnes

n'enfante que perdition et malheur. *Renée* se sauve de l'amour par la maternité et vit heureuse, tandis que *Louise* est tuée par l'amour, parce qu'elle n'a pas eu la maternité.

Balzac n'aimait pas George Sand. Il disait d'elle :

— C'est un écrivain du genre neutre. La nature a eu des distractions à son égard : elle aurait dû lui donner plus de culotte et moins de style.

Dans ses relations avec la châtelaine du Berri, l'auteur de la *Peau de Chagrin* se montrait d'une réserve et d'une froideur extrêmes. Elle le jugeait par conséquent très-mal. Nous sommes obligé de nous inscrire en faux contre les phrases sui-

vantes que nous trouvons dans une préface signée d'elle :

« La vie de Balzac était, à l'habitude, celle d'un anachorète, et, bien qu'il ait écrit beaucoup de gravelures, bien qu'il ait passé pour expert en matières de galanteries, bien qu'il ait fait la *Physiologie du mariage* et les *Contes drolatiques*, il était bien moins rabelaisien que bénédictin. Ce grand anatomiste de la vie laissait voir qu'il avait tout appris, le bien et le mal, par l'observation du fait et la contemplation de l'idée, nullement par l'expérience. »

Madame Sand trahit ses rancunes secrètes

Nous croyons, et le plus grand nombre

des femmes qui ont connu Balzac partagent notre avis, que la contemplation de l'idée seule ne lui a pas donné cette science du cœur féminin que l'homme n'acquiert jamais sans approfondir l'amour, sans en expérimenter les joies et les dégoûts, les transports et les fatigues.

Puisque madame Sand se dispose à publier ses *Mémoires*, ce qui nous semble parfaitement inutile au point de vue de l'enseignement de la jeunesse, il est bon de mettre le lecteur en garde contre les appréciations plus ou moins injustes auxquelles elle pourra se livrer.

Cependant Balzac, malgré le succès de ses livres, ne s'enrichissait pas.

Il travaillait avec trop de conscience et

trop de lenteur. Jamais il n'était content de lui-même. Un de ses romans, *Pierrette*, fut remis quatorze fois sur le chantier.

— Mais, lui disait l'imprimeur, vous allez avoir pour dix-huit cents francs ou deux mille francs de corrections.

— Qu'importe? répondait Balzac, allez toujours !

On lui obéit; il ne s'arrêta qu'à la vingt-septième épreuve.

Pierrette était dédiée à la charmante femme qui devait un jour porter son nom [1]; il voulait lui envoyer tout son talent avec tout son cœur. Les corrections du livre

[1] Madame Ève de Hanska.

dépassèrent le prix de vente de trois ou quatre cents francs.

Certes, il était difficile que Balzac payât ses dettes avec un pareil système.

« Il poussait si loin le mérite de la vérité et de l'exactitude, dit le bibliophile Jacob, qu'il ne dépeignit jamais un pays sans l'avoir visité, et qu'il ne craignait pas de faire un voyage pour voir une ville, une rue, un lieu quelconque où il voulait placer les scènes de son drame. De là ces merveilleux tableaux du logis Grandet à Saumur, et de la maison Rouget à Issoudun. M. de Balzac était peintre à la manière de Gérard Dow, de Miéris et de Rembrandt. »

Les voyages d'une part et les correc-

tions de l'autre absorbaient tous les bénéfices de la plume ; le gouffre des dettes ne se comblait pas.

Ahuri par les clameurs de ses créanciers, Balzac avait des moments de tristesse profonde, que la douce affection des siens s'appliquait à dissiper.

Presque chaque soir, il dînait chez sa sœur Laure, établie à Paris avec son époux et ses deux filles.

— Voyons, mes gazelles (il appelait ainsi ses nièces), dit-il un jour en entrant, prêtez-moi du papier et un crayon... Vite ! vite !

On lui donna ce qu'il demandait.

Il passa près d'une heure, non pas à écrire des notes, comme on se l'imagine

peut-être, mais à aligner des chiffres les uns sous les autres et à les additionner.

— Cinquante-neuf mille francs ! murmura-t-il, je dois cinquante-neuf mille francs ! Il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle ou à me jeter à la Seine.

— Et le roman que tu as commencé pour moi, tu ne l'achèveras donc pas [1] ? lui dit en pleurant sa nièce Sophie.

— Cher ange !... En effet, j'ai tort de me décourager de la sorte. Travailler pour toi, cela me portera bonheur. Voyons, plus d'idées sombres ! J'achève ton roman, c'est

[1] Balzac défendait à ses nièces de lire ses œuvres. Il composa tout exprès pour elles *Ursule Mirouet*, un angélique et chaste livre dont toutes les pages sont empreintes du sentiment chrétien le plus pur, ce qui néanmoins n'a pu lui rendre ni M. Veuillot ni M. de Pontmartin favorables.

un chef-d'œuvre, je le vends trois mille écus, les éditeurs me proposent des traités superbes... A merveille ! Je paye en deux ans tous mes créanciers, je vous amasse une dot, et je suis pair de France ! Voilà qui est convenu, dînons !

— Et les places de théâtre que tu nous as promises, mon oncle ?

— Tiens, justement je les ai dans ma poche ! Nous irons au Gymnase.

— Mais tu n'es pas habillé.

— Surville me prêtera son habit... N'est-ce pas, Surville ?... A table, mes gazelles, à table !

Le dîner fut d'une gaieté folle.

Balzac ne pensait plus au chiffre de ses

dettes. On apporta du bordeaux et des marrons au dessert.

—Habille-toi donc, mon oncle ! crièrent les jeunes filles ; nous serons en retard !

— C'est juste, dit Balzac, se levant de table et passant pour faire toilette dans une pièce voisine.

La porte restait entr'ouverte. Au bout de quelques minutes, il cria :

— Eh ! Surville, laisse-moi du bordeaux !

— Diable ! fit son beau-frère, la bouteille est vide, nous avons tout bu ; mais je vais descendre à la cave.

— Non, non, ne te dérange pas. S'il n'y a plus de bordeaux, je mangerai des marrons en place.

Et toute la famille d'éclater de rire à cette bonne et grosse naïveté.

Si nos lecteurs trouvent ces anecdotes puériles, bien certainement ils auront tort, car elles peignent Balzac au naturel.

La Providence, à côté des traverses sans nombre et des inquiétudes dont fut semée sa vie, lui donnait ce caractère heureux sur lequel glissait le chagrin. Une minute de joie effaçait chez lui des heures de désespoir et lui rendait tout le ressort nécessaire à ses travaux.

Souvent il jouait avec ses nièces pendant des jours entiers, comme Henri IV faisait avec ses enfants. Quand sa sœur le grondait de perdre ainsi des moments précieux, il s'écriait :

— Tais-toi, Pétrarque[1] ! Il faut que ma tête se soulage, sans quoi je deviendrais cerveau !

Les douleurs de dents qu'il avait gagnées dans sa froide mansarde de la rue Lesdiguières le tourmentaient encore. Il refusait de se soigner, prétendant que, les loups n'ayant jamais recours aux dentistes, les hommes devaient être comme les loups.

— Allons donc ! tu manques de courage, et tu n'oses pas te faire arracher une dent ! dit sa sœur.

— Par exemple ! J'en ai là une qui

[1] Il lui donnait plaisamment ce nom, parce qu'elle s'appelait Laure.

branle ; donne un bout de fil, tu verras si je ne l'extirpe pas moi-même !

Il se mit en devoir de procéder à l'opération ; mais il y allait avec tant de délicatesse et de mesure, que sa sœur, impatientée, se précipita sur la main qui tenait le fil et arracha, par l'effet de cette brusque secousse, la canine malade.

— C'est bizarre ! dit Balzac ; il paraît que je ne tirais que moralement.

L'esprit de réplique et d'à-propos ne lui manquait jamais. Il lançait tout ce qui lui venait aux lèvres, accompagnant ses saillies de ce gros rire tourangeau qui l'a fait comparer à Rabelais, son joyeux compatriote, avec lequel, n'en déplaise à madame Sand, il a plus d'un trait de ressemblance.

Comme la littérature ne lui fournissait décidément pas de quoi payer ses dettes, Balzac se creusa l'imagination pour arriver à la découverte d'une industrie capable de l'enrichir.

Lisant un jour Tacite, et voyant que les Romains avaient exploité jadis en Sardaigne des mines d'argent, il se frappe le front et s'écrie :

— Je suis millionnaire !

Sans plus de retard, il emprunte cinq cents francs, court à Marseille, s'embarque sur un bâtiment génois et communique son idée au capitaine, qui la trouve délicieuse. Il est de toute évidence que les Romains, peu versés dans l'art de la chimie, n'ont dû scorifier que médiocrement les

mines. Balzac s'assure du fait à son arrivée en Sardaigne, rapporte du minerai à Paris, acquiert par l'analyse la preuve qu'il renferme encore beaucoup de métal, et demande au gouvernement sarde l'autorisation de glaner après les Romains.

On lui répond qu'il est trop tard.

Le capitaine du bâtiment génois a trouvé l'idée si bonne, qu'il s'est hâté de solliciter à son profit la susdite autorisation.

Victime de cet abus de confiance, Balzac ne se déconcerte pas et cherche d'autres moyens de conquérir la fortune.

Si M. Dutacq, ancien gérant du *Siècle*, veut y mettre de la franchise, il conviendra que, deux mois durant, sous un ber-

ceau des Jardies[1], loin des regards indiscrets et dans le plus profond mystère, l'auteur de la *Comédie humaine* et lui se sont torturé le cerveau pour résoudre le vieux problème du mouvement perpétuel.

Un soir, Balzac bondit comme Archimède en s'écriant : « *Eurêka !* Je l'ai trouvé ! »

Séance tenante, il fait signer à Dutacq que la découverte leur appartient en commun.

Celui-ci donne son parafe de grand cœur.

Mais, hélas ! après avoir étudié plus

[1] Maison de campagne que Balzac habitait alors à Ville-d'Avray.

scrupuleusement le système, Balzac y reconnaît un vice, et son associé reçoit, le lendemain, le billet suivant :

« N'y comptez plus, il manque deux chevaux à la machine. »

Un plan condamné, Balzac se rejetait sur un autre. Tantôt il cultivait des ananas pour se faire deux cent mille livres de rente, oubliant que ces fruits exotiques ne peuvent mûrir sous notre froid soleil ; tantôt il se livrait à des combinaisons mathématiques on ne peut plus savantes, avec l'espoir d'en trouver une au moyen de laquelle il ferait sauter les banques de Bade et de Hombourg.

Jules Sandeau lui venait en aide dans

la recherche de ce paroli puissant qui devait leur amener des montagnes d'or.

« *Eurêka* ! je l'ai trouvé ! cria pour la seconde fois Balzac, ivre d'espoir.

— Oui.. mais le double zéro ? vous n'en avez pas tenu compte, lui dit Sandeau. Tout s'écroule, c'est à recommencer.

Sans le double zéro, les banques d'Allemagne auraient vu leur dernier jour.

Balzac renonça définitivement à ces fous rêves[1]. On lui fit comprendre qu'il était plus simple de chercher la fortune

[1] Sa dernière fantaisie de ce genre fut d'aller en Corse cultiver l'opium. Il élaborait avec un soin extrême tous ces plans étranges, et il était impossible, en

au sein du domaine littéraire, dont il avait la libre exploitation.

— Créez un journal, une revue, lui disaient ses amis ; votre nom seul amènera des souscripteurs par phalanges.

Balzac suivit ce conseil.

Mais une chance fatale s'acharnait après lui et paralysait tous ses efforts. Le *Feuilleton littéraire*, la *Revue parisienne* et

l'écoutant, de ne pas partager ses illusions; il magnétisait son auditeur, il le tenait pantelant sous l'action de sa parole et de son regard. Dutacq se sauva un jour des Jardies en s'écriant : « Ma parole d'honneur, il me rendra fou comme lui ! » Édouard Ourliac, Lassailly, Gérard de Nerval, Laurent Jan et le marquis de Belloy ont raconté des choses merveilleuses de cette puissance de fascination de Balzac. On ne pouvait pas collaborer avec lui. Son imagination vous emportait dans les espaces. Il effrayait, il donnait le vertige.

la *Chronique de Paris* moururent entre ses mains.

Il était trop artiste.

Quand il écrivait lui-même de bonnes et consciencieuses pages, quand les Méry, les Théophile Gautier, les Charles de Bernard[1], les Chaudesaigues, les Gustave Planche répondaient à son appel et lui prêtaient leur concours, il croyait avoir assez fait pour le public. Il ne *girardinisait* pas ses lecteurs; il regardait comme indigne de lui-même et de sa gloire de recourir à toutes les promesses mensongères de l'affiche, à toutes les bourdes de l'annonce.

[1] Balzac, pour s'attacher cet écrivain, paya trois mille francs que celui-ci devait à la *Revue de Paris*, alors dirigée par M. Buloz.

Balzac était un de ces hommes naïfs, faciles à duper, mais incapables de duper personne. Il avait la confiance et la bonhomie d'un bourgeois de province.

On lui présente, un soir, à la *Chronique de Paris*, un très-jeune homme qui veut, dit-on, commanditer l'entreprise.

Balzac invite ce jeune homme à dîner en compagnie de tous les rédacteurs de la *Revue*. Son convive est traité en prince. Le champagne mousse, les bouteilles se vident, l'esprit court en fusées d'un bout de la table à l'autre. Après le café, le prétendu commanditaire se lève et dit à l'illustre rédacteur en chef :

— Eh bien, monsieur de Balzac

voilà qui est entendu, j'en parlerai à papa !

Ce *j'en parlerai à papa* produisit sur les dîneurs l'effet du *mané thécel pharès*. Balzac avait pris le collégien candide pour un bailleur de fonds sérieux. On lui eût affirmé, dans ses moments de gêne, qu'un sac d'or lui descendrait de la lune, à minuit, qu'il aurait tendu les deux mains pour le recevoir.

La *Chronique* perdait des abonnés chaque jour. Elle publiait en vain des chefs-d'œuvre [1] ; il y avait autour d'elle, dans la presse parisienne, une légion de charla-

[1] Balzac donna dans cette revue le *Cabinet des Antiques*, *Ecce Homo*, l'*Interdiction* et la *Perle brisée*.

tans qui faisaient rage sur leurs tréteaux et vendaient, à grand renfort de coups de tam-tam, leurs drogues politiques et littéraires, au détriment des saines élucubrations de Balzac et de ses amis.

L'auteur du *Lys dans la Vallée* travailla dix-huit mois pour ajouter vingt-cinq mille francs de plus au chiffre de son passif.

Il en devait dix mille à l'ancien propriétaire du journal [1].

Celui-ci, gêné lui-même, fut obligé de poursuivre rigoureusement son débiteur et le menaça de la contrainte par corps.

[1] M. Duckett, aujourd'hui rédacteur en chef du *Dictionnaire de la Conversation.*

Mais Balzac était introuvable.

Le garde du commerce chargé de le prendre venait de passer trois semaines en courses inutiles, quand une Ariane vindicative (elle mériterait bien de voir écrire ici son nom en toutes lettres) se présenta chez le créancier et lui dit :

— Monsieur, vous faites chercher M. de Balzac. Or j'ai *un intérêt très-grand* à ce que M. de Balzac soit conduit en prison (charmante femme!), et je vais vous faire connaître le lieu de sa retraite : il demeure aux Champs-Élysées, à l'hôtel de madame Visconti.

Rien n'était plus exact que ce renseignement.

Deux heures après, l'hôtel était cerné. Balzac, interrompu au milieu d'un chapitre de roman, vit entrer deux recors, armés du gourdin traditionnel. Ils lui signifièrent qu'un fiacre attendait à la porte.

Une femme avait trahi notre écrivain, ce fut une femme qui le sauva.

Royalement hospitalière, madame Visconti jeta dix mille francs au nez des recors et leur montra la porte.

Guéri à tout jamais des entreprises industrielles, Balzac se remit au travail avec cette énergie victorieuse et cette passion du beau qui sont les deux traits les plus saillants de sa nature.

Outre les œuvres mentionnées précé-

demment, il publia, de 1837 à 1845, la *Vieille Fille*, le *Cabinet des Antiques*, *César Birotteau*, la *Filandière*, *Une Fille d'Ève*, *Mercadet*, *Vautrin* [1], les *Ressources de Quinola*, *Une Ténébreuse Affaire*, *Béatrix*, *Albert Savarus*, *Un Début dans la Vie*, *Honorine*, et cette admirable *Monographie de la Presse parisienne* [2], qui le vengea d'un seul coup de tant d'agressions odieuses.

[1] Drame en cinq actes, dont Frédérick Lemaître joua le principal rôle. Le ministère prétendit que l'acteur s'était grimé de manière à ressembler à Louis-Philippe. On défendit la pièce.

[2] Nous ne citons que les principaux ouvrages imprimés alors. On trouvera la liste complète des œuvres de M. de Balzac en tête de la magnifique édition Houssiaux. Cette édition contient quatre-vingt-dix romans ou nouvelles, et représente plus de cent vingt volumes ordinaires de cabinet de lecture. M. Dutacq prépare une édition spéciale des *Contes drolatiques*,

Comme tous les hommes d'un talent supérieur et qui se trouvent, par cela même, au-dessus de l'injure, comme le soleil se trouve au-dessus des nuages, Balzac méprisait profondément cette tourbe d'écrivassiers qui s'agitent dans les limbes du petit journalisme.

— Ce sont les punaises de la littérature, disait-il ; on les écrase quelquefois, parce qu'elles mordent, mais on ne se met pas en colère contre elles.

avec illustrations de Doré. N'oublions pas de dire qu'un investigateur patient vient de réunir en une sorte de faisceau lumineux toutes les *Pensées de Balzac*, recueillies pieusement dans ses œuvres complètes. Un autre a dressé la liste de tous les personnages de la *Comédie humaine;* ils sont au nombre de cinq mille.

Harcelé sans cesse, il se défendait avec calme, sans descendre de la hauteur de son génie. L'introduction du *Lys dans la Vallée* est une preuve de ce que nous avançons. Balzac l'écrivit à l'époque de son procès avec M. Buloz [1]. Aujourd'hui que les passions sont éteintes et que la mort a séparé les adversaires, le survivant peut dire si une seule page de cette introduction est tachée de fiel.

En 1834, on décida l'auteur du *Père Goriot* à sonder le terrain académique.

C'était grave. Il avait de ce côté-là plus

[1] 1836. — M. Buloz avait fait paraître une édition incomplète du *Lys de la Vallée* dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, sans l'aveu de M. de Balzac.

de jaloux encore et plus d'ennemis que partout ailleurs.

Ne voulant pas s'exposer directement à les rebuffades, il fit pressentir sur sa candidature trois académiciens qui passaient pour de chauds meneurs en matière d'élections. Ceux-ci ne parurent pas décidés le moins du monde à lui ouvrir les portes du temple. Le plus influent des trois appuya son refus de cette magnifique raison :

— Que voulez-vous? M. de Balzac n'est pas dans un état de fortune convenable.

A cela Balzac répondit :

— Puisque l'Académie ne veut pas de mon honorable pauvreté, plus tard elle se passera de ma richesse.

Il était convaincu que la fortune allait enfin lui sourire.

Hélas! il la vit effectivement apparaître, mais derrière elle se tenait la mort!

Balzac devait être la victime du mauvais goût de son époque. Il fut assassiné par le mercantilisme littéraire, auquel, de jour en jour, la complicité de certains journaux donnait plus de force.

On mettait à la mode les romans dialogués et accidentés, œuvres rapides et folles qui se pliaient aux exigences de la colonne, tenaient le lecteur en suspens par des combinaisons stupides de chandelle éteinte, de porte close ou de chausse-trappe béante,

renonçaient aux détails de mœurs, à la peinture de caractères, tiraient à ligne encombraient la place et s'étalaient d'un bout du journalisme à l'autre en flasques et désolantes tartines.

Balzac voulut lutter contre cet envahissement et rester lui-même.

Il eût été de force à le faire, si ses ennemis eussent combattu à armes courtoises, c'est-à-dire en opposant plume à plume, travail à travail.

Mais ils avaient juré de lui fermer la lice et de rendre le combat impossible.

C'est alors que nous avons vu marcher en plein soleil et en plein scandale ces marchands éhontés qui trafiquaient de

l'honneur des lettres, établissaient à tous les coins des fabriques de romans, faisaient travailler des esclaves, et signaient sans honte, en face du public, les produits d'une plume anonyme.

Et vous croyez, pirates, avoir impunément écumé l'océan littéraire? Non ! non ! l'heure de la justice arrive.

A genoux, et rendez gorge ! car votre gloire est volée. Nous le crions bien haut, afin que chacun le sache.

Vous avez à vous seuls absorbé l'héritage commun.

Non-seulement, par vos manœuvres indignes, les jeunes talents qui voulaient grandir furent étouffés dans leur berceau,

mais encore sur la route du génie vainqueur, du mérite incontestable, du premier des fils de l'art, sur la route de Balzac enfin, vous avez semé de criminelles entraves. Quand il portait ses livres à un journal, il se heurtait contre vos interminables et insolents traités avec le charlatanisme des directions. Se tournait-il du côté des libraires, il trouvait là, comme partout, votre littérature au rabais. Vous anéantissiez son travail, vous brisiez ses espérances, vous lui voliez sa part dans le budget des lettres.

Il est mort à la peine, sachez-le bien, ce grand homme, ce puissant génie !

Car il travaillait toujours, il tenait à compléter son œuvre, il ne pouvait croire

à une dépravation littéraire aussi générale et aussi profonde.

A présent l'opinion le venge, oui, sans doute.

Mais vous n'êtes pas assez punis ; mais écoutez bien ce que nous allons vous dire.

Un jour viendra, ce jour est proche, où vous tomberez dans la déconsidération la plus absolue. Le public tout entier, rendu malade par votre impure cuisine, ne pourra plus ni la sentir ni la manger sans dégoût

Voyez donc, est-ce que déjà le châtiment n'a pas commencé ?

Balzac triomphe sur son glorieux pié-

destal, et vous descendez la pente rapide qui mène aux abîmes de l'oubli.

Pendant cette période honteuse où Mercure était devenu le dieu des lettres, Balzac imprima des livres qui passèrent presque inaperçus [1]. Nous citerons *Eve et David*, *Splendeurs et misères des courtisanes*, *Modeste Mignon*, les *Comédiens sans le savoir*, et les *Parents pauvres*. Ce dernier ouvrage surtout prouve que le talent de l'auteur grandissait encore.

On ne s'imagine pas combien Balzac

[1] On doit dire, à la louange de l'éditeur Hippolyte Souverain, que, malgré l'indifférence du public, il s'appliqua constamment à maintenir Balzac à la hauteur de sa renommée.

était humilié quand un éditeur établissait un point de comparaison quelconque entre ses romans et ceux du mousquetaire Dumas ou du socialiste Eugène Sue.

Voici un fait dont nous avons été témoin.

C'était pendant l'hiver de 1843.

MM. Maulde et Renou publiaient un *Tableau de la Grande Ville,* dont Marc Fournier, directeur actuel de la Porte-Saint-Martin, surveillait la rédaction.

Balzac entre, un soir, dans le cabinet des éditeurs et leur dit :

— Nous sommes convenus, messieurs, que la *Monographie de la presse pari-*

sienne me serait payée à raison de cinq cents francs la feuille.

— C'est vrai, répondirent-ils.

— J'ai reçu quinze cents francs; il y a quatre feuilles, c'est donc cinq cents francs que vous restez me devoir.

— Mais vos corrections, monsieur de Balzac, savez-vous à quel chiffre elles montent?

— Il n'a pas été dit que je payerais les corrections.

— Sans doute, répliqua M. Renou. Pourtant je dois vous dire que l'article d'Alexandre Dumas, *Filles. Lorettes et Courtisanes*, a produit également quatre

feuilles. Nous n'avons pas donné un centime de plus.

Balzac tressaillit et devint pâle. Évidemment, pour faire une pareille démarche, il se trouvait dans une grande pénurie financière. Mais il oublia tout devant les paroles qu'il venait d'entendre, n'insista plus, se leva, prit son chapeau, et dit avec un accent de dignité solennelle :

— A partir du moment où vous me comparez à ce nègre-là, j'ai bien l'honneur de vous saluer !

Il sortit. Le nom seul d'Alexandre Dumas fit gagner cinq cents francs à la caisse de la *Grande ville*.

Balzac et Dumas étaient ennemis. De

son vivant, l'auteur des *Parents pauvres* a pu quelquefois manquer de charité chrétienne envers un homme dont il n'estimait ni le talent ni les œuvres. Que sa rancune ait été juste ou non, peu nous importe. Il est mort, et son ennemi, qui ne l'est pas, sonne bruyamment de la trompette pour lui élever un tombeau.

Quelle magnanimité! quelle noble et généreuse initiative!

Des méchants prétendent que le *Mousquetaire* languissait, qu'une réclame monstre, un vacarme infernal, un ouragan de publicité, devenaient indispensables pour lui rendre un peu de nerf et de vigueur.

Mais nous n'en croyons rien.

Tout le monde a eu tort dans cette affaire, tout le monde, excepté M. Dumas.

La veuve de l'illustre romancier ne devait pas se plaindre[1], et M. Nogent-Saint-Laurens devait refuser à madame de Balzac, devant les tribunaux, l'appui de son éloquence. Pourquoi donc empêcher ce bon *Mousquetaire* de vivre? Ne voyez-vous pas qu'il redresse les abus, qu'il signale de condamnables oublis, qu'il se drape (ô merveille!) dans un pan du manteau de saint Vincent de Paul?

[1] Un article de M. de Fiennes, dans le feuilleton du *Siècle*, reproduit avec empressement par le *Mousquetaire*, affirmait que l'herbe croissait sur la tombe de Balzac. Or M. de Fiennes s'était trompé. Ce qu'il avait pris pour de l'herbe était du laurier-thym, de l'alatène et du jasmin blanc. La tombe de Balzac a été constamment et religieusement entretenue par sa veuve. On peut interroger là-dessus tous les jardiniers du Père-Lachaise. Balzac repose à côté de Charles Nodier et de Casimir Delavigne. Son buste en bronze, œuvre de David d'Angers, couronne le faîte du monument.

Sancte Dumas, ora pro nobis! Saint Dumas, priez pour nous!

Oui, d'Artagnan, tu as raison, mille fois raison. Tu es entré dans une sublime fureur quand un tiers officieux a osé t'apostropher ainsi au sujet du tombeau :

« Vous vous méprenez, mon cher Dumas. Ce que vous faites là manque de délicatesse. Madame de Balzac n'a donné et ne veut laisser à personne le soin de faire le monument de son mari. Elle est assez riche pour le payer elle-même; elle s'en occupe. Cessez, de grâce, d'imprimer le nom de M. de Balzac. Il le faut, même dans votre intérêt : des médisants vont jusqu'à dire que c'est une spéculation, une affaire de commerce; que tout ce bruit est au bénéfice du *Mousquetaire* bien plus qu'au bénéfice de je ne sais quel tombeau problématique, » etc., etc.

Là-dessus d'Artagnan se place un poing

sur la hanche, relève les crocs de sa moustache et s'écrie :

— Par le sang ! par la mort ! vous me la donnez belle ! Balzac a été mon ennemi ; son talent m'est antipathique, et je ferai son tombeau comme je l'entendrai. Voilà ma vengeance ! L'inscription sera celle-ci : « A Balzac, Dumas son rival ! » (Textuel).

Bravo ! d'Artagnan, bravo !

Mais, aimable mousquetaire, où en est le monument ? quand l'offrirez-vous à nos regards ? Après tant de bruit, tant d'esclandre, tant d'articles, tant de concours offerts, tant de lettres sympathiques, tant de dévouements aussi admirables que le

vôtre, la caisse de souscriptions doit être pleine.

Où en sommes-nous? Voyons les comptes.

Il est bon de s'entendre. L'ombre de Balzac est pressée... de voir la *Comédie humaine* s'achever sur sa tombe.

D'Artagnan-Dumas a coupé notre fil biographique, rattachons-le. Nous avons laissé Balzac en lutte avec les contrebandiers et les pirates littéraires. Ce noble Christ de l'art avait, comme le Christ du Golgotha, des larrons à sa droite et à sa gauche. Par malheur, ceux-ci n'étaient pas crucifiés; leurs mains étaient libres, ils s'en servaient pour tout prendre.

Non-seulement ils repoussaient Balzac

au seuil des journaux, mais ils parvenaient à lui fermer la porte du théâtre.

On sait que, de ce côté-là, beaucoup de succès se font à la main, et que, par contre, les chutes s'organisent avec la facilité la plus grande.

Depuis la mort de Balzac, *Mercadet* a eu les honneurs de la rampe. Jouez aujourd'hui les *Ressources de Quinola*, *Vautrin*, *Paméla Giraud*, la *Marâtre*, ils obtiendront également un triomphe posthume.

On ne ment plus en présence d'une tombe. Les envieux se taisent quand la postérité parle.

Balzac a été le plus grand travailleur des temps modernes. Il faut remonter jus-

qu'aux moines du moyen âge pour trouver le même zèle, la même assiduité, la même patience.

Il se couchait tous les soirs à cinq heures et demie, après son dîner, se levait à onze heures ou minuit, s'enveloppait du froc monacal qu'il avait adopté pour robe de chambre, et travaillait sans désemparer jusqu'à neuf heures du matin.

Son domestique François lui apportait alors à déjeuner, prenait en même temps les épreuves attendues par l'imprimeur, et Balzac, tirant sa montre, lui disait avec un sérieux imperturbable :

— Je te donne dix minutes pour porter cela à Charenton.

L'imprimerie était *extrà muros*, et

l'écrivain restait rue Saint-Honoré, c'est-à-dire à une distance de près de deux lieues, ce qui n'empêchait pas François de répondre :

— Dix minutes, soit. Je pars.

Balzac, après son déjeuner, reprenait la plume jusqu'à trois heures, faisait une promenade dans les champs jusqu'au dîner, se couchait ensuite, et recommençait le même train de vie tous les jours.

Quand on songe à la manière dont il écrivait ses romans, on est effrayé de la force de ce génie, assez sûr de lui-même pour ne pas craindre de perdre ses éléments créateurs et pour appliquer aux lettres le procédé que les peintres adoptent pour leurs toiles.

Balzac ébauchait un roman comme on ébauche un tableau.

Son premier jet, même en écrivant ses livres les plus longs, n'a jamais dépassé trente ou quarante pages. Il lançait chaque feuillet derrière lui sans le numéroter, afin d'échapper à la tentation de relire, et, le lendemain, on lui donnait, avec des marges énormes, les épreuves de son manuscrit.

Les quarante pages en formaient cent sur la seconde épreuve, deux cents sur la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Cette manière d'écrire faisait le désespoir des compositeurs d'imprimerie.

Retrouvant avec une multitude prodi-

gieuse de renvois et de surcharges leur travail de la veille, ils se croyaient en face du chaos. C'était un rayonnement bizarre, un véritable feu d'artifice, dont les fusées se croisaient, s'enchevêtraient, tournaient à droite, revenaient à gauche, descendaient, montaient, se heurtaient et leur donnaient le vertige.

Dans chaque traité qu'ils passaient avec leurs patrons, ils spécifiaient, comme clause rigoureuse, qu'ils n'auraient pas, journée commune, plus de *deux heures de Balzac*.

Toutes ces épreuves du maître ont été conservées et se vendent à prix d'or.

Nous ne terminerons pas cette biographie sans mettre le lecteur en garde contre

les fausses anecdotes et les calomnies indécentes que les ennemis de Balzac ont inventées à toutes les époques pour attaquer sa réputation ou le tourner en ridicule.

Il y a des gens qui se plaisent à déposer des immondices au pied des pyramides.

Quand les journaux de France n'osaient pas imprimer tel ou tel mensonge, on l'expédiait sous enveloppe aux feuilles étrangères, et la presse parisienne, dégagée de toute responsabilité, faisait écho sans scrupule[1].

[1] Ce fut ainsi qu'on accusa M. de Balzac d'enfouir des millions au lieu de payer ses dettes. Les uns soutenaient qu'après la publication du livre de M. de Custine sur la Russie, l'auteur du *Père Goriot* s'était hâté de prendre la poste pour aller offrir sa plume au czar, et que le czar l'avait honteusement chassé de Saint-Pétersbourg. D'autres lui reprochaient d'avoir laissé mourir une de ses sœurs à l'hôpital. C'était un concert

Balzac ne daignait pas répondre à ces attaques déloyales. Il riait ou haussait les épaules en écoutant toutes ces grenouilles coassant dans les marais de la critique.

Après avoir terminé les *Parents pauvres*, il ressentit les premières atteintes de la maladie cruelle qui devait l'emporter, juste au moment où lui arrivaient fortune et bonheur.

Le 18 août 1850, quatre mois après son hymen avec la comtesse de Hanska, il mourut à Paris dans sa maison de la rue Fortunée [1].

de calomnies plus infâmes les unes que les autres, et dont la *Gazette d'Augsbourg* ou la *Gazette de Milan* prenaient tour à tour l'initiative. Théophile Gautier seul avait le courage de défendre M. de Balzac, son premier protecteur et son maître.

[1] Aujourd'hui rue de Balzac.

Cette mort fut un deuil public.

Balzac arrivait à peine au milieu de la carrière. Une large moisson de gloire était encore debout devant ce faucheur intrépide, qui avait amassé déjà tant de gerbes glorieuses. Mais, tout inachevée que soit son œuvre, elle n'en est pas moins gigantesque.

Il y a trois choses contre lesquelles la rage des passions humaines devient impuissante : Dieu, la lumière et le génie.

Quand un esprit supérieur se révèle, quand un flambeau s'allume au foyer de l'intelligence, il est aussi impossible de souffler dessus et de l'éteindre qu'il est impossible d'empêcher Dieu d'être et le soleil de rayonner aux cieux.

Créez des entraves, suscitez des obstacles, amassez en nuages autour de l'astre les plus noires émanations de l'envie et de la haine, le rayon dissipera les ombres, la flamme percera toujours.

Vous tuerez l'homme peut-être, mais l'intelligence aura sa manifestation radieuse.

L'enveloppe sera brisée, mais le génie éclatera.

Tous vos efforts, toutes vos colères, ne réussiront qu'à donner à votre victime deux auréoles au lieu d'une : la gloire sera doublée du martyre.

FIN.

mon cher maître, si vous voulez me
faire le plaisir de venir me voir
demain lundi ou au plus tard
mardi, à Sèvres, aux Jardies,
chemin vert, sur la route
de Ville d'Avray, muni d'espèces,
vous trouverez vos deux types,
il m'est impossible de me remuer,
j'ai eu un fâcheux accident
qui me tient au lit, j'ai encore
pr 15 jours d'inaction, ayant
une jambe luxée. . . . .

. . . .

v. t. dévoué

de Balzac

EN VENTE :

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.

SOUS PRESSE :

MONTALEMBERT. — INGRES.
PROUDHON. — ROSE CHÉRI. — FRÉDÉRICK LEMAITRE.
AUGUSTINE BROHAN. — EUGÈNE SUE.
ROSSINI. — ALFRED DE VIGNY. — GAVARNI. — FRANCIS WEY.
LOUIS VEUILLOT. — FRANÇOIS ARAGO. — BERRYER.
NOGENT SAINT-LAURENS. — LÉON GOZLAN. — PAUL FÉVAL.
ALEXANDRE DUMAS. — LOUIS DESNOYERS.
ODILON BARROT. — SAINTE-BEUVE. — ARSÈNE HOUSSAYE.
PONGERVILLE. — ROTHSCHILD.
LE Dr VÉRON. — ALEXANDRE DUMAS FILS.
ALPHONSE KARR. — ETC., ETC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

18

THIERS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

QUATRIÈME ÉDITION.

50 centimes.

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

THIERS

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



THIERS

LES CONTEMPORAINS

THIERS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—

1855

THIERS

Hélas ! encore un grotesque !

Vraiment la tâche est aussi fatigante que douloureuse. Ne pouvant accuser notre bonne foi dans la recherche du vrai, nous nous demandons si nos yeux ont tort, ou si le scepticisme de notre époque se gagne comme une maladie.

Devenons-nous, avec tant d'autres, le jouet de cette illusion déplorable qui jette sur la pente du préjugé les esprits les plus honnêtes?

Sommes-nous atrabilaire, misanthrope ou pessimiste?

Comme le lapin de Florian voyons-nous les objets au travers d'une lorgnette qui nous les montre trop près ou trop loin, trop gros ou trop petits?

Toutes ces questions sont graves.

Notre plume sera brisée le jour où nous douterons de nous-même, et où l'on nous prouvera que nous regardons au travers d'un prisme menteur.

La hardiesse de notre œuvre ne s'excuse que par une loyauté absolue.

Écrire l'histoire vivante en subissant

l'influence d'une passion quelconque, d'une haine ou d'une colère, serait un crime.

Or, nous n'avons ni colère, ni haine, ni passion.

Quand il s'agit de tracer un portrait, nous examinons l'original sous toutes les faces; nous étudions chaque détail de sa vie; nous mettons ses actes au creuset de l'impartialité la plus scrupuleuse; nous pesons et nous contrôlons les divers jugements portés sur sa personne et sur ses œuvres; nous interrogeons, en un mot, la conscience publique, et, malgré ces recherches, ces précautions, ces études, nous ne prenons la plume qu'en tremblant, surtout si le personnage nous semble mériter le blâme

ou tomber sous le coup du ridicule.

« Hélas! encore un grotesque! » avons-nous dit au début de ce petit livre destiné à peindre M. Thiers [1].

L'exclamation nous est arrachée par un véritable chagrin, car nous avons eu beau retourner cette physionomie étrange et l'éclairer de mille façons, pour y trouver la moindre dignité, la moindre grandeur, cela nous a été impossible.

Nous n'avons pu saisir que des grimaces.

[1] Sur plus de cinquante biographes, nous n'en avons trouvé qu'un seul, M. Boilay, qui prît M. Thiers au sérieux. M. Boilay, entièrement à la discrétion de l'ex-ministre, écrivait sous sa dictée. Dans une lettre de M. Thiers à Véron, publiée par celui-ci à la page 193 du second volume des *Mémoires d'un bourgeois*, on lit ce post-scriptum : « Mes compliments à Boilay, qui fait toujours très-bien.

« A. Thiers. »

Et pourtant cet homme a été ministre, il a tenu la France dans sa main !

Un jour l'histoire se demandera quelle dynastie imprudente a osé confier ses destinées à cet écolier jaseur, à ce petit diable en lunettes, spirituel au possible et fin comme l'ambre, mais plus étourdi qu'un hanneton, plus écervelé qu'une mouche.

Louis-Adolphe Thiers est enfant de Marseille.

Toutes les ardeurs méridionales ont chauffé ce cerveau fantasque, où l'esprit sophistique des rhéteurs grecs se retrouve, au bout de vingt-quatre siècles, avec ses instincts de folle discorde.

Un de leurs descendants [1] a trouvé moyen de les surpasser tous.

Ce fut le 26 germinal an V (16 avril 1797) que la France eut la joie de voir naître M. Thiers.

Il est fils d'un ouvrier du port de Marseille, dont la vie n'a pas été fort édifiante, si l'on en croit certains renseignements donnés jadis par les feuilles du Midi. Mais chacun ici-bas répond de ses œuvres. Nous sommes de ceux qui pensent que les torts d'un père n'engagent en aucune sorte l'honneur des enfants.

Quels que soient ces torts, il nous semble incroyable toutefois qu'un fils ait osé proférer les paroles suivantes .

[1] Marseille a été fondée par une colonie de Phocéens, l'an 599 avant J.-C.

« Il y aurait là, sur le seuil de ma porte, une guillotine dressée pour mon père, et il me suffirait de descendre pour l'empêcher d'y monter, que je resterais dans mon fauteuil, cette chambre fût-elle au rez-de-chaussée [1]. »

Bien certainement le ministre de Louis-Philippe n'a jamais eu sur les lèvres pareil langage, ou il serait un monstre.

Nous n'hésitons pas à démentir le biographe qui le lui prête.

Par sa mère, notre héros appartient à l'une des familles de commerçants les plus estimées du pays. Il est cousin d'André et de Joseph Chénier. Un revers

[1] *Biographie des hommes du jour*, notice sur Thiers, tome VI, 2e partie, page 192.

de fortune plongea tout à coup cette famille dans la détresse la plus profonde, ce qui explique une union mal assortie et les funestes conséquences qui en résultèrent.

Lorsque Napoléon créa l'université, on distribua des bourses en grand nombre.

Beaucoup de parents pauvres tendirent les mains à la munificence impériale, et le jeune Adolphe Thiers entra gratuitement au lycée de Marseille.

Il avait tous les défauts de son âge et quelques-uns de plus encore.

Vif, mutin, querelleur, indiscipliné comme un frelon, gourmand comme une guêpe, il était avec ses camarades en bataille éternelle, se faisait cribler de pensums, n'étudiait pas, et vendait ses

livres pour acheter du sucre d'orge ou des pommes vertes.

La férule et le cachot n'intimidaient en aucune sorte notre vaurien.

Ses professeurs étaient aux abois.

Un jour, il étala perfidement de la poix de Bourgogne sur le siége du régent de sixième, afin, disait-il, de le rendre inamovible.

Un autre jour, en pleine étude, il tira de son pupitre un matou, dont il avait enfermé les pattes dans des coquilles de noix, et le lâcha sous la table. L'animal, épouvanté du bruit de son étrange chaussure, se mit à bondir d'une extrémité de la salle à l'autre en poussant des miaulements de désespoir.

Jugez de l'esclandre!

On condamna l'élève perturbateur à huit jours de cachot.

La réprimande qu'il reçut en outre fut terrible. Cédant à sa nature espiègle, il n'avait pas compris jusqu'alors la position d'un boursier. On la lui fit sentir, et cette humiliation de l'amour-propre amena chez lui la métamorphose la plus prompte et la plus inattendue.

Il devint aussi obéissant qu'il avait été indocile.

Ses inclinations à la paresse firent place à une activité soutenue dans l'étude, et, sept années durant, c'est-à-dire jusqu'en 1815, il remporta les premiers prix de sa classe.

Cette puissance subite, au moyen de

laquelle il dompta son caractère, était fille de l'orgueil.

A Aix, où il alla suivre les cours de la faculté de droit, nous le retrouvons avec tous les défauts comprimés au collége. Libre, et ne craignant plus de perdre ce bienfait de l'éducation, sans lequel il voyait parfaitement que l'obscurité deviendrait son lot et la misère son partage, il s'abandonna sans gêne à ses instincts de taquinerie et de révolte; il lâcha de nouveau le matou parmi ses camarades, après avoir eu soin de lui aiguiser les griffes sur la meule de la politique.

Adolphe Thiers, à dix-huit ans et avec une taille de quatre pieds six pouces, était une sorte de chef de parti.

Sa voix de myrmidon révolutionnait l'école. Il devint la terreur des royalistes et la coqueluche des libéraux.

On voyait cet Hercule en miniature agiter d'un air vainqueur la massue de l'opposition, frappant à droite, frappant à gauche, et se glissant déjà, pour peu qu'il craignît une défaite, entre les jambes de ses adversaires, qui le cherchaient ensuite et ne l'apercevaient plus.

« Il évoquait, dit M. de Loménie, les souvenirs de la république et de l'empire, se faisait mal noter par ses professeurs, exécrer par le commissaire de police, adorer par ses camarades, et remportait contre vents et marées le prix d'éloquence[1]. »

[1] *Galerie des Contemporains illustres*, tome I, page 19.

A cette époque, se révélaient déjà ce singulier talent oratoire et cette éblouissante agilité de plume qui, après avoir valu tant de succès à M. Thiers à la tribune et dans le livre, devaient un jour le conduire à l'Académie, boutique naïve où l'on fait aisément passer le clinquant pour de l'or.

Ce Mirabeau-mouche, comme on l'a depuis nommé si plaisamment, s'exerçait à parler et à écrire. Il essayait son aigre fausset dans les clubs mystérieux des ennemis de la Restauration. Les journaux du cru lui prêtaient leurs colonnes. Chaque jour il devenait plus habile dans l'art de plier la phrase au sophisme et de pailleter le mensonge pour le faire passer à la faveur d'un éclatant mirage.

A l'exemple de ses ancêtres grecs, il soutenait quelquefois, mais entre amis et comme simple essai, des thèses philosophiques ou politiques diamétralement opposées; il plaidait le pour et le contre, passait du noir au blanc, soufflait le chaud, soufflait le froid avec la même adresse et le même bonheur.

En un mot, il préparait ce rôle de Bosco parlementaire, que nous l'avons vu jouer si longtemps, à la plus grande admiration des niais dont pullule notre belle patrie [1].

Le premier tour d'éloquence exécuté

[1] Balzac appelait M. Thiers *illustre Gaudissart*, et disait qu'il eût fait un commis-voyageur de premier choix.

par M. Thiers mérite une mention spéciale.

Aix possède une académie très-savante.

Cette académie venait de mettre au concours l'éloge du fameux marquis de Vauvenargues, dont Voltaire disait : « Nous n'avons fait que glaner après lui dans le champ philosophique ; il est notre maître à tous. »

Adolphe Thiers traita le sujet proposé.

Il prépara deux copies de son œuvre, en déposa une au sanctuaire académique et se donna la satisfaction de lire la seconde à quelques camarades intimes, qui, d'avance, le proclamèrent vainqueur.

Malheureusement le secret de cette

lecture fut connu des académiciens royalistes.

Ces derniers se liguèrent entre eux pour ne pas couronner l'étudiant révolutionnaire. Les votes furent divisés. On réserva le prix.

L'année d'ensuite, même concours, et même sujet offert par l'académie provinciale.

Thiers dépose tout simplement son factum de l'année précédente, et les juges déclarent qu'il ne mérite que l'accessit. Un autre éloge de Vauvenargues, arrivé de Paris en droite ligne, a obtenu le prix.

On enlève le cachet qui dérobe le nom du lauréat, et les académiciens poussent une exclamation de stupeur. Ils lisent

au bas de ce nouveau discours, dont le mérite a été jugé transcendant, la signature d'Adolphe Thiers.

Le petit jacobin les a fait tomber dans un piége : il remporte à la fois le prix et l'accessit.

Un éclat de rire olympien ébranle les voûtes de l'enceinte académique. Les spectateurs se moquent des juges confondus. Jamais mystification n'a été plus complète.

Thiers est porté en triomphe dans les rues de la ville, par ces mêmes hommes qui, seize ans plus tard, sous le frivole prétexte que leur illustre compatriote a déserté la cause du libéralisme, doivent lui faire expier si cruellement les ovations accordées à sa jeunesse.

Notre panégyriste de Vauvenargues donnait alors de si belles espérances ! Tous ses amis le proclamaient grand homme par anticipation, et Dieu sait quel était le nombre de ses amis !

Il les a perdus tous, à l'exception d'un seul peut-être.

On devine que nous allons nommer M. Mignet, cet historien profond et sérieux qui a grandi dans la solitude et dans le travail. Il a dû souvent recourir à l'oubli et au pardon, afin de rester fidèle à son amitié pour l'homme, quand le ministre avait rompu la chaîne de leurs anciens principes et de leurs premières croyances.

L'amour seul n'est pas affligé d'un bandeau.

Après avoir complété leurs études de jurisprudence et passé leur thèse, Thiers et Mignet vinrent ensemble à Paris.

Pauvres l'un et l'autre et sans protecteurs, ils ne désespéraient pas néanmoins d'atteindre à la fortune.

Relégués au fond du passage Montesquieu, dans une misérable chambre d'hôtel garni située sous les combles, ils eurent de bien mauvais jours et la faim les visita plus d'une fois dans leur triste réduit.

Mignet disait :

— Nous arriverons par la littérature et il allait tous les matins à la bibliothèque.

Thiers pensait :

— J'arriverai par l'intrigue, et il usait

ses bottes à courir les rues, interrogeant, furetant, se glissant comme une couleuvre dans les bureaux de rédaction, dans les ministères, dans les couloirs de la chambre, cherchant une porte ouverte, et bien décidé, n'importe comment, à se faufiler quelque part, ou ailleurs.

Il écrivit au duc de La Rochefoucauld-Liancourt, un des chefs du parti libéral, une lettre fort adroite, dans laquelle il déploya tout son style.

Sous la même enveloppe il eut soin de fourrer ses deux éloges de Vauvenargues, le prix et l'accessit, en expliquant par une note l'excellente mystification dont il avait rendu victimes les académiciens de Provence; puis il alla sup-

plier un des huissiers de la chambre de vouloir bien remettre sa missive au vieux duc.

Or, son étoile l'amena juste au jour et à l'heure où Manuel, interrompu dans sa harangue et pris au collet par les gendarmes, était violemment entraîné hors du palais Bourbon.

Thiers, qui venait de donner sa lettre à l'huissier, courut vers l'endroit où il entendait des clameurs.

Il apprit ce dont il s'agissait, vit Manuel passer avec les sbires, s'élança au-devant du grand orateur, lui saisit les deux mains et cria comme un énergumène :

— Vengeance ! Les représentants sont

inviolables ! Malheur à ceux qui déchirent la charte !

— Taisez-vous, dit Manuel ; ne vous faites pas emprisonner. Comment vous appelez-vous ?

Thiers lui donna son adresse.

A aucune époque de sa vie le petit homme n'a perdu la carte.

— Si vous avez besoin d'une plume dévouée, dit-il, je vous offre la mienne, et je la crois bonne. Nous sommes compatriotes, pensez à moi.

Effectivement Manuel était du département des Basses-Alpes.

Notre héros avait fait une excellente journée.

Trois jours après, il pouvait choisir entre une place de secrétaire intime

chez le duc de La Rochefoucauld-Liancourt ou un emploi de rédacteur au *Constitutionnel*, la feuille la plus puissante d'alors et la plus en vogue.

Il opta pour l'emploi de rédacteur [1].

La presse lui fournissait l'occasion d'exercer sa bonne plume de Tolède.

Elle le jetait en plein dans son élément, dans les querelles, dans les luttes de partis, dans le cercle de toutes les discordes politiques, où l'intrépide petit bonhomme ne tarda pas à s'escrimer du bec et des ongles, *unguibus et rostro*.

[1] M. Thiers débuta par des articles critiques sur le Salon de 1822, et par une collection de Mémoires sur l'art dramatique, parmi lesquels on remarque ceux de mistress Bellamy, actrice de Covent-Garden.

Manuel, devenu son protecteur et presque son ami, l'avait recommandé chaudement à Étienne, roi de la rédaction.

Celui-ci chargea Thiers de jouer dans le *Constitutionnel* le rôle de boute-feu.

S'agissait-il d'user la poudre de l'opposition et de porter la mèche aux batteries incessamment braquées contre le pouvoir, Thiers se distinguait au premier rang des artilleurs. Il envoyait chaque matin aux ministres ou aux chambres des articles à mitraille, déployant une audace extrême, et persuadé que tous les boulets ennemis devaient passer au-dessus de sa tête.

Grâce à ce bombardement quotidien, M. Thiers gagna l'estime des chefs du parti radical.

Casimir Périer, le comte de Flahaut, le baron Louis et le banquier Laffitte [1], brouillés plus ou moins avec le pouvoir, se plaisaient à lui jeter dans les jambes ce Tom Pouce hargneux.

Talleyrand lui-même se fit amener M. Thiers.

— « Laissez venir à moi les petits enfants! » dit le vieux diable diplomatique, habitué à profaner tout, même la parole du Christ.

Il sonda le protégé de Manuel, étudia ses allures, fit jouer les ressorts de cet esprit curieux, en admira le mécanisme,

[1] Pour mieux faire sa cour à ce dernier, M. Thiers s'occupait de finances. Il publia un travail sur Law dans l'*Encyclopédie progressive*.

et résolut de former Thiers à son image.

Développées par un tel maître, les dispositions naturelles de celui-ci pour la ruse et l'intrigue devaient atteindre à leurs dernières limites. Il se fit ouvrir les salons les plus courus ; il y obtint un succès d'étincelant bavardage, cachant son ambition sous une apparence de légèreté, couvrant au besoin du large chapeau de Basile son bonnet de jacobin, n'effarouchant personne, grattant l'épaule à tout le monde, questionnant avec finesse les vieux acteurs du drame de 93 et les moustaches grises de l'empire, admettant toutes les explications, tous les systèmes, provoquant les commentaires, se faisant broder les anec-

dotes, et recueillant, en un mot, la foule de matériaux indispensables à la fabrication de cette fameuse *Histoire de la Révolution Française*[1] qui devait porter au comble sa renommée et sa fortune.

En France, il n'est pas rare de voir brûler tout à coup un de ces feux de paille gigantesques, dont les lueurs enveloppent l'universalité de l'horizon, pour mieux s'éteindre ensuite et replonger dans les ténèbres celui qui les allume.

Le succès de la *Révolution* de M. Thiers est un de ces feux de paille.

[1] L'idée première de l'œuvre n'appartenait pas à M. Thiers. Il publia les deux premiers volumes avec le patronage et la collaboration de M. Félix Bodin, qui, le succès venu, fut écarté.

Rien de plus éblouissant que son livre; il éclate en étincelles et en paillettes lumineuses; mais prenez garde, c'est un flambeau trompeur qui vous laissera dans les ombres de l'ignorance et du doute.

Ce n'est pas le phare dressé sur le rivage pour éclairer l'entrée du port, c'est la lanterne perfide attachée aux cornes d'un bœuf par un maraudeur de la côte, afin d'amener le naufrage de toutes les vérités et de toutes les convictions[1].

M. Thiers a menti sur toute la ligne.

[1] « A mesure que l'on s'éclairera sur l'histoire vraie de cette grande époque, a dit M. Barrère, il est impossible que l'ouvrage de M. Thiers ne tombe pas dans un discrédit complet. Lisez son livre avec *le Moniteur* à côté, et vous serez étonné tantôt de tant d'ignorance, tantôt de tant d'audace. »

Il prend le balancier de l'histoire pour danser sur la corde du roman.

Ce nain gracieux fait des tours de voltige admirables. Ses culbutes vous amusent. Il réunit en un seul type Arlequin, Polichinelle et Pierrot; il se grime, il se masque, il joue tous les rôles. Regardez! voici Thiers-Danton, Thiers-Marat, Thiers-Maximilien, Thiers-Barras et Thiers-Bonaparte. La guillotine triomphe, vive la guillotine! Un conquérant se révèle, vivent les conquêtes! La diplomatie entre en scène et brise l'épée du héros, vive la diplomatie! Chacun a raison tour à tour; le succès est le roi du monde, et M. Thiers se prosterne.

Dansons toujours, ne nous arrêtons pas.

Voulez-vous des protocoles? en voici; M. Thiers assiste au conseil des rois.

Aimez-vous l'odeur de la poudre? il va monter à cheval et commander les légions de César.

Désirez-vous descendre dans le ruisseau populaire? il y saute à pieds joints et vous y entraîne.

M. Thiers sait tout, comprend tout, explique tout. Rien ne l'arrête, ni démentis, ni contradictions. Il transforme en hommes de Plutarque des monstres politiques; il excuse le sang, les massacres, la terreur par un principe ou par un système.

En voyant ce petit Poucet détacher les bottes de sept lieues de l'ogre révolutionnaire et courir à grandes enjambées

dans l'histoire, doit-on pleurer? doit-on rire?

On doit rire.

C'est de la bouffonnerie au premier chef. Alexandre Dumas, comme historien, est infiniment supérieur à M. Thiers.

Dans ses livres et dans ses discours, notre héros se plaît constamment à ériger l'ingratitude en vertu d'État. Sachant qu'un honnête homme doit avant tout prêcher d'exemple, il eut soin de combattre la réélection de son protecteur Manuel, sacrifiant nous ne savons à quelle coterie haineuse ou à quelle ambition mesquine[1].

[1] Cela parut d'autant plus coupable que Manuel témoignait à son jeune compatriote une amitié à toute épreuve et un dévouement aveugle. Il lui servit de

Voici un autre fait que personne, à coup sûr, ne nous empruntera pour le consigner dans les archives de la reconnaissance.

Un excellent homme, Allemand d'origine et nommé Schubart, se lie avec M. Thiers à l'époque où celui-ci habite encore le passage Montesquieu.

La détresse est profonde.

Thiers n'a point d'habits, Schubart lui prête sa garde-robe; Thiers ne trouve pas à dîner, Schubart partage tout avec lui, sa bourse et son pain, lui témoigne l'affection d'un frère, néglige ses inté-

témoin dans un duel où M. Thiers avait à se battre contre le père d'une jeune personne qu'il avait séduite à Aix, et qu'il refusait d'épouser. M. Thiers eut un second duel, en 1849, avec le [illegible] Bixio.

rêts pour ne songer qu'à ceux du jeune avocat, le prône sans cesse, vante son mérite à qui veut l'entendre et remplit, en un mot, le rôle d'un bon génie qui se dévoue pour lui procurer fortune et bonheur.

Le jour où Thiers obtient la protection de Manuel, Schubart nage dans l'ivresse.

Il porte les premiers articles publiés par son ami au baron Cotta, libraire allemand, devenu noble et millionnaire, et lui fait si bien partager son enthousiasme pour l'auteur de ces articles, que le généreux étranger donne à Thiers plusieurs actions du *Constitutionnel*[1], afin de le mettre dans ce journal sur un pied solide.

[1] Ces actions avaient alors une grande valeur.

Notre bon Allemand est aux anges.

Son cher avocat, si malheureux et si dénué de ressources, passe à un état voisin de l'opulence. Il a changé sa chambre d'hôtel garni contre un appartement très-confortable, s'habille chez Humann, porte des bottes vernies, dîne au café Riche et se montre tous les soirs au balcon de l'Opéra.

C'est à merveille.

Mais Schubart, qui n'a plus un centime en poche, comprend qu'il doit enfin s'occuper un peu de lui-même. Il va frapper à la porte de son ami, pour lui demander quelques conseils et un coup d'épaule.

Le domestique de M. Thiers (Schubart est tout ébahi de trouver à M. Thiers un

domestique en frac rouge) répond que son maître est au journal.

Même visite le lendemain, et même réponse.

Schubart se présente aux bureaux du *Constitutionnel*, le rédacteur-actionnaire est invisible.

Il y retourne, M. Thiers dîne en ville ; ou bien, il se promène à cheval au bois de Boulogne ; ou mieux encore, il est à Maisons, chez M. Laffitte.

Schubart écrit trois lettres ; la poste les reçoit, mais ne lui rapporte rien.

Blessé au cœur, il prend la route d'Allemagne, « et s'en retourne à pied, dit l'auteur des *Contemporains illustres* [1], mourir de faim dans son pays. »

[1] Tome I, page 28.

Quant à M. Thiers, il s'occupe de vendre ses actions pour en consacrer l'argent à fonder un nouveau journal, plus avancé que le *Constitutionnel* et moins craintif lorsqu'il s'agira d'attaquer le pouvoir.

Il a juré de donner le coup de grâce a la Restauration.

Le *National* paraît.

Armand Carrel et M. Thiers en sont les principaux rédacteurs [1]. Tour à tour ils se passent la plume démocratique, et le plus ardent des deux n'est pas celui qu'on pense.

Nous assistons, deux années durant, à un spectacle inouï.

[1] Mignet faisait aussi partie de la rédaction.

Thiers-Picrochole (ainsi le nomme Hippolyte Castille dans son livre des *Hommes et des Mœurs*) s'arme d'un marteau de démolisseur, plante l'échelle aux remparts de la légitimité, monte gaillardement, et se met à démolir sans repos ni trêve, jusqu'à ce que les créneaux soient abattus, les flancs de la muraille ouverts, et qu'une brèche assez large permette au peuple de pénétrer dans le fort et d'y planter son drapeau.

L'heure de la révolution sonne, les premiers coups de fusil se font entendre.

Thiers descend de l'échelle, s'essuie le front, salue les combattants et va se reposer de ses fatigues sous les ombrages de Montmorency.

Mais nous ne donnons là que les faits

en substance, voici quelques détails.

Toute l'opposition, ralliée autour de la feuille nouvelle, lui prêtait son appui envers et contre tous. Condamnait-on le *National* à une amende énorme, cette amende était payée à l'instant même. Des points les plus éloignés de la province, les libéraux envoyaient leurs souscriptions à la caisse Laffitte, et le journal, après un procès qui devait le tuer, ne s'en portait que mieux.

Les ministres se donnaient au diable, ils perdaient complétement la tête [1].

Sous leurs pas s'effondrait le terrain, toutes les branches auxquelles ils es-

[1] « Allez toujours, disait Thiers à ses amis du *National*. Forcez les Bourbons à rester dans la charte, fermez la porte, ils sauteront par la fenêtre! »

sayaient de se retenir se brisaient. Chaque jour, ils roulaient plus avant dans l'abîme.

Au lieu d'écraser l'ennemi, les ordonnances retombèrent lourdement sur eux.

Dans la soirée du 26 juillet, un commissaire de police se présenta au *National* pour lui interdire de paraître le lendemain.

— Nous ne céderons qu'à la violence! cria Thiers-Picrochole, se dressant sur ses ergots.

Le commissaire met son écharpe, descend à l'imprimerie, brise ou fait le simulacre de briser les presses, et disparaît pour ne plus revenir.

A la nuit tombante, les machines réparées fonctionnent; la protestation du

National est distribuée dans tous les coins de Paris, et les journalistes de l'opposition se rassemblent chez M. Dupin pour consulter ce profond légiste sur la gravité des circonstances.

Peu satisfaits de sa réponse, ils le quittent, bien décidés à se passer de lui et à faire prendre les armes au peuple.

— Est-ce que vous allez vous fourrer dans la bagarre? dit à voix basse M. Dupin, retenant Thiers par un bout de l'oreille.

— Pour qui me prenez-vous? répond Picrochole.

Dupin se plonge dans sa baignoire, et Thiers profite de la soirée, qui est charmante, pour aller en fiacre souper à

Montmorency, au château de Mme de Courchamp.

Notre journaliste y resta trois jours, couché sur les pelouses vertes, humant le frais, se dorlotant comme un vrai sybarite, et se permettant de temps à autre, en fumant un cigare, une légère excursion jusqu'à Neuilly, où il avait quelques connaissances [1].

Lorsque la fusillade ne se fit plus entendre, il revint tout courant du côté de Paris, enjamba les barricades, sauta de pavé en pavé, se montra partout, le nez au vent, les lunettes hautes, et cria:

« — J'ai signé la protestation! Mettre

[1] Il les retrouva quelques jours après au Palais-Royal. Mme Adélaïde daigna présenter elle-même un verre d'eau à M. Thiers, qui faillit étouffer de joie et d'orgueil.

ma signature au bas d'un tel acte, c'était y mettre ma tête! »

— Au fait, pensa le peuple, il n'a pas tort.

— Quel gaillard!

— Est-il intrépide, ce petit bout d'homme!

M. Thiers reçut bientôt le prix de son courage. Nommé conseiller d'État par le 9 août, il fut en même temps installé aux finances avec le titre de secrétaire général. Le baron Louis se chargea de lui donner le coup d'épaule.

Picrochole tient la rampe, laissez-le monter.

Bientôt Laffitte arrive à la présidence du conseil avec M Thiers dans sa poche. On fabrique une loi électorale ap-

propriée aux circonstances. Une main se glisse hors de la poche du banquier-président, et ajoute à la loi un modeste paragraphe ainsi conçu :

« Les nouveaux éligibles, âgés de trente ans, sont affranchis de la possession annale. Ceux qui ont atteint quarante ans y restent astreints. »

C'était peu de chose, on n'y prit point garde.

Thiers avait trente-trois ans, et les électeurs d'Aix, à l'exception de quelques académiciens rancuniers, lui donnèrent leur vote et le portèrent à la chambre, grâce au paragraphe additionnel.

Ici commence l'histoire de Mirabeau-mouche.

Comme le géant son devancier, il veut faire la grosse voix, mais son larynx de pygmée s'y refuse; il se précipite à la tribune pour *leur montrer la hure*, mais on n'aperçoit qu'un museau de furet; il agite la torche de la guerre, mais elle se transforme dans ses mains en allumette inoffensive.

Que devenir? Il faut pourtant qu'on prenne M. Thiers au sérieux.

Les finances étaient alors dans le plus grand désarroi. Notre homme se rappelle sa fameuse brochure sur Law; tout est sauvé, la chambre écoute [1].

[1] Alfred Nettement dit de M. Thiers : « Il sait tout à la tribune, surtout ce qu'il ignore. C'est le Jules Janin de l'éloquence politique. » Malitourne ajoute : « Thiers, c'est M. de la Palisse, ayant le courage de ses opinions. »

Royer-Collard, après le discours de Thiers sur l'amortissement, s'approche de la tribune, reçoit l'orateur dans ses bras, le baise sur les deux joues, et lui dit :

« — Bien ! très-bien ! Votre fortune commence. »

Le chef des doctrinaires ne se trompait pas. Notre héros comprenait le mieux du monde qu'en essayant d'enrayer un char on risque d'être écrasé sous la roue. Foin des principes ! Messieurs du *National*, nous avons l'honneur de vous tirer notre salut !

Et voilà M. Thiers qui tourne le dos à Laffitte et tend les deux mains à Casimir Périer.

On crie à la trahison, M. Thiers s'en moque ; on le menace de toutes les fou-

dres de la presse, il pirouette sur ses talons et fait une pétarade.

« S'il arrive, dit Cormenin, que, dans une monarchie, un homme né de peu, mais avec du talent, ait reçu une éducation plus lettrée que morale, et que, porté sur les bras de la fortune, il ait gravi au sommet du pouvoir, son élévation lui tournera bientôt la tête. Comme il se trouve isolé sur les hauteurs où il est parvenu, et qu'il ne sait où s'appuyer, n'ayant ni considération propre, ni entourage, n'étant plus et ne voulant plus être peuple, et ne pouvant être, quoi qu'il veuille et quoi qu'il fasse, noble et grand seigneur, il se mettra après les chausses de son roi, il les lui pressera, il les lui lèchera, et il ne saura par quelles contorsions de servitude, par quelles caresses de supplications, par quelles simulations de dévouement, par quelles génuflexions, par quels baise-pieds lui témoigner l'humilité et le terre-à-terre de son adoration [1].

[1] Thiers était, en effet, continuellement à genoux

« Les personnages de cette espèce sont comme ces prédestinés de la géhenne qui ont fait un pacte avec le diable. Ils sont marqués de son ongle, et s'ils veulent détourner la tête, rompre un anneau de leur chaîne, faire un pas, le maître infernal à qui leur corps s'est livré, à qui leur âme s'est vendue, leur crie : Tu es à moi !

« M. Thiers parle continuellement de son honnêteté : nous demanderons ce que cela veut dire ; de sa franchise : nous demanderons ce que cela veut dire ; de son mépris des grandeurs : nous demanderons ce que cela veut dire ; de son amour pour la révolution de juillet : nous demanderons encore ce que cela veut dire.

« Il est sans figure, sans taille et sans grâce ; il ressemble à ces petits perruquiers du Midi qui vont, de porte en porte, offrir leur savonnette. Il a dans son babil quelque chose du gamin. Sa voix nasillarde déchire

devant Louis-Philippe; mais en arrière il se moquait du roi et le nommait *papa d'Oliban*. Cormenin ignorait ce détail.

l'oreille. Le marbre de la tribune lui va à l'épaule et le dérobe presque à son auditoire. Disgrâces physiques, défiance de ses ennemis et de ses amis, il a tout contre lui.

« Sa polémique n'est pas très-acerbe, parce qu'il est sans foi politique. Il se moque de toutes les théories, et il n'y a guère pour lui de bien et de mal, de vrai et de faux. Il aime la possession du pouvoir, non pas pour ce que le pouvoir est en lui-même, mais pour le bien-être qu'il procure. M. Guizot en a l'orgueil, et M. Thiers le sensualisme.

« M. Thiers est fait pour manipuler les fonds secrets et traiter avec les entrepreneurs de marchés et les agents de police. C'est là son métier, qu'il le fasse.

« N'avez-vous jamais entendu parler de ces serviteurs incommodes, brouillons, avides, qui, par journée, commettent cent sottises, mais qui ont les secrets de la maison? On voudrait ne pas les garder, et on ne peut pas les renvoyer.

« Ne demandez pas à M. Thiers des con-

victions, il doute ; des preuves de virilité, son tempérament s'y refuse.

« Vous ne voulez pas qu'il raille, mais si tout lui paraît plaisant! Vous ne voulez pas qu'il se moque de vous, mais il se moque bien de lui-même!

« Confiez-lui, si vous voulez, la marine, la guerre, l'intérieur, la justice, la diplomatie; mais ne mettez pas à sa disposition des millions et surtout des centaines de millions, car ils passeraient comme l'eau dans le crible de ses doigts. Vous ne diriez pas, à voir ce petit homme, qu'il a l'estomac plus vaste qu'un autre. Comme Gargantua, en une bouchée il avalerait le plus gros budget [1]. »

Le portrait n'est pas flatté; mais il n'en est que plus ressemblant.

Une fois dans les eaux du pouvoir, M. Thiers, devenu poisson dynastique, se mit à nager avec grâce et à suivre

[1] *Livre des Orateurs*, page 490 et suivantes.

le courant de la faveur ministérielle.

Il narguait les brochets de la gauche et faisait pâmer d'aise toutes les carpes du centre.

On le voyait en pleine rivière, au *juste milieu* des flots, glisser, tournoyer, bondir loin des herbes traînantes de l'Italie et des roseaux plaintifs de la Pologne, les fuyant au moyen des nageoires mobiles du paradoxe, et y laissant empêtrés les goujons crédules du *National*.

Hélas! ce n'était plus pour eux que brillaient les écailles argentées de son éloquence!

Casimir Périer, grand admirateur du mérite de M. Thiers, le chargea d'une

mission diplomatique fort délicate et qui ne devait être connue de personne.

Justement les vacances approchaient.

Le député d'Aix prend un des premiers congé de la chambre, sous prétexte d'une grande fatigue causée par ses luttes parlementaires, et se décide à traverser la Provence, afin d'y recevoir les compliments de ses électeurs. Il a soin d'écrire à quelques amis afin que l'on sache au juste le jour et l'heure de son arrivée.

Sa chaise de poste part ventre à terre Notre homme se frotte les mains en songeant à l'accueil qui lui est réservé.

On arrive aux portes d'Aix.

M. Thiers est fort surpris de ne pas voir une foule enthousiaste se porter à

sa rencontre. Toutes les rues sont désertes; le sous-préfet seul et quelques fonctionnaires se montrent autour de la voiture du petit député. Les cloches de la cathédrale ne sont pas même en branle.

Il descend à l'hôtel, convaincu que la ville est morte ou qu'un démon jaloux de sa gloire en a subitement endormi la population.

Cette erreur ne dure pas.

Du bruit se fait entendre au dehors; il regarde et voit une masse considérable d'hommes et de femmes qui se rassemblent sous sa fenêtre.

— Bon! se dit-il, voici la sérénade.

En effet; mais quelle sérénade, juste ciel!

M. Thiers bondit de surprise et de

frayeur au début de cet étrange orchestre.

Les habitants de la ville, armés de pelles et de chaudrons, de casseroles et de pincettes, se mirent à exécuter le plus abominable charivari que jamais oreille humaine puisse entendre. Beaucoup d'entre eux s'étaient munis de cornets à bouquin. D'autres, après avoir roulé devant la porte de l'hôtel d'énormes tonneaux vides, frappaient dessus à tour de bras avec des maillets monstrueux. C'était un orage de cris, de hurlements, de sifflements, auxquels venaient se joindre des vociférations terribles :

« A bas le traître! le traître à la France! le traître à l'Italie! le traître à la Pologne! »

Il fallut boire jusqu'à la lie cette coupe amère de l'affront et de l'injure.

On se demande, après de tels exemples, comment il reste des ambitieux [1].

Casimir Périer meurt.

On rappelle M. Thiers d'Italie, et on lui offre un portefeuille, comme dédommagement de ses tribulations charivariques.

Plein de reconnaissance pour la bonté

[1] « Les cris et le vacarme ne cessèrent que par l'intervention de la force armée. M. Thiers s'échappa pour se rendre à Marseille; mais le même accueil l'y attendait, et les symphonies reprirent de plus belle. Il ne pouvait paraître sur les places publiques, dans les rues qu'avec l'escorte de deux ou trois cents soldats. Le charivari put le saluer encore à Brignolles. Il n'osa point aller à Toulon et dut s'embarquer incognito. » (*Biographie des hommes du jour*, tome VI, 2e partie, page 201.)

de son roi, le nouveau ministre lui tient à peu près ce discours :

— Sire, vous avez, rôdant de par le monde, certaine nièce rebelle et peu respectueuse, qui voudrait arracher la couronne de votre front auguste, sous le frivole prétexte que cette couronne appartient à son fils. Nous devons sans plus de retard mettre fin à une plaisanterie de ce genre. Donnez-moi carte blanche avec la clef du coffre-fort, et vous me verrez à l'œuvre.

— Bon ! dit Louis-Philippe, arrangez cela aux finances, monsieur Thiers. Je compte sur vous.

On sait le reste.

Au lieu de faire à l'héroïne vendéenne une guerre ouverte, franche et loyale,

le ministre lui fit une guerre de police, une guerre honteuse : il acheta la fille des rois à un traître indigne, comme autrefois les princes des prêtres achetèrent à Judas le fils de Dieu.

Ce nouvel Iscariote s'appelait Simon Deutz.

Son nom, comme celui de l'autre, sera chargé de malédictions jusqu'à la fin des siècles.

Juif, les impurs traitants à qui l'on vend son âme
Attendront bien longtemps avant qu'un plus infâme
Vienne réclamer d'eux, dans quelque jour d'effroi,
Le fond du sac plein d'or qu'on fit vomir sur toi !

Nouvellement converti à Rome et recommandé à madame de Berry par le pape lui-même, Deutz gagna la confiance de la duchesse, la persuada de

son dévouement, et vint dire au ministre :

— Je sais où elle est. Que m'offrez-vous?

— Un million, répondit Thiers.

— Combien d'arrhes?

— Deux cent mille francs.

— Tôpe ! fit Deutz. Je vous la livre.

Le préfet de Nantes fut chargé de compter les arrhes[1]. Introduit ensuite par Deutz dans l'hôtel où se tenait cachée la duchesse, il exécuta les ordres impitoyables de M. Thiers.

Après seize heures d'agonie et de

[1] C'était M. Maurice Duval. On dit que Deutz n'a jamais eu le reste du million. Dans quelle poche alors se trouve-t-il? M. Thiers seul put donner là-dessus quelques renseignements.

souffrances indicibles, la nièce de Louis-Philippe, à demi morte d'inanition et presque brûlée vive, se rendit à ses bourreaux.

Oui, ses bourreaux! bourreaux de son corps et bourreaux de son honneur!

Car la guerre civile était éteinte, car vous n'aviez plus rien à craindre d'une pauvre femme vaincue, dont tous les défenseurs étaient dispersés. Vous deviez la conduire hors de France, en vous inclinant devant elle, comme des valets qui rougissent de leur dévouement soldé, de leur subordination mercenaire.

Mais non, la tâche du ministre n'est pas accomplie.

Une prison s'ouvre; il y jette Marie-

Caroline, lui donne pour geôlier un soldat brutal et la rend victime de vexations et de tortures sans nombre.

Il pénètre dans les secrets de sa vie, dans le sanctuaire de sa conscience : il veut provoquer un scandale qui la flétrisse à tout jamais aux yeux de la nation. Des médecins, envoyés par ses ordres à la citadelle de Blaye, impriment dans les journaux leurs insolents rapports.

Bref, il obtient de la prisonnière la déclaration suivante

« Pressée par les circonstances et par les mesures ordonnées par le gouvernement, quoique j'eusse les motifs les plus graves pour tenir mon mariage secret, je crois devoir à moi-même ainsi qu'à mes enfants de déclarer m'être

mariée secrètement pendant mon séjour en Italie.

« MARIE-CAROLINE. »

« De la citadelle de Blaye, ce 22 février 1833. »

Malgré la promesse formelle faite à la duchesse de ne pas publier cette déclaration et de la laisser au dépôt des archives de la chancellerie, M. Thiers ordonne qu'elle soit insérée au *Moniteur*.

La France entière pousse un cri d'indignation.

Tout se comprend enfin.

On a soumis une femme, une princesse, une captive au système inquisitorial le plus odieux et le plus cruel, afin de lui briser sur le front la couronne de régente et de rendre le sceptre plus ferme dans la main de la branche cadette.

De pareilles actions portent malheur.

Où est Louis-Philippe? Qu'est devenu M. Thiers? Dans quel coin ténébreux est allé se cacher le juif infâme qui leur a vendu la duchesse de Berry?

Ce n'est pas même un juif, c'est un païen immonde,
Un renégat, l'opprobre et le rebut du monde,
Un fétide apostat, un oblique étranger [1],
Qui nous donne du moins le bonheur de songer
Qu'après tant de revers et de guerres civiles,
Il n'est pas un bandit, écumé dans nos villes,
Pas un forçat hideux blanchi dans les prisons
Qui veuille mordre en France au pain des trahisons!

Mais ne parlons plus de ce Judas.

Victor Hugo s'est fait l'écho de toutes les âmes honnêtes et l'a marqué du fer rouge de la honte.

Depuis son élévation à la dignité de

[1] Simon Deutz était natif de Coblentz.

ministre, M. Thiers prenait goût au maniement des finances : il en reste toujours après les doigts.

Ne trouvant plus assez d'aubaines à l'Intérieur, il demanda le portefeuille du Commerce et des Travaux Publics, avec un crédit de cent millions pour achever l'Arc de l'Étoile, la Madeleine, le palais du quai d'Orsay, plusieurs autres édifices considérables, et pour replacer sur la colonne la statue de l'Empereur.

A la cérémonie d'inauguration de cette statue, un des anciens rédacteurs du *National* se trouva près du ministre sur la place Vendôme, et dit assez haut pour que ses paroles arrivassent aux oreilles de M. Thiers :

« — Du ridicule au sublime il y a juste cent trente-deux pieds[1] ! »

Jamais homme n'eut plus d'ennemis et ne fut attaqué plus violemment que M. Thiers. Nous le traitons nous-même avec assez de sévérité, nous appuyons assez rigoureusement sur ses défauts et sur ses torts pour ne pas être accusé de flatterie, si l'on nous voit écrire quelques lignes à sa louange.

Malgré le système pacifique de l'ordre de choses, malgré M. Guizot et malgré le roi, Thiers, à propos de la question hol-

[1] On trouvait, avec raison, qu'il était illogique de rendre de pareils honneurs aux mânes du héros, quand on s'obstinait à laisser toute sa famille exclue du territoire de la France. En 1840, ce fut également sous le ministère de M. Thiers que les cendres de Napoléon furent rapportées de Sainte-Hélène.

lando-belge, fit triompher dans le conseil une opinion généreuse. Anvers vit des troupes françaises arriver à son secours; elles prirent la citadelle qui menaçait la ville du feu de ses canons, sans que l'Europe, à qui l'on jetait le gant, osât le relever.

Ce fut à la même époque, et sous la surveillance immédiate du ministre, que les grands travaux d'achèvement s'exécutèrent.

S'il y eut des marchés occultes entre l'administration et les architectes, tant pis pour l'administration et pour son honneur!

Mais, nous devons le dire, M. Thiers fit renaître la prospérité publique, jusque-là compromise; le commerce

lui dut un développement merveilleux.

Il se vante, en outre, et il n'a pas tort, d'avoir rendu deux éminents services au pays, en décidant la chambre à maintenir le tarif des douanes, et en lui faisant voter, dans la même session, la loi municipale et départementale.

Qu'il ait, en d'autres circonstances, brouillé l'écheveau législatif et soufflé les lumières, il n'en est pas moins vrai que, pendant le cours de l'année 1833, il a été le palladium de l'industrie nationale et de l'unité française.

L'histoire décidera que le plateau du mal est infiniment plus chargé que le plateau du bien; mais encore doit-on dire que le second n'est point tout à fait vide.

La loi sur les associations, présentée en 1834, menaçait de faire éclater l'orage de la guerre civile.

Peut-être n'appartenait-il pas à l'ancien boute-feu du *Constitutionnel* et du *National* de provoquer des mesures contre lesquelles il eût lancé jadis la foudre de ses articles. Du reste, il paya de sa personne en avril, et s'exposa courageusement aux balles que lui envoyaient ses anciens amis les républicains.

Une fois l'insurrection vaincue, les ministres, ne craignant plus de recevoir les coups de personne, se prirent à se battre entre eux.

Thiers et Guizot, jaloux l'un de l'autre, se cherchaient noise. Le maréchal Soult,

président du conseil, ballotté chaque jour entre ces deux rivalités ambitieuses, perdit patience et se fâcha sérieusement.

Il s'en prit à Thiers comme au plus belliqueux.

Mais l'intrépide petit ministre déclara qu'il n'avait peur ni d'une voix de rogomme ni d'un grand sabre. Il agaça tellement le héros de Toulouse, il sema tant d'épines sur sa route, il le larda d'épigrammes si vives et si piquantes que celui-ci lui jeta son portefeuille au nez, en l'appelant *foutriquet.*

Ce nom pittoresque eut tout le succès désirable. A partir de ce moment chacun l'emprunta sans gêne au maréchal pour qualifier le ministre.

Dans les nombreuses modifications

de cabinet qui survinrent, Thiers rejeta constamment la présidence de Guizot, et celui-ci n'accepta jamais celle de Thiers.

On était obligé de leur donner un homme de paille, aux flancs duquel tantôt l'un, tantôt l'autre mettait la torche.

Enfin le roi comprit que ces deux chevaux, attelés ensemble, le jetteraient dans un précipice. Il résolut de ne leur confier qu'alternativement la conduite du char de l'État.

De cette façon, il arriva plus lentement, mais aussi sûrement à la culbute.

Quand Guizot conduisait, Thiers se faisait mouche, et le temps qu'on employait à le chasser retardait la marche du véhicule.

Quand Thiers était attelé, Guizot se

faisait borne, et son rival étourdi, le voyant en travers de la route, caracolait, ruait, voulait franchir l'obstacle, endommageait les roues et brisait l'essieu.

Le péril, au sens de Louis-Philippe, devenait alors beaucoup plus grand.

Thiers finit par être sacrifié à Guizot [1].

Chose étrange ! ces deux hommes si dissemblables de caractère, de qualités et de défauts, avaient une part égale dans les affections de la bourgeoisie, cette reine tant choyée de l'époque.

En y réfléchissant bien, cela s'explique.

[1] Cormenin dit très-durement à ce sujet : « M. Thiers a cru qu'un parvenu de cour, champignon poussé dans les boues révolutionnaires, arriverait à la hauteur d'un chêne et protégerait éternellement les Tuileries de son ombre ; mais, quand l'orage est passé, les champignons rentrent en terre. »

Le pouvoir s'attachait la bourgeoisie par les moyens que vous savez. Or Guizot s'appliquait à rendre la corruption *honnête* et Thiers s'appliquait à la rendre *aimable*[1]. L'un développait les

[1] Nous citerons, à ce propos, une appréciation très-remarquable de M. Hippolyte Castille :

« M. Thiers aime les arts, le luxe et les plaisirs; voilà ses trois vertus théologales. Avec cela on trouve partout des frères, des complices. Il n'y a point de franc-maçonnerie plus puissante que celle du plaisir, du luxe et des arts. Échangez des gravures, des tableaux, des bronzes, ou voyez lever l'aurore avec l'alouette matinale de Roméo à la fin d'une débauche, le serment des Horaces n'est rien à côté du serment tacite que vos cœurs se sont prêté. C'est ainsi qu'entre tous les libertins, tous les artistes de Paris, de la France même, et M. Thiers, il existe un pacte secret, mystérieux, indéfinissable, mais profond, mais irrévocable. Ils diront du mal de lui, ils le mépriseront, ils s'écrieront qu'il est impossible de prendre au sérieux ce Danton-puce; ils lui infligeront une qualification terrible et cynique, ils le traiteront de *farceur*. Mais au fond de l'âme, une voix secrète s'élèvera, un rire intérieur dilatera doucement la fibre cachée, l'esprit de

instincts hypocrites, l'autre flattait les instincts sensuels.

Tout s'arrangeait le mieux du monde.

Car la bourgeoisie, malgré ses déportements, tenait à passer pour une femme vertueuse.

Un jour néanmoins, elle oublia les sages préceptes de M. Guizot, lança son bonnet par-dessus les moulins, et suivit M. Thiers à Grandvaux[1].

la chair communiquera à cet autre esprit son attouchement de courtisane; le pardon sera dans le cœur de celui dont les lèvres vomissent l'injure, et dans cette injure même, dans le tour des mots, dans l'inflexion de la voix, vous reconnaîtrez d'évidents symptômes de mansuétude. Toutes ces âmes ont soupé ensemble chez Phryné. »

(*Les Hommes et les Mœurs*, pages 67 et 68.)

[1] Terre appartenant au comte Vigier. On a dit de cet illustre soutien du juste milieu, que Louis-Phi-

Jamais nous n'oserions reproduire les détails de cette orgie historique, si la *Quotidienne*, sage et dévote personne, honorée de son vivant et canonisée après sa mort, ne nous tendait, du fond de la tombe, sa vieille plume encore humide.

C'était trois mois après l'attentat de Fieschi.

Écoutez ! c'est la *Quotidienne* qui parle :

« Il y a là trois ou quatre ministres, le chef de la police du royaume, des administrateurs et des députés. L'ordre de choses est en goguette, il a mis son chapeau sur l'oreille. Vivent les plaisirs ! à demain les affaires. C'est la folle journée de Figaro, et le Chérubin de

lippe avait eu l'ingratitude de le laisser tomber dans l'eau.(Par allusion aux bains créés sur la Seine.)

cette folle journée, c'est M. Thiers, Chérubin à barbe grise, petit page d'un demi-siècle [1] et qui n'en est pas moins folâtre.

« On dîne d'abord, mais ce que Brillat-Savarin appelle bien dîner, c'est-à-dire qu'on dîne trop.

« A la fin du banquet tous les convives sont ivres, mais ivres d'une ivresse brutale, en un mot soûls comme des cochers. C'est une orgie d'antichambre. Au lieu d'effleurer le scandale, on va droit à l'ordure De lubriques défis provoquent des réponses plus lubriques encore. On voit la vieillesse se parer publiquement de la verdeur de ses vices et l'on assiste à des scènes dignes de l'Arétin.

« Les invités de Grandvaux ont disposé sous la table une petite machine infernale, les satanés farceurs qu'ils sont! La détonation se fait entendre. M. Thiers ne bouge pas, il est averti. Mais ce pauvre M. Duchâtel! On vit bien alors que le dieu du commerce n'est pas

[1] La *Quotidienne* fait erreur, M. Thiers n'avait que trente-neuf ans.

le dieu de la guerre. Vous savez les premiers effets du coup de feu, et vous avez vu, j'imagine, la caricature du conscrit entendant pour la première fois le bruit du canon ? — Quoi ! M. Duchâtel ! — Oui, M. Duchâtel ! — Fi ! quelle saleté nous dites-vous là ! — Je vous le dis, parce que cela est vrai. Le pauvre homme s'en va partout racontant qu'il ne s'est pas trouvé à pareille fête depuis qu'il est sevré.

« On devait pendant la nuit chasser le lapin aux flambeaux ; mais la joyeuse bande de polissons officiels aima mieux s'occuper à composer un nouvel acte de cette comédie grivoise.

« — Un charivari à Thiers! un charivari à Thiers ! » C'est le mot d'ordre qui circule.

« Déjà les casseroles retentissent, les pincettes tintent, les flambeaux crient, les cloches carillonnent, les sifflets glapissent, les marmites éclatent. C'est un vacarme à faire peur au diable.

« Thiers se lève en sursaut. Il se croit à Aix ou à Marseille.

« Mais c'est un gaillard imperturbable et

qui a toujours la repartie..., je ne dirai pas sur les lèvres, vous allez savoir pourquoi. Il s'approche de la fenêtre dans le plus simple des appareils, écarte brusquement les rideaux et fait voir aux mystificateurs stupéfaits son... (la *Quotidienne* n'a pas écrit visage) entre deux bougies. »

Tel fut le dénoûment de l'orgie de Grandvaux.

Dupin aîné s'écria, lorsqu'il apprit cette honnête farce de son ami Thiers :

— Cela vous étonne ? J'avais toujours dit que le gaillard en viendrait là !

Quand on songe que la France a été gouvernée par de tels hommes, on se demande comment le tocsin révolutionnaire n'a pas retenti plus tôt.

Vous souvient-il que tous ces nobles

convives ont vengé la morale, un beau jour, à la grande stupéfaction de Martin du Nord ? Ils étaient sans péché, rien ne s'opposait à ce qu'ils jetassent le premier caillou.

Nous ne ferons pas ici l'histoire de cette grande bascule ministérielle, qui manœuvra dix-huit ans, de haut en bas et de bas en haut, pour s'arrêter ensuite et laisser M. Guizot seul auprès du trône. Voyant son rival lui escamoter définitivement la présidence du conseil, Thiers enfourche de nouveau le bidet révolutionnaire. Il commande tous les feux de peloton dirigés contre la dynastie par le centre gauche. Son *Histoire du Consulat*, annoncée, dès lors, à grand orchestre, est la bombe victorieuse qu'il

bourre de poudre, afin de l'envoyer directement sur les Tuileries.

Les deux premiers volumes paraissent en 1845, et les autres, jusqu'au onzième, suivent à des distances assez courtes.

Aujourd'hui la plume de M. Thiers s'arrête.

Il s'aperçoit, mais trop tard, qu'il a battu Louis-Philippe au profit de l'empire. Les trois volumes qui doivent compléter l'œuvre ne s'achèvent pas ou restent dans son portefeuille.

Permettez, monsieur Thiers, il faut s'entendre.

Vous avez vendu au libraire Paulin votre *Histoire du Consulat* pour la somme énorme de cinq cent mille francs, et vous avez palpé les espèces.

Or, le public s'impatiente.

Peu lui importent vos rancunes à ce bon public. Si vous avez joué un jeu de dupe, tant pis pour vous. Les trois derniers volumes, s'il vous plaît, ou rendez le demi-million, que diable! On ne se tire pas d'affaire ici comme à Grandvaux.

M. Thiers, depuis tantôt vingt ans, habite un délicieux petit hôtel, situé place Saint-Georges.

Des grilles dorées et de beaux ombrages entourent cet édifice, que son maître, par reconnaissance, aurait dû faire construire dans le voisinage de la Bourse.

Les enfants ne sont jamais trop près de leur mère [1].

Il s'en fallut bien peu que ce charmant Eldorado ne fût saccagé en 1848.

Certains démocrates, peu traitables, prétendaient que les électeurs de la Seine souffletaient la république, en donnant à M. Thiers un mandat de représentant.

Les ennemis de l'ancien ministre réveillaient toutes les vieilles histoires endormies dans la poudre du passé. Plusieurs théâtres parlaient de reprendre

[1] Tous les journaux de l'époque dénonçaient le ministre comme jouant à la Bourse, ajoutant qu'il ne s'abstenait pas, non plus que M. Dosne, son beau-père, de consulter le télégraphe, dont les confidences se trouvaient *par hasard* entre leurs mains. (*Biographie Germain Sarrut et Saint-Edme,* t. VI, 2me partie, page 221.)

deux pièces [1], qui renfermaient, disait-on, l'histoire exacte du mariage de M. Thiers. On racontait la dureté de ce fils du peuple pour les membres de sa famille restés dans l'indigence, et nous avons tous reçu, au coin des passages, sur le boulevard, ces cartes curieuses, distribuées en plein soleil, et où on lisait :

« *Madame Ripert*, SOEUR DE M. THIERS, *ancien ministre président du conseil, représentant du peuple, etc., etc.,* — TABLE D'HÔTE *à 2 fr. 50 c. par tête.* »

Suivait l'adresse.

Tous les flâneurs de la capitale allèrent, pendant un mois, dîner au quartier

[1] *La Mère et la Fille* et *Un secret de Famille,* l'une jouée à l'Odéon à la fin de 1830, et l'autre au Vaudeville, en 1834.

de la Madeleine, chez la sœur de l'opulent propriétaire de la villa Saint-Georges.

M. Thiers n'a jamais eu peur du scandale ; il l'affronte, il en rit. Sa poitrine a une triple cuirasse de millions [1] qui le rend parfaitement insensible.

Il a voulu la fortune, elle est dans ses mains, que lui importe le reste ?

Lorsque l'occasion s'en présente, il s'amuse à traiter les autres absolument comme on le traite et leur distribue la monnaie de sa pièce avec une libéralité comique.

M. Véron, rédacteur en chef du *Cons*

[1] Sans compter la cuirasse de crachats. M. Thiers est grand-croix de tous les ordres de la terre.

titutionnel en 1840, mettait fort dévotement son journal au service de M. Thiers, alors ministre.

Cela valait quelque chose.

Notre bon docteur, abordant un jour Mirabeau-mouche, lui dit d'un air câlin :

— Vous voyez comme je suis à vous. Gratifiez-moi d'une place convenable et qui donne de la considération.

— Oh! oh! mon cher, vous me demandez l'impossible! répondit le petit homme en faisant une pirouette.

Jamais le docteur ne lui a pardonné ce mot plein d'insolence.

Le jour où le prince Louis Bonaparte fut nommé président de la république, Véron se redressa de toute la hauteur de sa rancune.

Il força M. Thiers à reprendre l'argent que ce dernier avait versé dans la caisse, et le chassa du *Constitutionnel* sans la moindre *considération*.

Ce bon docteur comptait sur une grande fortune politique, hélas !

On s'est réconcilié depuis, en apparence du moins, et les *Mémoires d'un Bourgeois* caressent assez agréablement M. Thiers. Deux renards dans le même piége ne se mordent jamais.

Le 25 juillet 1848, notre héros, effrayé pour son castel de la rue Saint-Georges, et prenant les intérêts de tous les propriétaires de France, combattit courageusement à la tribune l'ogre Proudhon, qui ouvrait sa large bouche pour engloutir fermages, loyers et rentes, en atten-

dant que les immeubles et les capitaux eussent leur tour [1].

Mais alors, pourquoi M. Thiers, à deux années de là et au grand scandale de la rue de Poitiers, a-t-il oublié ses nobles doctrines au point de faire une avance aux socialistes?

Il pensait peut-être qu'ils allaient vaincre. Heureusement, il ne tarda pas à être rassuré à cet égard de la façon la plus complète.

Nous laisserons parler ici M. Granier de Cassagnac.

« Le commissaire de police Hubaut pénétra, le matin du 2 décembre, dans la chambre à

[1] Il s'opposa, quelques mois plus tard, avec la même énergie, à la proposition du citoyen Turk qui voulait créer un papier-monnaie.

coucher de M. Thiers, place Saint-Georges, nº 1. M. Thiers dormait profondément. Le commissaire de police écarta les rideaux en damas cramoisi, doublés en mousseline blanche, réveilla le dormeur et lui notifia sa qualité et son mandat.

« M. Thiers se mit vivement sur son séant, porta les mains à ses yeux, sur lesquels s'abaissait un bonnet de coton, et dit :

« — De quoi s'agit-il?

« — Je viens faire une perquisition chez vous. On ne vous fera pas de mal, on n'en veut pas à vos jours.

« — Savez-vous que je suis représentant?

« — Je ne puis discuter sur ce point, je dois exécuter les ordres que j'ai.

« — Mais c'est un coup d'État que vous faites là!

« — Je ne puis répondre à vos interpellations. Veuillez vous lever, je vous prie. »

« M. Thiers se leva et s'habilla lentement, refusant les services des agents. Tout à coup il dit au commissaire :

« — Si je vous brûlais la cervelle?

« — Je vous crois incapable d'un pareil acte, monsieur Thiers. En tout cas, j'ai pris mes mesures, et je saurai bien vous en empêcher. »

« Une perquisition dans le cabinet de M. Thiers n'amena la découverte d'aucun papier politique. Depuis longtemps il adressait sa correspondance en Angleterre.

« Prié de descendre et de partir, M. Thiers se troubla, parut craintif et plein d'hésitation dans ses mouvements. On lui laissa croire qu'il allait être conduit auprès du préfet de police. La direction que prit la voiture augmenta ses appréhensions, et il s'efforça en route, par toute sorte de raisonnements captieux, de détourner les agents de l'accomplissement de leurs devoirs.

« Arrivé à la prison de Mazas, il demanda s'il pourrait avoir son café au lait, comme à son habitude. On le combla d'attentions. Son courage, il faut bien le dire, l'abandonna tout à fait[1]. »

[1] *Récit complet et authentique des événements de décembre* 1851.

M. Thiers, comme ses autres collègues, ne fut point transféré à Ham. On lui permit de gagner la frontière, et de se rendre à Francfort par le pont de Kehl.

Son ami, l'historien Mignet, l'accompagna jusqu'à l'embarcadère du chemin de fer de Strasbourg.

« Au moment de partir, continue M. Granier de Cassagnac, M. Thiers versa d'abondantes larmes : larmes justes, nobles et fécondes, si elles coulaient comme expiation de tant de doctrines révolutionnaires et de tant d'actes d'anarchie; larmes amères, si elles n'étaient que le dépit d'une ambition jalouse et insatiable, tombée d'une hauteur inespérée, sans dignité et sans éclat. »

M. Thiers, aujourd'hui rentré à Paris, s'occupe, dit-on, exclusivement de pein-

ture, comme son ami M. Dupin s'occupe exclusivement de labourage

Il est à désirer que l'un reste à ses pinceaux et l'autre à sa charrue.

En politique comme en littérature, le talent qui n'a pas la moralité pour guide et pour appui se montre toujours dangereux, rarement utile.

Certes, M. Thiers a un talent réel, incontestable. Mais il ne l'a mis en œuvre que pour son intérêt propre. L'intérêt de la société, comme l'intérêt de la France, s'effaçait constamment à ses yeux. Pour se venger de la perte d'un portefeuille il eût porté le fer et la

flamme aux quatre coins de Paris et de l'Europe [1].

Son éloquence est aussi déloyale qu'elle est brillante.

Jamais esprit plus fin, plus délié, plus chatoyant n'a saisi la langue française pour opérer avec elle des tours plus complets d'escamotage politique [2].

Il manie le raisonnement comme un prestidigitateur manie ses muscades; il le fait passer d'une main dans l'autre, le couvre du gobelet, et le montre ensuite où personne ne s'attend à le voir.

Pour lui la phrase est une cire molle qui se prête à toutes les logiques, un

[1] On le vit assister, en se frottant les mains, au sac de l'Archevêché.

[2] Les fortifications de Paris, par exemple.

creuset où l'or se change en plomb, où le plomb se change en or. Les paroles sortent de sa bouche comme les chandelles romaines s'échappent des baguettes d'un artificier, follement, en désordre, avec mille écarts ; mais elles rayonnent, étincellent, s'épandent en gerbes lumineuses, en étoiles, en pluie d'azur.

On est séduit, on admire.

Et de tout ce bruit, de tout cet éclat, de toute cette lumière il ne résulte que de la fumée.

FIN.

AVIS A NOS LECTEURS.

—

De chauds Girardinistes et des partisans déclarés de Lamennais ayant menacé M. Simon Raçon de lui faire perdre la plus grande partie de sa clientèle, s'il continuait à imprimer nos petits livres, nous avons dû, sous peine d'un retard indéfini dans la publication, choisir une imprimerie moins accessible aux influences hostiles. Nous y gagnons un caractère neuf, et nous avons une preuve de plus des obstacles que la vérité rencontre. Nos ennemis peuvent nous enlever tout, excepté notre courage et notre mépris pour leurs sourdes manœuvres.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

je serai, monsieur, d'accord
avec vous, je l'espère,
pour l'époque de votre départ,
et pour les conditions auxquelles
vous exécuterez les dessins.
dont il s'agit. mais je
suis fort occupé dans le
moment, et si vous voulez
venir dans trois ou quatre
jours je m'entendrai
définitivement avec vous.
recevez mes compliments

A. Thiers

EN VENTE:

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.

SOUS PRESSE:

PAUL DE KOCK. — LÉON GOZLAN. — PONSARD.
AUGUSTINE BROHAN. — INGRES. — HORACE VERNET.
PAUL FÉVAL. — EUGÈNE SUE. — PROUDHON.
ROSE CHÉRI. — FRÉDÉRIC LEMAITRE. — ROSSINI.
ALFRED DE VIGNY. — GAVARNI. — FRANCIS WEY.
THÉOPHILE GAUTIER. — LOUIS VEUILLOT.
FRANÇOIS ARAGO. — BERRYER. — NOGENT SAINT-LAURENS.
ALEXANDRE DUMAS. — LOUIS DESNOYERS.
ODILON BARROT. — SAINTE-BEUVE. — ARSÈNE HOUSSAYE.
MADAME DE GIRARDIN. — MONTALEMBERT.
ROTHSCHILD. — LE Dr VÉRON. — ALEXANDRE DUMAS FILS
ALPHONSE KARR. — ETC., ETC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LES CONTEMPORAINS
HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

19

LACORDAIRE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE.

TROISIÈME ÉDITION.

50 centimes.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

LACORDAIRE

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE 44.



LACORDAIRE

LES CONTEMPORAINS

LACORDAIRE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—

1855

LACORDAIRE

Quand nous avons écrit l'histoire de l'abbé de Lamennais, histoire qui nous a suscité tant de haines et valu tant d'injures, nous savions qu'un autre prêtre, un véritable ministre du Christ, nous donnerait un jour raison contre les démocrates irascibles dont nous attaquions l'idole.

Nous connaissions d'avance le rayon qu'il faudrait opposer à l'ombre.

De ces deux notices, consacrées, la première à dire la vie de l'apôtre rebelle, la seconde à raconter les actes du fils soumis de l'Église, devait jaillir une antithèse lumineuse propre à éclairer tous les doutes et à montrer que nos adversaires marchent seuls dans la mauvaise foi et respirent dans le mensonge.

Chez nous, depuis tantôt un siècle, et grâce à M. de Voltaire, il suffit qu'un écrivain touche sans trop d'irrévérence la corde religieuse pour être immédiatement en suspicion.

Les encyclopédistes modernes ont

tout dit, quand ils vous ont jeté à la tête ces deux substantifs ridicules :

Capucin ! Jésuite !

Et le bourgeois d'applaudir; et M. de Voltaire de se frotter les mains chez le diable, où il réside, sans aucun doute, à l'heure présente.

Il doit y être traité comme l'ami de la maison.

Jésuite et capucin ! grand merci, nos maîtres.

Nous ne sommes ni l'un ni l'autre, et quand les jésuites iront trop loin, quand les capucins se rendront coupables d'envahissement, vous verrez si nous y allons de main morte et si nous ménageons les coups de verge à leurs saintes épaules.

Avant tout logique et loyauté. La passion déraisonne, l'injure ne prouve rien.

Commençons notre biographie.

Jean-Baptiste-Henri Lacordaire est né, le 12 mai 1802, à Recey-sur-Ource, bourg assez considérable du département de la Côte-d'Or.

Là n'avait point été le premier berceau de sa famille.

Ses ancêtres résidaient un peu plus haut vers l'est, du côté de Langres.

En 1743, lorsque Louis XV, revenant des Pays-Bas pour aller former le siége de Metz, traversa le petit village de Bussières-lez-Belmont et s'y arrêta quelques heures en compagnie de la belle duchesse de Châteauroux, le médecin

de l'endroit fut admis à présenter comme rafraîchissement au prince et à la favorite des ananas, qu'il faisait mûrir en serre chaude.

C'était l'aïeul de Lacordaire.

Jadis à Paris, il avait reçu des leçons de botanique du savant Jussieu.

On assure que Louis XV, arrivant à Chaumont le soir même, ressentit les premières atteintes de la maladie cruelle qui devait mettre en péril ses jours.

Peut-être avait-il mangé les ananas avec trop de gourmandise.

Médecin lui-même, le père du célèbre dominicain épousa la fille d'un avocat au parlement de Bourgogne.

Il mourut très-jeune et la laissa veuve avec quatre fils en bas âge.

Madame Lacordaire quitta Recey-sur-Ource, rentra dans sa famille à Dijon, et se consacra sans réserve à l'éducation de ses enfants, qui tous se sont distingués dans quatre carrières différentes[1].

Nous avons eu déjà plus d'une fois à signaler l'heureuse influence exercée par une mère chrétienne sur l'avenir de quelques-uns des hommes dont nous écrivons l'histoire.

Madame Lacordaire éleva ses fils dans les principes les plus sérieux de

[1] Après avoir longtemps voyagé dans l'Amérique du Sud, l'aîné de la famille a obtenu, à l'université de Liége, une chaire de zoologie. Le second est le héros de ce petit livre. Quant au troisième, à qui la ville de Dijon doit de magnifiques travaux d'architecture, on l'a nommé, depuis quelque temps, directeur des Gobelins. Le quatrième est un des officiers les plus remarquables de l'armée française.

l'honneur, dans les croyances les plus saintes de la foi.

« Il semble, dit un biographe bourguignon [1], que, dès ses plus tendres années, Henri Lacordaire eut comme une sorte de pressentiment de sa destinée d'orateur chrétien. On l'a vu, à l'âge de huit ans, lire à haute voix aux passants les sermons de Bourdaloue, imitant à une fenêtre, qui lui servait de tribune, les gestes et la déclamation des prêtres qu'il avait entendus prêcher. »

Comme l'abbé de Lamennais, il servait des messes à la cathédrale et se faisait remarquer par sa piété d'ange.

[1] M. Lorrain, doyen de la faculté de droit de Dijon. Sa brochure nous a fourni beaucoup de détails précieux sur le grand orateur de Notre-Dame.

Le mari de madame Lacordaire ne lui avait laissé qu'une fortune très-médiocre. Il fallut que la courageuse femme s'imposât des sacrifices inouïs pour arriver à payer la pension de ses fils au collége.

Henri commença ses études classiques à l'âge de dix ans.

C'était un garçon naturellement paisible et porté à la douceur.

Pendant les promenades du jeudi hors des murs de la ville, au lieu de dépenser, comme ses camarades, en gâteaux ou en friandises les deux ou trois sous qu'on lui octroyait pour ses menus plaisirs, il achetait aux pâtres des prairies de l'Ouche [1] du crin, que

[1] Affluent de la Saône, qui traverse le département de la Côte-d'Or.

ceux-ci arrachaient à la queue des chevaux. Henri s'en servait pour confectionner, pendant les récréations, du cordonnet, des bagues et mille petites fantaisies d'écolier.

Dans cette nature si calme en apparence, il y avait pourtant des ressorts énergiques, une volonté ferme, une haine profonde de l'injustice et des élans de courage vraiment extraordinaires chez un enfant si jeune.

Au réfectoire, un jour, comme il tournait la tête, son voisin de droite lui escamote sa portion de potage.

L'élève dépouillé réclame.

Une querelle s'ensuit, l'ordre est troublé, le censeur intervient.

— Tous les deux au pain sec et à l'eau !

s'écrie-t-il sans vouloir entendre les explications de Lacordaire, et confondant l'innocent et le coupable dans le même arrêt. — Levez-vous, ajouta-t-il ; allez vous placer contre le mur !

Le voleur de potage obéit ; mais Lacordaire de se croiser les bras sur la table, et de répondre :

— Je n'irai pas !

Nouvelle injonction du censeur. Il menace Henri de l'envoyer au cachot.

— Soit, répond l'intrépide élève. De deux punitions injustes je choisis la plus forte.

Et il se dirigea vers la prison.

Dans tous les colléges il y a des taquineries traditionnelles et une série de méchants tours, que les anciens tiennent

en réserve pour les nouveaux. Ces derniers parfois n'ont pas toute la patience désirable; ils se rebiffent, et de grandes colères s'allument.

En 1814, au commencement de l'année scolaire, le collége de Dijon put voir deux camps ennemis prêts à en venir aux mains.

La surveillance des maîtres d'étude empêcha fort heureusement une mêlée générale.

« Deux champions, dit M. de Loménie, furent chargés de vider la querelle: l'un aujourd'hui officier distingué du génie, et l'autre le révérend père Lacordaire. Ils se battirent avec acharnement, et sans l'intervention des deux armées, la France compterait un brave militaire

ou un célèbre prédicateur de moins[1]. »

Du reste, en ces jours de guerre continentale, une humeur belliqueuse envahissait tous les lycées, comme, trois ou quatre ans plus tard, une fantaisie de lutte voltairienne y prit naissance, lorsque les rois légitimes voulurent catéchiser la jeunesse et donner la religion pour base à leur trône chancelant.

Malgré les saints principes dans lesquels il avait été bercé, Henri céda comme tous les autres à la réaction antireligieuse.

Dans la bibliothèque de l'ex-conseiller au parlement, son grand-père, où il se glissait parfois en échappant à l'œil ma-

[1] *Galerie des Contemporains illustres*, tome V; Notice sur Lacordaire, page 3 de la Notice.

ternel, il trouva les œuvres du patriarche de Ferney, celles de Jean-Jacques, de Diderot, du baron d'Holbach, de Grimm, d'Helvétius, et lut avec toute l'imprudente curiosité de son âge ces livres funestes qui savent jeter si habilement sur leurs maximes désolantes les fleurs de l'imagination et du style.

Lorsque madame Lacordaire put deviner quelles étaient les lectures de son fils, elle ferma la bibliothèque.

Il était trop tard.

Déjà le poison s'était infiltré dans ce jeune cœur. Monique eut à pleurer sur le sort d'Augustin, que les doctrines de Manès et de Pélage pouvaient conduire à sa perte.

Mais Dieu donne aux intelligences d'é-

lite ce besoin irrésistible du vrai qui les pousse malgré tout à l'examen et à la recherche. Bientôt la vérité se manifeste; elle écrase le mensonge.

Le reptile se débat en vain sous la serre puissante de l'aigle.

Henri Lacordaire, après d'éclatants succès obtenus en rhétorique et en philosophie[1]. sortit du collége pour entrer à l'école de droit.

C'était l'époque où le comte de Maistre, M. de Bonald et l'abbé de Lamen-

[1] L'auteur de la *Galerie des Contemporains illustres* affirme à tort que la grande supériorité du jeune rhétoricien sur ses condisciples lui valut une récompense exceptionnelle. La collection de médailles des rois de France, dont parle M. de Loménie, fut également accordée à tous les élèves des colléges royaux qui avaient, comme Henri Lacordaire, remporté le prix d'honneur

nais, qui n'avait pas encore brisé sa lance orthodoxe appelaient en champ clos l'impiété pour la combattre. L'étudiant de la faculté de Dijon regarda la bataille, jugea les coups et salua les vainqueurs.

Tout le vieux levain encyclopédiste qui fermentait dans son cerveau disparut sans retour.

Ici le philosophe chrétien commence, en attendant l'heure où doit se révéler l'apôtre.

Henri entrait dans sa dix-neuvième année.

Nous le trouvons au nombre des fondateurs d'une sorte de club semi-politique et semi-littéraire, exclusivement composé d'élèves des écoles, et qui prenait le nom de *Société d'études*.

On s'y exerçait à y discourir sur tous les sujets, sur toutes les thèses.

Dans cette assemblée bouillante de verve et de jeunesse, notre héros se distingua par la solidité de ses conceptions, le nerf de sa logique et par la forme oratoire et remplie d'élégance qu'il savait déjà donner à sa pensée.

Quand il prenait la parole, un silence profond régnait tout à coup dans ce cercle tumultueux.

On l'écoutait avec religion, presque avec extase ; on admirait sa diction si pleine de charme, son organe si pur, son geste si gracieux. Quand il avait terminé sa harangue, ses amis lui pressaient les mains avec enthousiasme et s'écriaient :

« — A Paris ! mon cher, il faut aller à Paris ! Tu y deviendras le roi du barreau ! »

C'était l'avis unanime de toutes les personnes qui avaient pu juger l'étudiant et reconnaître ses qualités brillantes.

Reçu avocat en 1822, il alla passer quelques mois en Suisse, visita le lac de Genève, le Saint-Bernard, Chamouni, les Bossons, la mer de glace, exaltant son âme au milieu des merveilles de cette magnifique nature ; puis, au commencement de l'hiver, il prit le chemin de la capitale, décidé à suivre le conseil de ses compatriotes et à y faire son stage, en attendant qu'on l'inscrivît au tableau des avocats parisiens.

Le jeune homme avait en portefeuille

une lettre chaleureuse d'un vieil ami de sa famille pour le président Riambourg [1], et son professeur de droit romain l'avait recommandé en outre à l'abbé Gerbet, correspondant de la société d'études de Dijon.

Pressé de se faire entendre, Henri Lacordaire accepta les premières causes qui vinrent s'offrir.

Il plaida cinq ou six fois à la cour d'assises, au risque d'être cité devant le conseil de discipline, car il n'avait pas l'âge requis par les règlements.

Berryer l'entendit un jour, et s'appro

[1] Il en reçut bon accueil et put entrer, grâce à son appui, chez M. Guillemin, avocat à la cour de cassation, puis un peu plus tard chez M. Mourre, procureur général.

cha pour le complimenter à la fin de l'audience.

« — Fort bien ! lui dit-il : vous arriverez au premier rang ; mais prenez garde à la trop grande facilité que vous avez pour la parole ! »

Chose étrange, après avoir obtenu tout d'abord des succès capables de le rendre orgueilleux, notre héros n'avait point l'âme satisfaite et tombait dans un découragement inexprimable.

L'air de la salle des pas perdus lui oppressait la poitrine ; il demandait au Palais des horizons qui échappaient à ses regards.

Thémis lui apparaissait sous la forme d'une grosse marchande joufflue, très-

forte en arithmétique, tenant les comptes en partie double et répondant par des chiffres à la veuve et à l'orphelin.

Chez ses confrères, dans le monde, partout, le jeune homme se trouvait isolé.

Son âme délicate cherchait le dévouement, la générosité, la grandeur; il ne rencontrait que l'égoïsme, le calcul, la petitesse.

Paris, la cité reine, dont il s'était fait dans ses rêves une si magnifique image, ne lui parut être qu'une ruche colossale, dont toutes les abeilles travaillent dans la boue, au lieu de prendre leur vol du côté des plaines verdoyantes et de butiner, sous l'azur, parmi les fleurs.

Rien ne le charmait, tous les plaisirs lui semblaient fades.

Aucune des séductions matérielles de la vie ne pouvait atteindre ce cœur placé trop haut dans les régions de la poésie et de l'amour.

Quand la terre nous repousse, le ciel nous attire.

Le 11 mai 1824, après dix-huit mois de lutte et d'incertitude, Henri Lacordaire écrivit la lettre qui va suivre à l'un de ses plus anciens amis de collége :

« Il faut bien peu de paroles pour dire ce que j'ai à dire, et cependant mon cœur a besoin d'être long. J'abandonne le barreau ; nous ne nous y rencontrerons jamais. Nos rêves de cinq ans ne s'accompliront pas. J'entre demain matin au séminaire de Saint-

Sulpice. Hier, les chimères du monde remplissaient encore mon âme, quoique la religion y fût déjà présente : la renommée était encore mon avenir. Aujourd'hui je place mes espérances plus haut, et je ne demande ici-bas que l'obscurité et la paix. Je suis bien changé, et je t'assure que je ne sais pas comment cela s'est fait. Quand j'examine le travail de ma pensée depuis cinq ans, le point d'où je suis parti, les degrés que mon intelligence a parcourus, le résultat définitif de cette marche lente et hérissée d'obstacles, je suis étonné moi-même et j'éprouve un mouvement d'adoration vers Dieu. Un moment sublime, c'est celui où le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme, et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses. Il y a toujours une telle distance entre le moment qui suit et le moment qui précède celui-là, entre ce qu'on était auparavant et ce qu'on est après, qu'on a inventé le mot *grâce* pour expliquer ce coup magique, cette lumière d'en haut. Il me semble voir un homme qui s'avance au hasard, le bandeau sur les yeux ; on le desserre

peu à peu, il entrevoit le jour, et, à l'instant où le mouchoir tombe, il se trouve en face du soleil [1]. »

Les compatriotes du jeune homme ses amis, madame Lacordaire elle-même n'eurent qu'une voix pour désapprouver une résolution si prompte.

On envoya lettre sur lettre au séminariste.

Il fut inébranlable.

A la douce et constante placidité de ses réponses, on reconnut bientôt qu'il ne se laissait entraîner ni par la fougue d'un enthousiasme irréfléchi ni par les aveugles élans d'un coup de tête.

[1] Notice Lorrain, pages 18 et 19.

« Pardonne-moi, cher enfant, lui dit sa mère, pardonne à mon cœur, à ma faiblesse : j'ai eu tort de prendre contre toi le parti du monde, et je te cède à Dieu ! »

Henri Lacordaire commença donc sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice.

Il avait écrit à monseigneur de Boisville, évêque de Dijon, pour le prier de lui accorder son *exeat* [1], une lettre si laconique et si simple, que celui-ci eut hâte de faire droit à la requête, se disant à part lui :

— Ma foi, la perte n'est pas grande pour mon clergé !

[1] On nomme ainsi la pièce régulière par laquelle un évêque autorise les jeunes gens placés sous sa dépendance spirituelle à prendre les ordres dans un autre diocèse.

Trois ans plus tard, apprenant le succès du premier discours de Lacordaire au collége Stanislas, il dit à M. de Tournefort, son grand vicaire :

— Comprenez-vous cela ? J'ai pris un diamant pour un caillou. Quelle sottise ! Ah ! si je rattrapais l'*exeat !*

Monseigneur de Paris ne se montra que fort peu touché des lamentations du prélat dijonnais. Il garda le diamant pour son écrin archiépiscopal.

L'abbé Lacordaire était chéri de ses condisciples et de ses supérieurs.

Tous les ans il allait passer ses vacances tantôt à Conflans chez M. de Quélen, tantôt à la Roche-Guyon chez le duc de Rohan-Chabot, cet ancien officier de mousquetaires sous Louis XVIII, qui ve-

nait de jeter l'épaulette pour prendre la soutane Il se consolait au pied des autels de la mort d'une femme adorée [1].

Certes, avec de pareils protecteurs, si le germe de l'ambition eût existé dans son âme, Lacordaire aurait gravi rapidement la pente qui mène aux dignités de l'Église; mais au nombre des vertus qu'il puisait à la source de la foi, il comptait l'humilité, la plus divine de toutes, et celle dont la pratique semblera toujours impossible aux gens du monde.

Le 25 décembre 1827, il est ordonné prêtre.

[1] Il fut depuis archevêque de Besançon et cardinal. Henri Lacordaire était aussi très-estimé de M. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis.

Ses études théologiques ont été si brillantes que les premiers vicariats lui sont immédiatement offerts dans les paroisses de la capitale. M. de Quélen veut l'attacher à Saint-Sulpice ou à la Madeleine; le jeune prêtre refuse tout pour n'accepter qu'une place d'aumônier dans un couvent de visitandines [1].

Madame Lacordaire quitte Dijon et vient partager à Paris le modeste logement de son fils.

On espère dans le clergé que l'ancien avocat va se livrer à la prédication.

Les feuilles religieuses l'encouragent. Elles reproduisent avec de pompeux

[1] L'année suivante (1828), l'archevêque pria M. de Vatisménil de nommer l'abbé Lacordaire aumônier adjoint du collége Henri IV

éloges quelques fragments du sermon prononcé par Lacordaire au collége Stanislas et qui devait donner de si vifs regrets à l'évêque de son diocèse.

Mais l'humble abbé se trouve trop faible encore; il hésite à monter dans la chaire chrétienne et à lutter contre l'impiété sans être sûr de la vaincre.

Trois années durant, il prépare ses armes et visite l'arsenal gigantesque des Pères de l'Église.

Il étudie en même temps, du fond de sa retraite, la marche du siècle. Le voyant de plus en plus chaque jour descendre vers les abîmes du matérialisme et du doute, il se demande sérieusement si la gangrène sociale peut se guérir.

« Dieu, pense-t-il, enlève parfois sa lu-

mière aux nations impies, et la transporte chez d'autres peuples qui ne ferment pas obstinément les yeux à l'éclat du flambeau. Si la France est condamnée, je ne la sauverai pas. Allons prêcher l'Évangile ailleurs. »

Ces idées de découragement lui sont suggérées surtout par la lecture du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence.*

Au mois de mai 1830, M. de Lamennais invite l'abbé Lacordaire à venir passer quelques jours au petit domaine de la Chênaie en Bretagne.

Lacordaire se rend à cette invitation.

Déjà plus d'une fois il s'est trouvé en compagnie du prêtre tribun. Les doctrines évangélico-libérales professées par

celui-ci ne lui sont point antipathiques; mais il tremble en voyant la hardiesse d'allure dont M. de Lamennais fait preuve dans ses débats avec l'autorité ecclésiastique.

« — Vous avez tort, lui dit l'obstiné Breton. Le pape est dans l'ornière, il faut l'en tirer malgré lui. »

A l'époque où nous sommes, M. de Lamennais est âgé de cinquante ans et celui dont il cherche à faire son disciple en a vingt-huit à peine : il le domine. comme un vieux lutteur domine un jeune athlète, par la science des coups et par la ruse plutôt que par la force réelle.

Battu dans les discussions, Lacordaire ne se rend pas encore. On dirait qu'il

pressent la véritable cause de sa défaite.

Un prélat catholique de New-York se trouve au nombre des hôtes de la Chênaie.

— Si vous voulez me suivre aux États-Unis, dit-il au jeune prêtre, je vous nomme mon vicaire général.

— J'accepte, monseigneur, répond Lacordaire, presque heureux d'échapper à une influence dont il entrevoit le péril. C'est du côté de l'Amérique, ou je me trompe fort, que doivent émigrer la civilisation et la foi.

Mais il était écrit que le futur dominicain ne partirait pas.

La révolution de juillet éclate comme un coup de foudre, et Lamennais triomphant s'écrie :

« — Regardez ! mes prédictions se réalisent. Le signal de la liberté des peuples est en même temps celui de la renaissance du christianisme ! Quitter la France en ce moment serait un crime. »

Tout semble, en effet, lui donner raison.

Lacordaire cède, moitié convaincu, moitié séduit.

Deux hommes, pour lesquels il a beaucoup d'estime, marchent déjà dans la route tracée par l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*. Ces deux hommes sont l'abbé Gerbet et le jeune comte de Montalembert, tout frais émoulu du collége Henri IV.

A leur exemple, Lacordaire se range sous le drapeau de M. de Lamennais.

L'*Avenir* se fonde le 18 octobre, trois mois après les barricades.

Dieu et liberté! cette devise résume l'esprit du nouveau journal.

Il s'agit d'une alliance entre la démocratie et l'Évangile. Nos intrépides champions entrent dans la lice avec une épée ultramontaine ; ils proclament très-haut qu'ils veulent abattre toutes les souverainetés, à l'exception de celle du peuple.

Seulement, le peuple doit administrer et régner sous la tutelle religieuse de la cour de Rome.

Convaincu décidément par les assertions réitérées de M. de Lamennais que le pape sanctionnera des doctrines dont l'unique but est de porter au

comble sa puissance, en assurant le triomphe universel du catholicisme, Lacordaire, aussi fort de la plume [1] que de la parole, se pose dans l'*Avenir* comme un polémiste ardent et infatigable.

Il signe la fameuse protestation du 7 décembre, où tous les rédacteurs du journal osaient dire au pouvoir :

« Nous ne souffrirons pas qu'on nous abuse plus longtemps par de vaines pro-

[1] Ses œuvres imprimées jusqu'à ce jour, outre les *Conférences*, ont pour titres : *Considérations sur le système politique de l'abbé de Lamennais* (1834); *Lettre sur le Saint-Siége* (1838); *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères prêcheurs* (1840), et *la Vie de saint Dominique* (1841). Il prépare depuis dix ans un livre sur *l'Église catholique*, à propos duquel on lui prête ce langage : « J'ignore ce qui se présentera à faire sur le chemin. Peut-être serai-je interrompu. Mais je reviendrai toujours là comme au point central, comme au foyer de ma vie. »

messes, et nous sommes prêts à combattre et à mourir pour vous arracher la liberté entière pour tous. »

Bientôt l'*Avenir* agite ces questions brûlantes, que les vieux évêques épouvantés combattent et foudroient de tous les points du royaume. Les articles sur la *suppression du budget du clergé*, sur la *liberté de l'enseignement*, sur la *liberté de la presse* sont l'œuvre de l'abbé Lacordaire.

Aux mandements diocésains s'unissent les réquisitoires du parquet.

La lutte devient terrible ; il s'agit de se défendre, et de se défendre éloquemment.

M. de Lamennais et ses collègues ne se déconcertent en aucune façon. Mauguin,

bâtonnier de l'ordre des avocats, reçoit un jour la lettre suivante :

« Paris, 24 décembre 1830.

« Monsieur le Bâtonnier.

« Il y a huit ans, je commençai mon stage au barreau de Paris ; je l'interrompis au bout de dix-huit mois, pour me consacrer à des études religieuses qui me permirent plus tard d'entrer dans la hiérarchie catholique, et je suis prêtre aujourd'hui. Les devoirs que ce nom m'impose m'ont d'abord éloigné du barreau. Mais des événements immenses ont changé la position de l'Église dans le monde ; elle a besoin de rompre tous les liens qui l'enchaînent à l'État, et d'en contracter avec les peuples. C'est pourquoi, dévoué plus que jamais à son service, à ses lois, à son culte, je crois utile de me rapprocher de mes concitoyens *en poursuivant ma carrière dans le barreau.* J'ai l'honneur de vous en prévenir, monsieur le Bâtonnier, quoique je ne puisse prévoir aucun obstacle de la part des règle-

ments de l'ordre. S'il en existait, j'userais de toutes les voies légitimes pour les aplanir.

« Je suis, avec respect, etc.

« H. LACORDAIRE. »

Tous les journaux de l'époque reproduisirent cette lettre, publiée d'abord par le *Globe*, et la rumeur fut grande, lorsque M. Mauguin en fit à ses collègues la communication officielle.

— Allons donc ! crièrent ces messieurs, la place d'un prêtre est à l'église, et non au Palais-de-Justice.

— Quelle folie !

— Deux robes et deux rabats ! On ne cumule pas de la sorte.

— Permettez-moi de vous faire observer, dit M. Mauguin, que le cas n'a jamais été prévu par les règles de l'ordre. M. Lacordaire a le droit.....

— De prêcher! interrompirent les opposants (c'était le plus grand nombre); mais de plaider, grand merci! Nous ferons une règle tout exprès pour lui interdire ce droit. Un avocat devenu prêtre cesse d'être avocat.

Ils votèrent d'un commun accord dans ce sens.

Comme les décisions du conseil ont force de loi, l'abbé Lacordaire ne fut pas inscrit au tableau.

Restait un moyen de tourner l'obstacle. Ce moyen consistait, pour l'avocat dépouillé de son titre, à assumer sur lui la responsabilité des articles, afin d'user de la permission que, de tout temps, les accusés ont eue de plaider leur propre cause.

A la fin de janvier 1831, Lacordaire et M. de Lamennais viennent s'asseoir l'un à côté de l'autre sur les bancs de la cour d'assises.

Ils ont à rendre compte d'une philippique acerbe adressée par eux aux évêques de France.

L'abbé Lacordaire, en présence d'une foule inouïe de curieux accourus pour l'entendre, développe les doctrines de l'*Avenir* avec un enthousiasme et une éloquence qui lui gagnent non-seulement l'auditoire, mais encore les juges.

Le maître et le disciple sont renvoyés absous.

Ce premier triomphe double l'énergie de nos prêtres-journalistes. Ils se déci-

dent audacieusement à mettre en application le principe qu'ils prêchent.

Le nombre de leurs prosélytes augmente.

De toutes parts arrivent des souscriptions encourageantes; la caisse de l'*Avenir* est pleine, et le journal, un beau matin, déclare que, la charte de 1830 ayant promis la liberté d'enseignement, il ne reconnaît à qui que ce soit le pouvoir de fermer l'école que ses rédacteurs vont ouvrir.

Effectivement, une salle est louée rue des Beaux-Arts.

Trente écoliers arrivent pour entendre les cours de MM. Lacordaire, de Montalembert et de Coux, professeurs de par

leur volonté propre, sans brevet de l'Université.

Celle-ci réclame ; elle invoque ses privilèges.

Bientôt un commissaire de police entre, l'écharpe au flanc, dans l'école de la rue des Beaux-Arts. Il enjoint aux maîtres de se taire et aux élèves de se disperser.

L'auteur des *Contemporains illustres*, témoin de cette scène, qui se passait dans son voisinage, nous permettra d'emprunter une partie de sa narration :

« — Au nom de la loi, cria le commissaire, je somme les enfants ici présents de se retirer! »

« Il (Lacordaire) se tourna vers les enfants et dit :

« — Au nom de vos parents, dont j'ai l'autorité, je vous ordonne de rester ! »

« Les deux sommations contradictoires se

renouvelèrent trois fois ; les enfants ne bougeaient pas. Enfin le commissaire fut obligé d'aller chercher des sergents de ville, qui firent évacuer la salle par la force

« On mit les scellés sur la porte, et les trois maîtres d'école furent traduits devant les tribunaux.

« Dans l'intervalle, M. de Montalembert, appelé à la pairie par la mort de son père, réclama la juridiction de la chambre où il venait d'entrer, et y conduisit avec lui ses coaccusés.

« Ils furent condamnés, — ajoute M. de Loménie ; — mais ils eurent la satisfaction de prononcer chacun, devant la plus haute cour du royaume, un très-beau discours contre Bossuet, les maximes gallicanes, les concordats et la tyrannie du gouvernement. »

Ce biographe que nous nous plaisons parfois à citer, parce que, d'ordinaire, il est consciencieux et juste, a écrit l'histoire du grand prédicateur avec une acrimonie bizarre, et qui a dû blesser

le sentiment public, à l'époque où son œuvre fut publiée, c'est-à-dire en 1840.

Si Lacordaire a suivi quelques instants le chemin de l'erreur, on ne peut disconvenir que la bonne foi lui servait de guide.

M. de Loménie est coupable de ne point lui en tenir compte.

Il met assez perfidement en opposition les articles de l'*Avenir* avec certains passages des discours prononcés plus tard sous les voûtes solennelles de Notre-Dame, et il ne s'aperçoit pas que la critique de l'homme devient la plus éclatante apologie du prêtre.

Chez M. de Loménie se trouve un léger grain de voltairianisme qui fait tort à son jugement.

Le moyen le plus sûr de justifier Lacordaire est de continuer sa biographie.

Tous les jours la situation de l'*Avenir* devenait plus grave. Un cri général du clergé de France avait ému la cour de Rome. On suppliait le pape de trancher ces questions dangereuses qui divisaient les pasteurs au plus grand péril du troupeau. Les publicistes incriminés appelaient eux-mêmes l'intervention du saint-siége, et, le 15 novembre, après une profession de foi très-catégorique, ils suspendirent le journal, cause de toutes les querelles, et s'acheminèrent du côté de l'Italie, afin de soumettre leurs doctrines à l'autorité suprême.

Nos lecteurs connaissent le résultat de ce voyage.

L'*Avenir* fut condamné par une lettre encyclique du pape.

Des deux prêtres que nous mettons en parallèle, il y en eut un qui se prosterna sur le tombeau des apôtres, immolant son orgueil et se courbant sous le joug de la foi.

Or, c'est précisément de cette humble soumission que vous le blâmez, nos maîtres !

Il eût fallu, n'est-il pas vrai, que Lacordaire maintînt son programme, accusât le saint-siége d'obscurantisme, et fît avec vous cause commune, en foulant aux pieds ses devoirs de prêtre et de chrétien ?

Nous l'avouons, il a eu tort aux yeux

des démocrates ainsi qu'au point de vue de M. de Voltaire.

Mais peut-être a-t-il eu raison, si l'on daigne tenir compte et du catholicisme et de la sainte obéissance.

Pour vous c'est peu de chose, nous le savons.

Que vous importent le pape, l'orthodoxie, les serments, la religion et ses lois, le Christ et l'autel ? Niaiseries que tout cela, balivernes pures !

Vous avez des convictions infiniment plus éclairées, plus loyales et plus sages.

Si le pays, que vous essayez d'endoctriner depuis soixante ans, avait eu le bon esprit de vous croire, il aurait dépouillé cette défroque catholique, apos-

tolique et romaine que dix-neuf siècles obstinés clouent à ses épaules.

Vous vous efforcez en vain de la remplacer par un costume de sans-culotte.

Ah ! c'est un malheur, un grand malheur que cette obstination de la France à s'agenouiller devant la vieille croix de nos pères !

Certes, elle a tort, car vos maximes sont rassurantes au dernier point.

Les disciples du Christ avaient la sottise de se faire trancher la tête pour soutenir les leurs. Beaucoup plus logiques et plus prudents, vous coupez le cou net à ceux qui n'acceptent pas les vôtres.

Il est incroyable qu'un si doux système de propagande n'ait pas eu de meilleurs résultats

Vraiment l'église de Rome est insensée de ne pas permettre à ses ministres de rester dans vos rangs et de combattre pour vous.

Est-il possible qu'elle vous craigne ? comprend-on qu'elle se défende ? N'est-ce pas vous montrer une défiance incompréhensible que d'attendre, pour vous donner la main, le jour où vous aurez dans votre histoire d'autres épisodes que le renversement des autels et le massacre des prêtres ?

Le christianisme est le père de la liberté, mais il ne veut pas que sa fille soit parricide.

Appelez-nous encore jésuite, riez, haussez les épaules : vous ne serez libres que le jour où vous serez fran-

chement chrétiens. La vérité est là. C'est un rayon de soleil dont les aveugles seuls n'aperçoivent pas la lumière.

Jusqu'ici vous n'avez eu pour vous que les ambitions effrénées, les instincts matériels, les passions avides.

Religion, vertu, morale, tout cela vous renie; et vous espérez vaincre? Allons donc!

Ne chevauchez plus sur le dada de Voltaire. C'est une rosse poussive et fourbue qui trébuche au bord des abîmes, et qui vous y a déjà précipités plus d'une fois.

Dans un cercle où cinquante hommes du monde se trouvaient réunis, M. de Chateaubriand disait un jour :

« — Veuillez me répondre, la main sur le cœur, avec conscience, avec loyauté. Seriez-vous religieux, si vous aviez le courage d'être chastes? »

Tous répondirent affirmativement.

Eh bien ! nos maîtres, qu'en pensez-vous? n'est-ce pas toujours le rayon de soleil?

Ayons, de grâce, un peu de franchise. Parce que nous sommes faibles, sommes-nous en droit de nier la force? M. de Voltaire et tous les incrédules n'ont jamais eu d'autre motif que leur incontinence pour attaquer le christianisme.

Or, ceci n'est point une digression; car, aux yeux de la jeunesse française, assemblée dans la vaste enceinte de

Notre-Dame, Lacordaire a fait plus d'une fois éclater cette vérité tromphante.

Le disciple de M. de Lamennais avait adhéré sans restriction et sans réserve à la lettre encyclique de Grégoire XVI.

Épouvanté de l'esprit de révolte du vieil écrivain, dont l'orgueil s'exhalait en menaces et en anathèmes, il se jeta suppliant à ses genoux et le conjura de se soumettre.

Mais Lamennais le repoussa violemment et l'appela traître.

Ils se séparèrent pour ne plus se revoir [1].

Entre l'auteur des *Paroles d'un croyant* et l'auteur de la *Lettre sur le*

[1] L'abbé Lacordaire voulut alors partir pour les missions. M. de Quélen le décida à rester en France.

Saint-Siége il y eut désormais tout un monde [1].

Le premier, de chute en chute, d'apostasie en apostasie, en est venu à la fin déplorable que vous savez ; le second est debout, sous la robe blanche du dominicain, prêchant l'Évangile aux peuples et donnant l'exemple des plus éminentes vertus.

Sa soumission faite, Lacordaire fut invité par M. de Quélen à reprendre son ancien et paisible emploi d'aumônier chez les visitandines.

Il se remit à ses chères études et se disposa sérieusement à suivre le conseil

[1] « M. de Lamennais, disait Lacordaire, retourne notre devise. Nous avions écrit : *Dieu et liberté;* maintenant il écrit : *Liberté et Dieu.* »

de ses supérieurs ecclésiastiques, qui tous le poussaient à la prédication.

Le collége Stanislas, témoin de son premier succès oratoire, lui ouvrit de nouveau sa chapelle.

Ceux qui assistèrent aux conférences de l'ancien rédacteur de l'*Avenir* furent transportés d'admiration. Son éloge retentit d'un bout de Paris à l'autre. Bientôt la chapelle du collége ne fut plus assez grande ; elle ne pouvait contenir la foule immense qui accourait aux sermons de Lacordaire.

Le pouvoir soupçonneux manifesta des craintes.

Il envoya des hommes à lui pour entendre les discours du prédicateur. et les chargea d'en faire l'analyse. Nous ne

savons quel esprit de malveillance dicta les rapports ; mais le ministre défendit tout à coup les conférences, sous prétexte qu'elles étaient entachées de libéralisme.

En vain M. de Quélen essaya de justifier Lacordaire. On lui répondit assez brutalement :

— Faites-le prêcher, si bon vous semble, à Notre-Dame ; il ne faut pas qu'on nous gâte la jeunesse des colléges.

Prenant le ministre au mot, l'archevêque engagea l'abbé Lacordaire à prêcher le carême de 1835 dans l'église métropolitaine.

Cédant tout à la fois au charme de la parole de l'orateur et à l'esprit d'opposition toujours si vivace en France, la mul-

titude se porta beaucoup plus encore à la cathédrale qu'elle ne s'était portée au collége Stanislas.

Les écoles descendaient en masse de la montagne Sainte-Geneviève.

Tout ce qu'il y avait à Paris d'hommes distingués, d'artistes éminents, se joignit à cette jeunesse enthousiaste.

Lacordaire eut la gloire de faire naître la réaction religieuse, qui succède aujourd'hui à l'indifférence, gagne peu à peu toutes les classes et pénètre jusqu'au cœur de la bourgeoisie pour y tuer le chauvinisme voltairien.

C'est un orateur providentiel.

Il s'inspire du siècle même ; il en étudie tous les goûts, toutes les impressions, tous les sentiments, et, disons-le, tous les

défauts, pour mieux le subjuguer ensuite par l'idée chrétienne.

Lacordaire tient son auditoire entre ses mains et le pétrit comme une cire molle.

Jamais improvisateur plus puissant n'a su rendre l'attention captive. Sa phrase éclate à l'improviste, et le trait pétille, vif, hardi, sans cesser d'être grave et solennel. Il semble que de l'âme de ceux qui l'écoutent à son âme monte une aspiration sympathique, une sorte de fluide lumineux dont les rayons l'éclairent, et lui montrent les fibres à émouvoir, les élans à exciter, les doutes a détruire.

Sa voix onctueuse et tendre passe tout à coup aux accents énergiques.

Il sait au besoin faire vibrer les cordes de l'ironie.

Parole, geste, regard ont chez Lacordaire cette affinité merveilleuse qui triple l'effet de l'éloquence et lui donne son plus triomphant prestige.

On a dit qu'il était un prédicateur romantique. Effectivement, comme Victor Hugo notre grand poëte, il possède au plus haut point le génie de l'antithèse. Il a le tour original, la phrase pittoresque, le mot imprévu. Son imagination est brillante et pompeuse; il sait colorer la période et lui donner de l'éclat sans rien lui enlever de sa force.

En un mot, c'est l'orateur qu'il fallait pour séduire d'abord et convaincre en-

suite une jeunesse excitée par nos luttes littéraires, et que la forme méthodique et froide de l'ancienne éloquence religieuse eût laissée probablement inattentive.

Le gouvernement n'osa plus persécuter les conférences.

Elles se renouvelèrent avec un succès plus grand encore au carême de 1836.

« On sait, dit le biographe compatriote du prédicateur, qu'à la fin de ces conférences qui allaient s'interrompre, la paternelle émotion de M. de Quélen répandit ses adieux et ses bénédictions sur le départ de l'abbé Lacordaire, en le nommant un *prophète nouveau*.

« L'abbé Lacordaire allait une seconde fois à Rome, non plus comme

suppliant et accusé, mais comme un enfant de grâce et de bénédiction [1]. »

Nos lecteurs doivent se rappeler que nous avons donné l'ambition pour cause à la révolte de M. de Lamennais contre le saint-siége. Il voulait le chapeau de cardinal, ce n'est plus aujourd'hui un mystère. Ne pouvant obtenir la pourpre romaine, il se coiffa du bonnet rouge.

Des sentiments plus nobles et plus délicats guidaient l'abbé Lacordaire.

La porte qui mène aux dignités ecclésiastiques s'ouvrait devant lui toute grande. M. de Quélen le comblait d'éloges ; l'estime et l'affection de la cour papale lui étaient acquises. On lui pro-

[1] Notice, M. P. Lorrain, page 46.

posa de se fixer à Rome et d'accepter à *Saint-Louis-des-Français* des fonctions qui pouvaient ensuite le mener à tout.

Mais l'humble prêtre, au lieu de monter, voulut descendre.

Les cardinaux lui offraient un logement dans leur palais, il déclina cet honneur et choisit pour retraite le couvent dominicain de la Minerve.

Son voyage à Rome n'avait pas eu d'autre but que celui d'approfondir la règle de cet ordre, destiné, comme chacun le sait, à l'exercice de la prédication.

Il repassa les Alpes, invité par l'évêque de Metz à venir prêcher dans sa cathédrale.

Cinq mois durant, il électrisa la jeu-

nesse ardente des écoles militaires. Ce fut un triomphe impossible à peindre.

En Lorraine, le nom de Lacordaire est synonyme de saint et d'apôtre.

M. de Quélen obtint du grand prédicateur qu'il se montrerait encore une fois à Notre-Dame, avant de retourner en Italie s'enfermer dans le couvent de la Minerve, où il devait prendre l'habit de novice.

Un jeune saint-simonien, nommé Requédat, touché par les conférences, pria Lacordaire de lui permettre de le suivre à Rome.

Ils prononcèrent ensemble leurs vœux, le 6 avril 1840, après trois années de noviciat.

Ce premier disciple de l'apôtre, ce

cher noyau de son ordre, qui devait l'aider à vaincre les obstacles suscités de nos jours contre les fondations monastiques, mourut à dix lieues de Rome, au moment où il le ramenait en France avec lui.

Lacordaire pleura longtemps ce frère bien-aimé.

Six mois après, lorsqu'il disait la messe pour le repos de l'âme du défunt, des larmes ruisselaient encore le long de ses joues et tombaient dans le calice

Chacun peut se rappeler quel effet de saisissement et d'admiration remua l'auditoire de la métropole, quand on vit le dominicain paraître en chaire avec sa large tonsure et sa robe de laine blanche.

L'avez-vous entendu, nos maîtres?

Étiez-vous là, quand ce moine sublime nous parlait du christianisme et de la patrie ?

« Au XVIIIe siècle, disait Lacordaire, on attaqua la religion par le rire. Le rire passa des philosophes aux gens de cour, des académies dans les salons. Il atteignit les marches du trône. On le vit sur les lèvres du prêtre; il prit place au sanctuaire du foyer domestique, entre la mère et les enfants. Et de quoi donc, grand Dieu ! de quoi riaient-ils tous? Ils riaient de Jésus-Christ et de l'Évangile ! »

Maintenant, écoutez : voici comme il parle de la patrie et de la France :

« La France avait trahi son histoire et sa mission ; Dieu pouvait la laisser périr comme tant d'autres peuples déchus de leur prédestination, il ne le voulut point. Il résolut de la sauver par une expiation aussi magnifique que

son crime avait été grand. La royauté était avilie : Dieu lui rendit sa majesté, il la releva sur l'échafaud. La noblesse était avilie : Dieu lui rendit sa dignité, il la releva dans l'exil. Le clergé était avili : Dieu lui rendit le respect et l'admiration des peuples, il le releva dans la spoliation, la misère et la mort. La fortune de la France était avilie : Dieu lui rendit la gloire, il la releva sur les champs de bataille. La papauté avait été abaissée aux yeux des peuples : Dieu lui rendit sa divine auréole, il la releva par la France. Un jour, les portes de cette basilique s'ouvrirent; un soldat parut sur le seuil, entouré de généraux et suivi de vingt victoires. Où va-t-il? Il entre, il traverse lentement cette nef, il monte vers le sanctuaire, le voilà devant l'autel. Qu'y vient-il faire, lui, l'enfant d'une génération qui a ri du Christ? Il vient se prosterner devant le vicaire du Christ, et lui demander de bénir ses mains, afin que le sceptre n'y soit pas trop pesant à côté de l'épée; il vient courber sa tête militaire devant le vieillard du Vatican, et confesser à tous que la gloire ne suf-

fit pas, sans la religion, pour sacrer un empereur. »

A partir de cette époque, le révérend père Lacordaire se montre infatigable.

Son zèle et son ardeur enfantent des prodiges.

Douze prosélytes sont envoyés à Rome à la maison de noviciat ; l'apôtre franchit une quatrième fois les Alpes pour leur porter des consolations et du courage. Puis, sans reculer devant une route de quatre cents lieues, il accourt à Bordeaux afin d'y prêcher pendant la période quadragésimale.

De Bordeaux il vole à Nancy, où il prononce une magnifique oraison funèbre du général Drouot.

Notre-Dame le revoit en 1843; il y retrouve la même foule, le même enthousiasme.

Appelé à Grenoble, à Lyon, à Strasbourg, à Liége, il laisse partout la semence divine. Jamais il ne se fatigue, jamais l'improvisation ne lui fait défaut.

Dieu l'éclaire et l'inspire.

Un jour, M. Villiaumé, auteur d'une *Histoire de la Révolution*, passablement rouge, mais remarquable comme exactitude, arrive de Lorraine et fait lire à M. de Lamennais quelques chapitres de cette histoire.

C'était un des auditeurs les plus assidus de Lacordaire à la cathédrale de Nancy.

Encore sous l'impression de cette parole éloquente, il dit à Lamennais :

— Que pensez-vous de votre ancien collaborateur?

— Je pense, répond Lamennais, que c'est un ambitieux.

— Par exemple! y songez-vous? murmure le jeune écrivain scandalisé.

— C'est un ambitieux, vous dis-je! Quand on se fait moine, on s'enterre sous les voûtes d'un cloître, et tout est dit.

Voilà où M. de Lamennais en était venu dans ses jugements sur l'apostolat et sur le zèle chrétien. *Armscharpands et Darvands* n'avaient pas le suc-

cès des *Conférences;* le public se montrait, en vérité, bien injuste.

A Nancy, le célèbre dominicain jeta les fondements de sa pauvre communauté.

Un noble de la ville, M. de Saint-Beaussand, prit l'habit de novice. Il fit donation de son hôtel au révérend père Lacordaire. Cet hôtel fut à l'instant même divisé en cellules et devint le premier monastère de l'ordre en France.

M. de Saint-Beaussand est mort, il y a quelques années, sous l'habit de Saint-Dominique.

A Nancy, Lacordaire eut des admirateurs passionnés et d'impitoyables détracteurs. Un journal radical, le *Pa-*

triote, prenait à tâche de l'insulter chaque jour et de le calomnier dans sa feuille.

Les frères dominicains se plaignirent aux tribunaux, en l'absence de leur supérieur; mais Lacordaire, prévenu du fait, leur commanda de retirer la plainte, appuyant son injonction de ces paroles remarquables :

« N'attaquons personne, défendons-nous par nos œuvres. »

Le *Patriote*[1] échappa, grâce à lui, à une condamnation judiciaire certaine.

[1] Ce journal fut rédigé plus tard par le mari de madame Clémence Lalire, bas-bleu connu. L'ancien rédacteur, ennemi de Lacordaire, est tombé dans l'indigence la plus profonde. Il gagne à peine deux francs par jour comme ouvrier typographe.

En 1830, les habitants de Nancy avaient chassé honteusement leur évêque. Depuis, il fut impossible d'obtenir d'eux que le prélat fût réinstallé sur son trône épiscopal.

M. de Forbin-Janson mourut loin de son diocèse.

Or, au milieu des passions et des rancunes mal éteintes, à Nancy même, dans cette cathédrale d'où l'évêque avait été expulsé. Lacordaire prononça le panégyrique de l'évêque.

Il osa dire aux ouailles rebelles quelles étaient les vertus du pasteur.

On n'entendit aucun murmure, aucune plainte. Nancy courba la tête et pleura ses torts.

Le révérend père Lacordaire avait

conquis en Lorraine toute la jeunesse intelligente.

Nous avons connu un poëte nancéien, qui, chaque jour, servait la messe de l'apôtre, bravant avec une intrépidité rare les épigrammes du *Patriote*, et mettant le respect humain sous ses pieds.

Ce poëte, ce chrétien courageux se nommait Désiré Carrière.

Lamartine et Alfred de Musset l'ont connu comme nous. Ils peuvent dire si le talent ne grandit pas au pied de la croix [1]

[1] M. Désiré Carrière est mort, voici bientôt un an. Nous sommes heureux de rendre hommage à sa mémoire. Marié dans notre ville natale même, à Mirecourt, il y donna l'exemple des plus héroïques vertus chrétiennes. Huit mille personnes, accourues de toutes les

A Nancy, le couvent des dominicains est situé rue Sainte-Anne, derrière la cathédrale. On raconte que le père Lacordaire habitait la cellule la plus noire et la plus humide. Il aimait cette pauvre retraite; il la soignait avec une attention extrême.

Chez lui jamais de poussière, jamais de papier brûlé.

Ses livres sont classés avec une symétrie parfaite. Le canif, l'écritoire, la règle se trouvent toujours disposés sur la table de la même façon. Quelquefois il s'interrompt dans l'entretien le plus sé-

communes environnantes, assistèrent à son convoi. Les œuvres du poëte vont être publiées par sa veuve; celles du chrétien restent dans tous les souvenirs et dans tous les cœurs.

rieux pour aller ranger un objet quelconque.

Tout ce qui n'est pas à sa place le chagrine.

Dans la cour du couvent de Nancy, où il se promenait, un quart d'heure avant de parler à la distribution de prix du collége, méditant et préparant sa harangue, on l'a vu ramasser de petits morceaux de bois et les mettre dans le pan relevé de son scapulaire, pour aller ensuite les déposer au bûcher.

C'est l'ami de l'ordre par excellence.

L'esprit de méthode est un des traits les plus saillants de sa nature ; il le porte partout, dans les choses physiques et dans les choses morales.

Il est loin d'être sévère, et pourtant il n'y a pas d'exemple qu'un de ses moines lui ait refusé obéissance

Constamment il leur donne des exemples de modestie, d'humilité, d'abnégation. Qu'un étranger vienne loger au monastère, il s'occupera lui-même de balayer la chambre de son hôte et de lui dresser un lit.

Sa conversation a beaucoup de grâce. Il s'exprime en termes de choix, avec une incomparable douceur. Tout ce qu'il y avait de pétulance et de vivacité dans son caractère a été vaincu par la volonté chrétienne.

Ce calme, néanmoins, et cette douceur ne nuisent en rien à son esprit.

Ses répliques ont parfois une originalité charmante.

— Eh! s'écriait-il, en réponse à un tableau très-sombre qu'on lui faisait de notre société moderne, pourquoi se récrier ainsi contre le monde? Il a du bon, je vous assure : c'est une caverne d'honnêtes gens.

Une autre fois, après une longue dissertation sur l'éloquence, il se résuma par ces mots :

— Ne donnez pas de la pioche ici et là ; creusez toujours à la même place, approfondissez, et vous serez orateur. Qu'est-ce qu'un orateur? C'est un homme qui fait un trou.

Le révérend père Lacordaire a écrit quelques articles dans l'*Ère nouvelle;* mais, depuis dix ans, il s'occupe surtout de prédication, et voyage d'une extrémité de la France à l'autre pour y établir des maisons de son ordre.

Outre le couvent de Lorraine, il en a fondé un dans la Charente et un troisième à Paris, sans parler de la maison de noviciat, transportée à Flavigny, petite ville du département de la Côte-d'Or.

En 1850, il fut nommé par le saint-père provincial des dominicains en France.

Au bout de trois ans d'exercice de cette charge, on voulut l'élever à la di-

gnité de général de l'ordre, et le fixer à tout jamais en Italie ; mais Lacordaire supplia le pape de le laisser fonder un tiers-ordre, destiné à l'enseignement, et le père Jandel, un des moines de Nancy, fut promu au généralat.

Deux maisons du tiers-ordre sont aujourd'hui créées par le célèbre dominicain, l'une à Oullins, près de Lyon, l'autre à Sorèze, dans la Garonne.

Il faut ici revenir sur nos pas et raconter quelques détails de l'histoire du révérend père Lacordaire en 1848.

Comme tous les esprits sages, comme tous les cœurs droits, il pensa qu'on devait accepter le nouvel état de choses

franchement, loyalement, sans détour étudier les allures des gouvernants et les voir à l'œuvre.

Or, ces messieurs de la république frémirent en voyant porter le dominicain aux élections de la Seine.

Ils craignaient qu'un autre abbé Maury ne régnât sur la nouvelle Constituante.

Sans plus de retard, une notice biographique, très-économe de louanges, mais très-riche en insinuations perfides, est distribuée aux électeurs[1]. On invite Lacordaire à se rendre au club;

[1] Cette biographie était anonyme. L'auteur signait hardiment . *Un vieux montagnard.*

on l'interpelle, on veut l'intimider, on lui crie :

— Vous êtes monarchique !

— Expliquez un peu votre *Lettre au Saint-Siége !*

— Tirez-vous de là, révérend père !

— C'est facile, messieurs, répond le candidat. Je ne suis point un républicain de la veille, je suis un républicain d'aujourd'hui.

Tous les rieurs se mirent du côté du moine. On ne put réussir à lui enlever un seul vote.

Paris le nomma trois jours après [1].

[1] Lacordaire ne parut qu'une seule fois à la Cham-

Le dernier discours de Lacordaire est le discours sur la *Grandeur de l'homme;* il le prononça dans la chaire de Saint-Roch, en 1852, et toucha la question des écoles libres, ce qui occasionna quelques plaintes du ministère, adressées à monseigneur Sibour.

Beaucoup de journalistes avaient arrangé la conférence du dominicain, de manière à la rendre méconnaissable et à la métamorphoser en pamphlet.

L'archevêque n'eut aucune peine à justifier l'orateur.

Il envoya tout simplement au ministre

bre. Forcé par la règle de son ordre de conserver toujours son costume, il craignit de l'exposer dans les uttes parlementaires et donna sa démission.

le discours sténographié dans l'église même, au moment où Lacordaire le prononçait.

Néanmoins le bruit courut que l'illustre moine était en prison.

Deux cents lettres lui arrivèrent de tous les coins de la France : il fut obligé de prendre la presse pour secrétaire intime et de la charger de répondre à toutes ces correspondances inquiètes.

« Ma tête est sur mes épaules, écrivit-il en plaisantant ; je suis libre, et je prêche quand bon me semble. »

Lacordaire, depuis ses anciennes luttes de journaliste, éprouve une ré-

pugnance visible, lorsqu'il s'agit de soutenir une polémique et d'occuper de lui l'opinion.

Tout récemment, M. Louis Veuillot, cet intrépide pourfendeur de l'*Univers*, qui a des idées diamétralement opposées à celles du dominicain, le força de descendre dans la lice au sujet de l'inquisition.

Il lui jeta M. Jules Morel entre les jambes.

Aux yeux du grand inquisiteur Veuillot, Lacordaire n'a pas l'*auto-da-fé* en suffisante estime, et professe pour le *san-bénito* une admiration beaucoup trop restreinte.

Cette question du saint-office, renou-

velée si judicieusement de nos jours, prouve qu'il y a chez M. Louis Veuillot un esprit d'à-propos tout à fait recommandable, un tact exquis, une finesse d'aperçus vraiment digne d'éloges

Nous retrouverons bientôt M. Veuillot sur le champ de bataille biographique.

Au moment de clore cette courte et trop imparfaite histoire de l'éloquent prédicateur, nous demandons pour notre plume profane indulgence e pardon.

Peut-être n'appartenait-il pas à un homme du monde, à un écrivain que bien des gens accusent d'être superficiel et léger, de peindre cette vie si pure. Nous sommes resté nécessaire-

ment au-dessous de notre sujet. Mais si l'admiration la plus profonde et le respect le plus absolu peuvent racheter l'impuissance, nous déposons aux pieds du fils de saint Dominique notre respect et notre admiration.

Lorsque vous traverserez la rue de Vaugirard, frappez à la porte de l'ancien couvent des carmes ; entrez et faites-vous conduire à la cellule du révérend père Lacordaire.

Vous trouverez ce courageux champion de l'Église militante entre quatre murailles nues et froides.

Il porte, comme le dernier de ses moines, la chemise et la tunique de laine.

Une chaise, une table en bois blanc, voilà tout son mobilier.

Cherchez son lit, vous apercevrez une planche.

A trois heures du matin, chaque jour, il se lève au son de la cloche, pour aller à la chapelle psalmodier matines.

La règle ne l'a jamais trouvé en défaut dans l'observance de ses points les plus austères. D'un bout de l'année à l'autre il fait maigre; il jeûne depuis le 14 septembre, jour de l'exaltation de la sainte Croix, jusqu'à Pâques.

Sur son beau visage règne une paix inaltérable. Il y a dans son sourire quelque chose de céleste et dans ses

yeux un rayonnement de bonheur. C'est la nature angélique et chaste dans toute son essence radieuse. Ses discours, son geste, sa démarche respirent la simplicité évangélique la plus naïve et la plus sincère.

Comparez ce noble front d'apôtre à la figure sinistre de M. de Lamennais, et dites où est le calme, où est la sérénité, où est la conscience

FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

Un jeune confrère en littérature, M. Delaage, a bien voulu permettre à nos éditeurs de reproduire en fac-simile la lettre ci-contre, qui lui a été adressée, au sujet de l'envoi d'un de ses livres. M. Delaage est un écrivain religieux très-estimé du révérend père Lacordaire.

Paris, 20 novembre 1850.

Monsieur,

Je vous remercie du nouvel écrit que vous venez de m'adresser, je ne l'ai point encore lu ; je le ferai à mon premier moment de loisir, et je ne doute pas que vous n'y ayez semé bien des vérités utiles aux âmes qui ne sont pas encore éclairées comme la vôtre de la lumière de Dieu.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements l'expression de mes sentiments très distingués.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,

Prov. des Fr. Prêch.

Lith. V. Janson r. Dauphine 18 Paris.

EN VENTE :

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.

SOUS PRESSE :

PAUL DE KOCK. — LÉON GOZLAN. — PONSARD.
AUGUSTINE BROHAN. — INGRES. — HORACE VERNET.
PAUL FÉVAL. — EUGÈNE SUE. — PROUDHON.
ROSE CHÉRI. — FRÉDÉRIC LEMAITRE. — ROSSINI.
ALFRED DE VIGNY. — GAVARNI. — FRANCIS WEY.
THÉOPHILE GAUTIER. — LOUIS VEUILLOT.
FRANÇOIS ARAGO. — BERRYER. — NOGENT SAINT-LAURENS.
ALEXANDRE DUMAS. — LOUIS DESNOYERS.
ODILON BARROT. — SAINTE-BEUVE. — ARSÈNE HOUSSAYE.
MADAME DE GIRARDIN. — MONTALEMBERT.
ROTHSCHILD. — LE Dr VÉRON. — ALEXANDRE DUMAS FILS.
ALPHONSE KARR. — ETC., ETC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44



LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

20

RACHEL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

TROISIÈME ÉDITION.

50 centimes.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

RACHEL

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



RACHEL

LES CONTEMPORAINS

RACHEL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—

1855

RACHEL

Le 24 mars 1820, dans une misérable auberge de la Suisse, Esther Haya, femme d'un colporteur juif, appelé Félix, mit au jour un enfant du sexe féminin, qui reçut les noms d'Élisabeth Rachel. On ne consigna régulièrement cette naissance sur aucun registre civil

ou religieux. Il en résulte que la sublime tragédienne dont l'Europe entière salue la gloire n'a pas même ce que le plus obscur des enfants du peuple a toujours, c'est-à-dire un acte qui constate son origine [1].

Pendant dix années consécutives, le père et la mère de Rachel voyagèrent en Suisse et en Allemagne.

Sans toit, sans pénates, n'ayant pas toujours du pain aux lèvres et traînant avec eux leur progéniture en haillons, ils couraient d'une foire à l'autre, pour y vendre ces mille objets indescriptibles

[1] Tout ce qu'on a pu retrouver est une note du bourgmestre d'Arau, canton d'Argovie, mentionnant qu'une femme qui colportait venait d'accoucher dans un village appelé Munf. Cette note ne contient aucune désignation de religion ni de famille.

qui composent la pacotille des juifs nomades.

Jamais, à aucune époque, mère de famille ne déploya pour vaincre le sort plus d'intrépidité que la femme du colporteur Félix.

A force de travail et de patience, elle réussit à abriter toute sa bohême à Lyon, dans une pauvre échoppe de marchande à la toilette.

Pendant qu'Esther Haya vendait ou échangeait des hardes, son mari donnait quelques leçons d'allemand; Sarah, l'aînée des petites juives, allait chanter dans les cafés, en s'accompagnant de la guitare, et sa sœur Rachel faisait la collecte autour des tables.

Vers 1830, ils prirent le chemin de

Paris, où les attendait une tout autre destinée.

Les anciens ont dit que la fortune était aveugle ; nous la croyons au contraire fort clairvoyante. Elle tient une bascule railleuse, au moyen de laquelle nous sommes portés de bas en haut et de haut en bas, presque toujours sans nous y attendre, et au plus grand amusement de la folâtre déesse.

Arrivés à Paris, les Félix vécurent d'abord à peu près comme à Lyon.

Rachel, devenue plus grande, chantait avec sa sœur à la porte des établissements publics, et rapportait, le soir, au taudis commun la recette de la journée.

Quelques flatteurs maladroits ont

voulu nier, pour faire leur cour à Hermione, ce détail pittoresque de son histoire, ignorant sans doute qu'elle a eu le bon esprit de le raconter elle-même.

Ce dut être pendant un épisode de cette vie errante que l'illustre fondateur de l'institution royale de musique religieuse, Étienne Choron, rencontra les deux jeunes filles et leur proposa de suivre sa classe.

Il rendit visite au père et à la mère. C'était Rachel surtout qu'il tenait à avoir pour élève. Sur ce front d'enfant, le vieillard avait aperçu le rayonnement d'une étoile.

— Comment vous appelez-vous, ma chère petite? lui demanda-t-il.

— Je me nomme Élisabeth Rachel, monsieur.

— Rachel, murmura Choron, voilà qui sent l'Ancien Testament. Ce nom-là ne convient guère à la musique chrétienne.

— Il me reste celui d'Élisabeth, dit la jeune fille.

— D'accord ; mais le *beth* est de trop. Je vous inscrirai sous le nom d'Élisa. Présentez-vous demain à ma classe, et ne courez plus les rues. Je me charge de votre avenir.

Choron tint parole.

Au bout d'un mois, s'apercevant que l'organe métallique et nerveux de sa protégée la rendait propre à la déclamation plutôt qu'au chant, il alla lui-

même la présenter à Pagnon Saint-Aulaire, qui formait des élèves pour la tragédie et la comédie, en dehors du Conservatoire.

Le vieux professeur accepta la jeune israélite pour écolière.

Elle savait à peine lire; son nouveau maître lui donna des leçons tout à fait paternelles.

Quatre années durant, il remua ce terrain sans culture, et y sema cette moisson de gloire et d'or que l'ex-bohémienne des carrefours de Lyon recueille aujourd'hui.

Les rôles d'*Hermione*, d'*Iphigénie* et de *Marie Stuart* furent implantés par Saint-Aulaire dans le cerveau de son élève, mot par mot, hémistiche par

hémistiche, intonation par intonation.

C'était entre lui et la jeune fille une lutte perpétuelle.

Élisa préférait apprendre la Dorine de *Tartufe*, la Philaminte des *Femmes savantes*, ou la Lisette des *Folies amoureuses*. Elle traitait de radoteurs tous ceux qui essayaient de lui prouver que le genre tragique seul était en raison de la puissance de sa voix et de son geste.

Ce goût singulier de la grande artiste pour la comédie existe encore.

Elle est dans le ravissement, lorsqu'elle peut jouer, soit à l'Odéon, soit dans quelque théâtre de société, les rôles de Dorine et de Marinette [1], où

[1] Elle a même osé, le 1er juillet 1844, aborder ce dernier rôle sur la scène où elle joue Phèdre.

chacun s'accorde à la trouver médiocre.

Un jour, M. Védel, caissier du Théâtre-Français, reçut à son bureau la visite d'une débutante, qui le supplia de venir l'entendre à la salle Molière[1].

— Que jouerez-vous, mon enfant? lui demanda-t-il.

— La soubrette du *Philosophe marié*.

— Sera-ce tout ?

— Non, je commencerai par le rôle d'*Hermione*. Mais je n'y suis pas bonne ; venez seulement pour l'autre pièce.

Comme tous ceux qui apercevaient la jeune Félix pour la première fois, M. Védel remarqua le caractère expres-

[1] Rue Saint-Martin. Saint-Aulaire avait loué cette salle pour y exercer ses élèves.

sif de sa physionomie et la sonorité de son organe.

Il se décida, quoi qu'elle en eût dit, à la voir dans son rôle tragique.

Le soir même, il était à la salle Molière.

Après avoir écouté un acte d'*Andromaque*, il quitta vivement son avant-scène, prit un cabriolet, brûla le pavé jusqu'à la rue Richelieu, et ramena Jouslin de la salle[1] au théâtre où jouait Élisa.

— Voyez cette petite juive de quinze ans, lui dit-il. C'est une merveille.

On commençait le troisième acte. Jouslin poussa des exclamations de surprise. Il n'avait jamais entendu décla-

[1] Directeur de la Comédie Française

mer le vers avec une netteté plus grande, un talent de diction plus admirable.

Quand Hermione se montra dans le *Philosophe marié* sous un cotillon de soubrette, il se leva furieux, courut dans les coulisses et dit à Saint-Aulaire :

— Ah çà ! mais vous êtes fou !

— Pourquoi? demanda le professeur.

— Vous gâtez cette enfant par vos sots rôles de Destouches.

— Oui, je le sais. Que voulez-vous? Obtenir d'elle obéissance n'est pas chose facile; elle est têtue comme une mule andalouse.

— Eh ! corbleu ! cria Jouslin, dites à madame Félix de lui donner le fouet ; elle est d'âge encore à le recevoir.

Puis, riant aussitôt de sa colère, il pria le professeur de lui amener la jeune élève, quand elle ne serait plus en scène.

Un instant après Élisa parut.

— Mademoiselle, dit Jouslin, vous tenez à entrer au Conservatoire?

— Oh! monsieur, répondit-elle, c'est mon plus grand désir.

— Vous y entrerez. Je me fais fort de vous obtenir en outre un secours de six cents francs. Mais si vous avez le malheur de jouer à l'avenir un rôle de soubrette, un seul, c'est au ministre et à moi que vous aurez affaire.

Dès le lendemain, la jeune fille était admise au Conservatoire dans la classe de Michelot: c'était le 27 octobre 1836.

Peu de temps après, Jouslin fut éliminé de la Comédie-Française. Védel, qui lui succéda, battu tout d'abord en brèche par les sociétaires et perpétuellement occupé à se défendre contre leurs attaques, oublia le secours promis.

Les Félix avaient hâte d'exploiter le talent d'Élisa ; leur pauvreté ne diminuait pas, et le nombre de leurs enfants augmentait beaucoup [1].

M. Poirson, directeur du Gymnase, assistant par hasard à une représentation de Chantereine, vit notre jeune tragédienne dans le rôle d'Ériphile.

[1] Ils en avaient alors cinq, dont quatre filles, Sarah, Rachel, Rébecca, Lia, et un garçon nommé Raphaël. Vers 1840, ils eurent une dernière fille qui porte le nom de Dinah.

Son admiration se traduisit par des offres sérieuses.

Depuis quelque temps les vaudevilles à l'eau de rose de M. Scribe ne faisaient plus que des recettes médiocres. Poirson voulait essayer d'un autre genre, afin d'empêcher la désertion complète du public. Il appela dans son cabinet l'Ériphile de la salle Chantereine; elle accourut accompagnée de son père.

— Combien voulez-vous gagner, mademoiselle? demanda Poirson.

La jeune fille regarda l'auteur de ses jours, qui se hâta de répondre dans son idiome tudesque :

— *Nous falons teux mille vrancs, gomme un liard.*

— Vous valez mieux que cela, dit

Poirson. Je vous en donne trois mille, avec une augmentation annuelle du tiers de cette somme, si votre fille réussit à mon théâtre.

— *Drès pien! che signe dout te suite!* s'écria Félix père, émerveillé de cette bonne fortune.

— Il s'agit à présent de savoir le nom que mademoiselle prendra sur l'affiche, dit le directeur. Je ne veux à aucun prix de celui d'Élisa.

— Aimez-vous mieux le nom de Rachel? demanda la jeune fille. M. Choron me l'avait fait quitter lorsque j'étais son élève.

— Quelle sottise! Ma cuisinière s'ap pelle Élisa; tandis que Rachel... à la

bonne heure ! Gardez ce nom, ne le quittez plus.

L'administration du Gymnase commande le jour même une pièce capable de donner l'essor aux qualités dramatiques de sa nouvelle pensionnaire. En moins de trois semaines *la Vendéenne* de M. Paul Duport est écrite et mise à l'étude. On sonne toutes les fanfares de la presse pour amener le public à la première représentation. Le public arrive ; mais il accueille avec froideur la merveille qu'on lui présente. Rachel n'a pas l'ombre de succès.

Poirson se décourage, efface *la Vendéenne* de l'affiche, et dit :

— C'est un four !

Il plante là sa débutante, ou ne lui

donne plus que des rôles insignifiants.

Rachel court à la Comédie-Française. Elle demande à parler à M. Védel. Celui-ci, toujours en bataille avec les sociétaires, ne peut la recevoir; il laisse même une lettre qu'elle lui écrit sans réponse. D'un autre côté, Michelot, professeur de la jeune fille au Conservatoire, n'ayant qu'une foi très-médiocre dans le talent de cette élève, lui refuse en quelque sorte son patronage.

Désolée, suppliante, elle s'adresse à Provost[1], qui la toise des pieds à la tête, la juge solennellement d'un coup d'œil et lui dit :

—Vous n'êtes pas taillée pour la scène,

[1] Premier comique du Théâtre-Français.

ma chère. Allez sur le boulevard et vendez des bouquets!

La pauvre juive, abandonnée de tous, va frapper, en désespoir de cause, à la porte de Samson, l'éminent artiste, qui doit bientôt figurer dans notre galerie, au double titre d'auteur plein de goût et de finesse, et de comédien parfait.

Il suit les traces de Molière.

Samson écoute Rachel, et s'écrie :

—Bonté divine! si j'avais votre organe, quels miracles je voudrais accomplir!

— Eh bien! dit Rachel, faites passer votre génie dans ma voix. Soyez mon maître.

A partir de ce jour, Samson dirige la jeune fille, et met sa vieille expérience au service du larynx merveilleux dont la

nature a doué mademoiselle Félix. Elle se montre beaucoup plus docile que chez Saint-Aulaire, abandonne sans rémission les soubrettes, n'étudie que les grands rôles tragiques, et se trouve assez forte, au bout de quelques mois, pour se montrer sur la scène française.

Védel obtient des sociétaires un court armistice.

Il en profite pour résilier l'engagement de Rachel au Gymnase, lui épargne les formalités de l'audition, celles des débuts, et l'attache au Théâtre-Français comme pensionnaire, à raison de quatre mille francs pour la première année. L'affiche annonce bientôt mademoiselle Rachel dans le rôle de Camille des *Horaces*.

Une chaleur tropicale brûle Paris.

Tout le monde est aux champs ou à la mer. Quand nous disons tout le monde, il faut entendre la société lettrée, artistique, intelligente.

Par hasard, néanmoins, le docteur Véron n'est pas parti.

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire quelques lignes des *Mémoires* de cet excellent bourgeois Il est plus spirituel et plus malin qu'on ne pense. Écoutez plutôt :

« Par une belle soirée d'été, le 12 juin 1838, cherchant l'ombre et la solitude, j'entrai vers huit ou neuf heures au Théâtre-Français. (La délicieuse épigramme !) On comptait quatre spectateurs à l'orchestre, je faisais le cinquième. Mes regards furent attirés sur la scène par une *physionomie* étrange, pleine d'expression, au front proéminent, à l'œil noir caché sous l'orbite, plein de feu. (Comme

vous écrivez bien, docteur!) Tout cela planté sur un corps grêle, mais d'une certaine élégance de poses, de mouvements et d'attitudes. Une voix timbrée, sympathique, du plus heureux diapason, et, par-dessus tout, très-intelligente, rendit attentif mon esprit distrait et plus disposé à la paresse qu'à l'admiration. (Allons donc! Été comme hiver, les actrices ont toujours stimulé votre enthousiasme.) Cette *physionomie* étrange, cet œil plein de feu, ce corps grêle, cette voix intelligente, c'était Mlle Rachel : elle disait pour son début le rôle de Camille dans Horace.

« L'impression vive et profonde (Ah! oui, trop vive et trop profonde!) que me causa du premier coup cette jeune tragédienne réveilla en moi de confus souvenirs.

« A force d'interroger ma mémoire, je me rappelai une *phÿsionomie* singulière, jouant le rôle de la Vendéenne au Gymnase; je me rappelai aussi une jeune fille pauvrement vêtue, chaussée grossièrement (Docteur! docteur! il fallait lui acheter des bottines) qui,

interrogée devant moi dans les corridors d'une salle de spectacle sur ce qu'elle faisait, répondit, à mon grand ébahissement d'une voix de basse-taille et du ton le plus sérieux : « *Je poursuis mes études.* » Je retrouvais dans Mlle Rachel cette *physionomie* singulière du Gymnase (Décidément, votre rédaction a beaucoup trop de physionomie, docteur!) et cette jeune fille pauvrement vêtue qui *poursuivait ses études.*

« Bien à plaindre ceux qui, dans les arts, ne savent ni abhorrer ni admirer : tableaux, statues, monuments, chanteurs ou cantatrices, comédiens ou comédiennes, tragédiens ou tragédiennes, j'abhorre ou j'admire. (Ce diable d'homme! il a toujours donné dans les extrêmes.) La jeune Rachel m'avait étonné, son talent me passionna. Il me fallut au plus vite mettre la main sur mon ami Merle, dont je partageais les goûts et les entraînements littéraires, pour le contraindre à suivre les débuts de celle que j'appelais déjà mon petit prodige.

« — Cette enfant-là, disais-je, lorsque *les*

douze ou quinze cents bons esprits qui font l'opinion publique à Paris l'auront entendue et jugée, sera la gloire et la fortune de la Comédie-Française [1]. »

Qu'en pensez-vous? Notre délicieux fabricant de *Mémoires* parle de la sorte longtemps encore.

Et voyez la chance! admirez l'étoile de Rachel!

Il n'y a pas que lui Véron qui soit resté à Paris. Le feuilletoniste Merle est là prêt à lui venir en aide, et Janin, qui l'aurait cru? n'est point à Dieppe.

On annonce au docteur, toujours assis à l'orchestre et couvant des yeux sa chère tragédienne, que le prince des

[1] *Mémoires d'un Bourgeois de Paris,* tome IV, pages 196 et 197.

critiques se prélasse en haut sur un divan du foyer.

— Jupiter! ô Jupiter! s'écrie Véron.

Sans plus de retard, il s'élance, monte l'escalier quatre à quatre, arrive et tombe sur Janin comme un ouragan.

— Malheureux! dit-il, vous n'êtes pas dans la salle!

— Non, répond le critique. Je déteste les bains russes.

— Alors vous ignorez ce qui se passe!

— Que se passe-t-il?

— Duchesnois et Raucourt sont ressuscitées.

— Pourquoi faire?

— Ne blasphémez pas; suivez-moi!

— Où cela?

— Dans une loge.

— Miséricorde ! et la chaleur ?

— Il n'y a pas de chaleur qui tienne.

Janin, pris au collet, se voit entraîné par l'intrépide partisan de Rachel. Véron le fait asseoir dans une loge de face et lui dit, en parodiant un mot célèbre de la Grèce antique :

« — Sue, mais écoute ! »

Et voilà comment la brillante renommée de Rachel prit naissance [1]. Admettez un instant que le docteur Véron n'eût pas cherché, le 28 juin 1838, à *neuf heures* du soir, *l'ombre* et la soli-

[1] Janin publia sur elle un premier article dans les *Débats*. Si l'on veut en croire le facétieux critique, Hermione, en allant le remercier, lui aurait dit : *C'est moi que j'etais-t-au Gymnase l'an passé*. A quoi Janin aurait répondu avec un éclat de rire : *Je le savions !*

tude; supposez que Janin eût été à Dieppe et Merle à Trouville, bien certainement personne au monde ne connaîtrait Hermione ; les *douze ou quinze cents bons esprits qui font l'opinion publique* ne l'eussent ni entendue ni jugée, et la célèbre tragédienne eût fait four comme au Gymnase.

C'est là ce que vous avez voulu prouver, n'est-ce pas, docteur ?

Donc, la France, l'Europe et l'univers entier vous adressent aujourd'hui par notre bouche tous les remerciements dont vous êtes digne.

Si Rachel, ingrate comme beaucoup de filles d'Ève, a parfois oublié vos bienfaits, soyez généreux, docteur ; pardonnez-lui ! Ne vous vengez pas en racon-

tant certaines petites anecdotes fort piquantes sans doute, mais qui frisent le scandale, celle-ci par exemple :

« Dans ses moments de dépit et de colère intimes (*Intimes!* y songez-vous, docteur? Vous êtes un fat!), Mlle Rachel montre parfois la même intempérance de langage que M. Thiers. Elle s'était prise, un jour, de querelle avec moi. (L'intimité mène si loin!) Je lui tenais tête : j'entendis s'échapper de ses lèvres, à petit bruit, le mot *canaille!* On se réconcilia. (Peste! après un pareil mot?)

« — Tout cela est bel et bien, lui dis-je ; mais vous m'avez apostrophé d'une de ces injures que personne ne s'était jamais permis de m'adresser ; vous m'avez appelé *canaille!*

« — Plaignez-vous, me répondit-elle en riant, ce n'est que depuis ce moment-là que vous êtes de la famille [1]. »

[1] *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome IV, page 234.

Ouf!... et l'on nous accuse, nous autres innocents biographes? Vous entendez comme les contemporains parlent d'eux-mêmes.

Rachel a fait de l'esprit à ses dépens, docteur, et aux dépens de ses proches.

Quant à vous, si l'histoire que nous venons de lire est une petite vengeance, il nous semble que vous griffez un peu votre joue avec celle d'Hermione.

Enfin, passons!

Nous sommes charitable, et nous fermons la porte aux commentaires.

Que le succès de Rachel soit dû ou non aux personnages qui se flattent de l'avoir produit, il n'en est pas moins à constater que la jeune tragédienne, après avoir joué, deux mois durant, en pré-

sence de recettes plus que médiocres, amena tout à coup ces mêmes recettes à la somme énorme de deux mille écus.

Elle fit gagner cent mille francs, en octobre, à la caisse du théâtre.

Ces finances entraient en partie dans la poche des sociétaires, mais ils n'en jetaient que des clameurs plus vives. A les entendre, on brûlait le théâtre; on écrasait le genre comique sous le genre tragique, on sacrifiait tout à un engouement passager. « Mademoiselle Rachel, disaient-ils, finira par montrer des prétentions exorbitantes; elle nous enrichit pour mieux nous ruiner ensuite. »

Il y avait beaucoup de vrai dans ces récriminations et beaucoup de juste dans ces plaintes.

Mais l'avénement de Rachel était un fait accompli. Son répertoire se composait déjà de plusieurs rôles magnifiques, dans lesquels le public la couvrait de bravos. Elle avait joué Camille des *Horaces*, Émilie de *Cinna*, Hermione d'*Andromaque*, Aménaïde de *Tancrède*, Ériphile d'*Iphigénie en Aulide* et Monime de *Mithridate*. Un septième rôle, qu'elle étudiait par les conseils de M. Védel, était attendu avec impatience. C'était le rôle de Roxane.

Le 23 novembre, l'affiche annonça *Bajazet*.

Beaucoup de journalistes entraient dans la querelle faite à l'administration par les sociétaires et trouvaient les griefs de ceux-ci très-motivés. Janin lui-

même se repentait d'avoir *fait* Rachel, comme Dieu se repentit jadis d'avoir fait l'homme. N'ayant pas la puissance d'appeler un déluge et de noyer la tragédienne, il résolut de la *démolir* (textuel) [1].

Avant le lever du rideau, les hostilités commencèrent.

« — Vous allez voir une jolie chute! s'écriait-on. — Lui faire jouer Roxane, quelle absurdité! — Ce Védel n'a pas l'ombre de sens! — Elle sera détestable! — Dites atroce! — On la sifflera! — Nous la sifflerons! »

[1] Ce ne fut pas la seule fois que le journalisme afficha de semblables prétentions. On se rappelle l'apparition de Mlle Maxime à la Comédie-Française. A en croire beaucoup d'articles, cette tragédienne était supérieure à Hermione.

Tous les échos du foyer répétaient ces phrases gracieuses.

Rachel parut en scène. On l'accueillit avec une froideur qui la déconcerta. Les romains du parterre, gagnés par l'ennemi, eurent d'un bout à l'autre de la pièce les mains affligées de mutisme. On chuchotait au fond des loges, on riait, on se plaisait à augmenter le trouble de la pauvre fille, qui réellement fut au-dessous d'elle-même.

— Ah! pardieu, vous avez fait de la belle besogne! cria Janin, du plus loin qu'il aperçut Védel. Carpentras! mon cher, Carpentras!

Le lendemain, Rachel éplorée courut chez le dispensateur de sa gloire.

— Eh! vous n'écoutez rien, lui dit-il,

vous n'en faites qu'à votre tête. Vous êtes mauvaise et vous resterez mauvaise dans Roxane !

Mais Janin comptait sans le public véritable, dont l'avis diffère quelquefois du sien. La seconde représentation de *Bajazet* fut un triomphe. A la troisième, on se battait aux portes de la Comédie-Française, et la quatrième fit monter le chiffre de la recette à plus de six mille francs.

Janin faillit en avoir une attaque d'apoplexie foudroyante.

Cette fois, les quinze cents bons esprits ne réussirent pas à faire l'opinion.

Mademoiselle Rachel était victorieuse sur toute la ligne. Une pluie de fleurs et de couronnes lui tombait, à chaque représen-

tation, des avant-scènes et des loges.

Un soir, elle emporta dans sa robe dix à douze des plus gros bouquets et vint les déposer aux genoux de Provost, en disant :

— Voulez-vous m'en acheter, puisque vous m'avez conseillé d'en vendre?

— Allons, allons, méchante, embrassez le faux prophète, et ne lui gardez plus rancune! répondit le spirituel comédien.

Cet hiver de 1838 à 1839 fut pour l'heureuse juive une ovation perpétuelle.

La haute société de Paris la comblait de caresses et de prévenances; elle était accueillie dans les salons les plus en

vogue, et les femmes de ministres l'honoraient de leur intimité.

Madame Duchâtel ne pouvait plus vivre sans Hermione.

Il y avait alors à l'Abbaye-aux-Bois un cercle moitié mondain, moitié mystique, dont la vieille madame Récamier se trouvait être la reine. On voyait là beaucoup de débris de la restauration mêlés aux ruines de l'empire, nombre de comtesses dévotes, cinq ou six bas-bleus catholiques, des prêtres, des archevêques, et M. de Chateaubriand.

Tout ce monde fit des avances à mademoiselle Rachel.

Quelques tentatives de conversion eurent lieu. Le baptême de la grande ca-

trice à Notre-Dame eût été pour l'Église une touchante cérémonie.

Hermione se laissa prêcher, cajoler, dorloter, sans avoir le moindre désir de se faire chrétienne. Elle étudia, sous l'inspiration de ses hôtes illustres, le rôle de Pauline dans *Polyeucte*, et prononça devant eux son JE CROIS! avec un accent qui donnait le plus bel espoir; mais, hélas! elle sortit du cénacle de la rue de Sèvres aussi juive qu'elle y était entrée.

Ses exigences à la Comédie-Française, ainsi que l'avaient prévu les sociétaires, croissaient de jour en jour.

Engagée à quatre mille francs, elle en demanda bientôt le double, et, d'augmentation en augmentation, elle ar-

riva au chiffre de vingt mille francs de fixe avant la fin de 1840, ce qui représentait, en y joignant les feux et les gratifications, une somme de soixante mille francs par an, c'est-à-dire un tiers de plus que ne touchait mademoiselle Mars.

Les conquêtes de Rachel sur la caisse ne devaient pas rester en si beau chemin.

Son frère et ses sœurs avaient pris goût au théâtre. Il fallut tour à tour les engager avec des appointements honnêtes. Sarah, Rébecca, Raphaël, ainsi que Dinah, qui jouait dans *le Malade imaginaire* le rôle de la petite fille menacée du fouet par Argan, émargeaient en même temps que leur sœur.

On ne disait plus : « Allons à la Comédie-Française ; » on disait : « Allons à la synagogue. »

Les juifs, du reste, envahissent, de nos jours, bien d'autres positions et d'autres carrières. Un homme d'infiniment d'esprit s'écriait dernièrement devant nous :

« Une seule chose m'étonne, c'est qu'un juif ne soit pas archevêque de Paris ! »

Après la question de l'engagement de ses proches, vint pour Rachel la question des congés. Elle demanda trois mois d'abord, puis elle en exigea davantage [1].

[1] Son premier congé lui fut accordé en 1840. Elle se rendit à Lyon, où les échevins lui décernèrent la

A l'heure où nous écrivons, elle a quarante-deux mille francs de fixe, pour jouer deux fois la semaine pendant six mois seulement. Elle touche dix francs de feux par représentation. Ces feux s'élèvent à cinq cents francs, s'il lui convient de jouer une fois de plus telle ou telle semaine, et ses congés, l'un dans l'autre, lui rapportent chacun près de cent mille écus. Bref, elle gagne, année courante, de trois cent cinquante à quatre cent mille francs.

C'est un denier fort respectable. Notre siècle seul a pu donner à la gloire le manteau de Rothschild.

fameuse couronne dont nous avons parlé dans la biographie de Pierre Dupont. Cette couronne était en or massif et représentait une valeur de six à sept mille francs.

Et tu vivais, ô vieux Corneille, avec une pension de deux mille livres!

Hermione est juive dans toute l'extension de rapacité métallique ordinairement attribuée à ce mot. L'or, toujours l'or, voilà sa devise. Il lui en faut, c'est une des conditions nécessaires à son existence. Au-dessus du sac d'écus, du rouleau de louis, du diamant et de la pierre précieuse, mademoiselle Félix ne voit plus rien.

Il y a dix-huit mois environ, les médecins, la voyant attaquée d'une maladie de langueur, cherchaient une distraction, un remède, quelque chose enfin qui pût la faire sortir de l'atonie générale où elle se trouvait. Tous leurs efforts, toutes

leurs tentatives demeuraient sans résultat.

Félix père eut alors une idée triomphante : il apporta la cassette à l'or et aux bijoux.

On place devant Rachel cette cassette ouverte; elle y plonge rapidement les mains. Sa bouche s'entr'ouvre et frémit de plaisir, ses yeux se raniment, ses joues se colorent. Elle fait ruisseler entre ses doigts les pièces brillantes, elle tâte les bracelets, les bagues, les colliers, elle sourit à l'éclat des pierres précieuses. L'instinct de coquetterie de la femme se trouve pour quelque chose dans sa joie; mais la juive surtout, la juive est aux anges.

Les médecins, à chaque nouvelle atteinte de la maladie, renouvelèrent l'application de ce remède vainqueur. Rachel fut guérie.

Le 15 mai 1840, elle joua pour la première fois le rôle de Pauline dans *Polyeucte*. Elle aborda, le 22 décembre de la même année, celui de Marie Stuart, et le public ne tarda pas à l'applaudir dans la Chimène du *Cid*[1].

[1] La place nous manque pour donner la liste complète de ses rôles. Outre ceux que nous avons déjà cités, voici les principaux de l'ancien répertoire : Esther (28 février 1839); Laodie de *Nicomède* (9 avril); Ariane (7 mai 1842); Bérénice (6 janvier 1844); Electre dans *Oreste* (6 décembre 1845); Athalie (5 avril 1847). Les rôles du nouveau répertoire sont : la Frédégonde de M. Lemercier (5 novembre 1842); la Judith de Mme de Girardin (24 avril 1843); la Virginie de M. Latour Saint-Ybars (5 avril 1845); la Jeanne d'Arc de M. Soumet (4 avril 1846); la Lucrèce de Ponsard (24 mars 1848); la

Mais son plus admirable et son plus éclatant succès fut le rôle de Phèdre.

A aucune époque les annales dramatiques n'ont enregistré pareil triomphe. Du parterre aux combles la salle frissonnait. La terreur, la passion, la frénésie de l'amour étaient excitées, rendues avec une vérité sinistre, une verve effrayante, une puissance à confondre. On n'applaudissait pas, on perdait en quelque sorte le sentiment de son être pour vivre de la vie de la tragédienne; on tressaillait

Thisbé de Victor Hugo (18 mai 1850), etc., etc. Nous ne comptons ni l'*Ombre de Molière,* ni le *Vieux de la montagne,* ni *Cléopâtre,* ni le *Moineau de Lesbie,* ni *Mlle de Belle-Isle,* ni *Valérie,* ni *Diane,* ni *Louise de Lignerolles,* ni même *Lady Tartuffe.* Mlle Rachel y a été insignifiante relativement, comme dans le *Roi attend,* de George Sand, et dans *Horace et Lydie,* de M. Ponsard.

avec toutes ses fibres, on palpitait de ses joies, on rugissait de ses colères. L'âme suspendue à son geste, à ses lèvres, le cœur bouleversé par son coupable amour, vous sentiez avec épouvante le crime vous saisir, l'inceste vous brûler le sang. Rachel jetait sur vos épaules la robe du Centaure, et vous livrait à ses dévorantes ardeurs.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée!

Jamais le vers de Racine n'eut une expression plus fatale. Depuis dix ans, Phèdre a paru cinquante fois sur le théâtre de la rue Richelieu, et cinquante fois le même effet a été produit.

Si une statue de Phidias, animée par un souffle créateur, drapée dans le pé-

plum et chaussée du cothurne, traversait les siècles pour venir après trois mille ans respirer, marcher, parler devant nous, on ne verrait pas une représentation plus parfaite et plus absolue de la beauté antique.

Rachel est grecque des pieds à la tête, dans son galbe, dans sa démarche, dans ses mouvements, dans sa pose. La draperie suit ses gestes et retombe autour d'elle avec un art inimitable, avec une grâce athénienne.

Elle a tout reçu de la nature, ampleur du geste, majesté de la contenance, force du regard, sûreté de la voix.

C'est dans l'organisation de son larynx qu'il faut chercher la cause des effets inouïs auxquels nous la voyons attein-

dre. Rachel est un écho de ses professeurs, écho magnifique, écho sonore, toujours sûr de répéter la syllabe, le mot, la phrase comme on les lui fait entendre. C'est un diapason qui donne le *la* avec une justesse merveilleuse, un instrument dont toutes les gammes, toutes les notes, toutes les modulations montent ou descendent, grondent ou s'adoucissent, éclatent ou s'apaisent dans le plus parfait accord, sans que jamais une corde fausse chagrine votre oreille.

Ici nos lecteurs vont se récrier.

Quoi! ces prodiges de diction, cette science de débit, ces accents passionnés, ironiques ou terribles, tout cela se réduirait à une précision mécanique, due au hasard?

Non, prenez garde!

Rachel comprend ce qu'elle exécute; mais elle ne devine rien.

Douée d'une mémoire solide, elle coordonne dans les cases de son cerveau les effets qu'on lui indique et les retrouve à coup sûr, lorsqu'elle en a besoin. C'est un instrument, mais un instrument qui a une âme et qui, loin du maître, sait répéter les harmonies écloses sous le souffle et sous les doigts du maître.

Seule et sans secours, elle n'a aucune force créatrice. Elle tâtonne, elle s'égare, elle se perd dans les nuages de l'ignorance et du doute.

Un diamant est perdu dans l'ombre; apportez une lumière, il étincelle.

Archimède disait : « Donnez-moi un

point d'appui, je soulève le monde! » Rachel a trouvé le point d'appui d'Archimède.

Toutes les fois qu'elle aborde un rôle, elle va trouver Samson, qui le lui explique, le lui mâche en quelque sorte, depuis le premier vers jusqu'au dernier, réglant les poses, les intonations, les gestes, éclairant du flambeau de l'art cette belle intelligence incertaine et presque aveugle.

Samson tient les ressorts du génie de Rachel, il a dans la main les clefs de sa voix.

La passion, l'ironie, le désespoir, la terreur, il fait tout naître, tout résonner, tout frémir. Il n'est pas une note dans ce gosier d'airain dont il ne sache les res-

sources et qu'il ne fasse vibrer à sa guise.

Rachel ayant voulu jouer Agrippine de *Britannicus*, sans consulter son maître, elle n'y obtint pas le moindre succès.

Lors des répétitions d'*Adrienne Lecouvreur*, Samson était absent, et M. Scribe faillit perdre la tête. Rachel ne comprenait pas le rôle. Sa sœur Rébecca, très-fine et très-intelligente [1], se permettait de venir en aide à M. Scribe et d'indiquer à *Adrienne* les intentions de l'auteur.

Il fut expressément interdit à Rébecca, par Rachel elle-même, d'assister à l'avenir aux répétitions.

Si l'on veut une preuve convaincante

[1] Elle vient de mourir, il y a trois mois, et laisse beaucoup de regrets au théâtre.

de cette absence d'inspiration chez la grande tragédienne et de la nécessité où elle se trouve de prendre conseil d'un professeur, il suffit de la suivre dans le premier venu de ses rôles et d'étudier ses effets de scène.

Ils se produisent invariablement de la même manière.

Jamais la note ne change; elle est énergique à tel endroit, sourde à tel autre; l'instrument la donne, le lendemain comme la veille, avec la même netteté, la même justesse, la même douceur ou la même force

Toutes les nuances de la passion sont arrêtées, convenues, fixées.

N'ayant plus à recourir qu'à sa mémoire, et sûre de son prodigieux or-

gane, Rachel tient le spectateur haletant, éperdu, sous le vers implacable qui le tenaille et le martèle à froid sans qu'il s'en doute.

Lorsque le rideau tombe et dérobe la fille de Pasiphaé à son auditoire frémissant, prenez la main de Rachel, comptez les pulsations de l'artère : vous en trouverez soixante à la minute.

Quand Talma sortait de scène, il fallait l'envelopper dans une couverture et le porter dans sa loge.

Ce jeu régulier, calme, uniforme et presque mathématique, double la puissance de la tragédienne et lui permet, à l'époque de ses congés, de donner une représentation chaque jour sans fatigue.

Par une étrange bizarrerie de son

étoile, tout ce qui lui fait défaut, comme artiste, tourne au bénéfice de sa fortune et de sa gloire. Si elle jouait d'enthousiasme, sur trois mille soirées tragiques peut-être que lui doivent la France et l'Europe, elle aurait dû forcément en retrancher les deux tiers, sous peine de mourir à la tâche.

En conséquence elle eût perdu beaucoup de notoriété, comme beaucoup d'or.

Les cordes sensibles et les élans du cœur manquent absolument à mademoiselle Rachel. Voilà ce que Samson n'a jamais pu lui donner, avec toute son adresse, avec tout son art. Dieu seul, en créant notre âme, y jette le précieux germe de la sensibilité. Les hommes l'étouffent quel-

quefois : mais ce n'est ni par leurs soins ni par leurs efforts qu'il prend naissance. On imite l'orgueil, le dédain, la haine, la luxure et la rage; cela s'exprime par le jeu des muscles, par le talent des poses, par les inflexions de la voix ; mais pour faire pleurer les autres, il faut pleurer soi-même, et mademoiselle Rachel n'a pas le don des larmes. Elle est sublime dans Hermione et dans Phèdre; nous la mettons au défi de se montrer dans Andromaque.

Pour elle et pour sa renommée, nous souhaitons de longs jours à son habile maître ; car, Samson mort, il est douteux qu'elle puisse aborder un rôle nouveau.

Rachel ne travaille pas ; elle ne fait

aucun effort pour s'instruire et pour se mettre à la hauteur historique des personnages qu'elle représente.

Son but est d'amasser des millions, beaucoup de millions.

Chaque jour elle remplit ses coffres en exploitant quatre pièces de Pierre Corneille et deux de Jean Racine [1], six tragédies, rien de plus.

[1] A propos de Corneille, de Racine et de Mlle Rachel, voici une lettre que nous avons reçue de province. Elle est un peu longue, mais nous la donnons tout entière, afin de prouver que nous n'avons aucun parti pris pour le blâme, quand l'éloge se présente. Voici la lettre :

A MONSIEUR EUGÈNE DE MIRECOURT.

« Monsieur,

« Comme vous l'avez fort bien dit, une anecdote réussit beaucoup mieux à peindre un personnage que les études approfondies auxquelles on peut se livrer sur son compte. Hugo, Lamennais, Déjazet, tous les contemporains illustres que vous daguerréotypez ont

Voilà son répertoire sérieux.

Le reste ne compte guère, et les écri-

chacun dans leur vie intime un air, une physionomie sans arrière-pensée que vous nous montrez dans un fait inédit, une anecdote ignorée ou peu connue. Ce que vous avez fait pour les autres, vous le ferez apparemment pour Rachel.

« Je vous prie, en conséquence, de considérer ce qui précède comme une sorte d'introduction à ce qui suit.

« Au mois d'août 1849, Mlle Rachel parcourait la Bretagne et la Normandie. Après avoir joué *Phèdre,* à Avranches, elle passa, en se rendant à Caen, par Saint-Denis-le-Guast et s'y arrêta quelques heures. C'est là qu'elle eut occasion de remarquer un jeune paysan alors âgé de treize ans. Quand Rachel le rencontra, il lisait la vie d'*Arondino.* Elle s'approcha de lui et s'informa du volume qui l'intéressait si fort.

« — Comment! s'écria-t-elle, sont-ce là les ouvrages que l'on vous donne en prix? Quelle pitié! A quoi cela vous conduira-t-il, mon enfant? Lisez donc Corneille, lisez Racine. Vous ne les avez point?

« — Non, mademoiselle.

« — Je vous les enverrai. Comment vous appelez-vous?

« — Armand Le Brun.

vains modernes ne trouvent pas dans son talent le moindre appui.

« — C'est bien. Voici pour acheter des livres. » Et en même temps elle le forçait d'accepter deux louis.

« — Quant à Corneille et à Racine, ajouta-t-elle, c'est moi qui me charge de vous les envoyer. »

« Trois mois s'étaient écoulés. Notre petit paysan ne comptait plus sur les promesses de la grande dame, quand un beau matin il reçoit, franc de port, deux magnifiques volumes dorés sur tranche, reliure en chagrin, édition Furne. Sur la couverture étincelait son nom en lettres d'or, et au verso de la première page Rachel avait écrit :

« Donné à Armand Le Brun, à qui je souhaite
« un bel avenir.

« RACHEL. »

« Je suis persuadé, monsieur, que dans la biographie de la grande actrice vous aurez plus d'un trait de ce genre à consigner. C'est ce qui me fait craindre pour la publicité de l'anecdote ci-dessus. Quoi qu'il en soit, si je ne puis témoigner à Rachel toute la reconnaissance de mon jeune protégé,

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

« Agréez, etc.

« Marquis de GONDREXANTE. »

« Coutances, 28 mai 1854. »

Un rôle de *Sapho* a été impitoyablement refusé par elle.

Jamais elle n'a voulu dire le motif de ce refus. On le cherche, et l'on se demande pourquoi mademoiselle Rachel ne représenterait point à la scène la fameuse lesbienne.

Découragés par ses rebufades, victimes de ses caprices, les auteurs ne lui préparent aucune œuvre importante, convaincus, ou qu'elle ne voudra pas leur servir d'interprète, ou qu'elle ira jouer leur pièce à Londres et à Saint-Pétersbourg, sans leur offrir de droits d'auteur.

Rachel connaît très-peu la fraternité artistique.

Elle tire à elle, comme on dit vulgai-

rement, toute la couverture. Ses camarades rendent justice à son immense mérite comme déclamation; mais ils n'ont pas mademoiselle Félix en profonde estime comme caractère[1].

— Ah çà, disait un jour nous ne savons plus quel directeur à Judith[2], pourquoi déblatérez-vous ainsi contre Rachel? C'est mal! car enfin elle a plus qu'une autre droit à vos sympathies et à

[1] Elle est continuellement en procès avec le théâtre, et l'autographe que nous donnons à la fin de ce volume est une lettre écrite à M. Debelleyme, à l'occasion d'un de ces procès. On affirme qu'elle a, tout récemment, forcé Ballande à quitter la Comédie-Française, parce qu'elle ne voulait plus jouer avec cet acteur: il se faisait applaudir à côté d'elle, ce qu'Hermione tolère difficilement.

[2] La plus spirituelle des sociétaires de la Comédie-Française après Augustine Brohan.

votre amitié. N'êtes-vous pas coreligionnaires?

— Sans doute, répondit Judith ; mais n'importe, il y a un monde entre elle et moi.

— Comment cela?

— Je suis juive, c'est vrai; tandis que Rachel... c'est un juif!

Il n'y avait pour Hermione qu'un moyen de se préserver de l'envie et de faire accepter cette gloire absorbante qui éclipse tous les autres talents à côté d'elle, c'était de se montrer affectueuse et désintéressée.

Mais le théâtre est son comptoir, sa boutique ; elle y fait du commerce, elle s'y occupe sans cesse de l'augmentation des chiffres; on l'y trouve constamment

maussade ou grondeuse, et ses gentilles-ses, ses sourires, ses grâces, sont pour le dehors[1].

A la ville, Rachel est charmante.

Il est impossible de rencontrer une femme plus accomplie et dont le langage, les manières, la tenue, offrent, quand elle veut s'en donner la peine, un cachet de distinction plus réel et plus remarquable.

C'est Marion Delorme passée à l'état de duchesse.

[1] On comprend que nous parlons seulement ici de ses relations avec les administrateurs et avec ses camarades. Dans sa loge, où d'humbles courtisans vont la saluer pendant les entr'actes, elle se montre bonne fille et daigne quelquefois recevoir des ministres et des ambassadeurs. De temps à autre, M. Ponsard réussit à se glisser dans un coin. Cette loge de Rachel est un appartement complet; on y fait antichambre. Rarement Hermione se montre au foyer des acteurs.

Elle est tout à la fois majestueuse et piquante, grave et folle, modeste et passionnée.

Depuis quinze ans, une foule de papillons tourbillonnent, se pressent et se culbutent pour venir se brûler aux flammes dangereuses qu'elle allume.

Notre bon docteur qui, le premier, s'est rôti les ailes au flambeau, s'écrie naïvement :

« Ne laissez pas votre cœur s'enflammer à l'explosion soudaine des coquetteries et des tendresses dont la tragédienne se plaît, par caprice, à étourdir le premier venu. Elle ne se souviendra pas le lendemain de ses paroles engageantes, de ses avances de la veille ; elle se rit parfois des passions qu'elle inspire [1]. »

[1] *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome IV, page 253.

Ah! docteur, il y en a eu de plus à plaindre que vous!

Nécessairement on vous a raconté l'histoire de ce malheureux Guyon, taillé en Hercule. et pourtant si peu capable d'en exécuter les héroïques travaux. Le *Qui êtes-vous? est-ce que je vous connais?* dont on châtia le lendemain sa timidité devenue présomptueuse, l'a poursuivi jusqu'à la fin de ses jours comme un regret ou comme un remords.

Rachel sacrifie ses adorateurs avec le sang-froid déployé jadis par son grand-père Abraham, lorsque Dieu lui commanda d'immoler Isaac.

A l'heure même où vous descendez avec elle les sentiers les plus rapides de la passion, elle s'arrête par un caprice

soudain, vous quitte, et remonte vers des hauteurs glacées, où l'amour n'habite plus sans grelotter et sans mourir.

Quel que soit le dédale d'intrigues où elle se jette, elle réussit toujours, même sans employer le fil d'Ariane, à retrouver sa route et à s'enfuir ailleurs, laissant le minotaure au fond du labyrinthe.

Spirituelle comme Aspasie, tendre comme Didon, fière comme Cléopâtre, on la voit tout à coup se métamorphoser complétement. Elle devient plus simple qu'une bourgeoise de la rue Quincampoix, plus froide qu'une fille de marbre, et, si nous osons nous servir d'une expression dont elle fait quelquefois usage, elle éprouve le besoin de *s'encanailler*.

C'est une fantaisie d'artiste, un élan tout naturel vers les souvenirs d'enfance.

Sous la robe d'or et sous les voiles flottants de la déesse tragique, passent toujours un peu les anciennes guenilles de la chanteuse de carrefours.

Ah! que voulez-vous, noble reine, il faut tout dire! C'est un engagement que nous avons pris, nous y serons fidèle. Vous appartenez au public. Si vous trouvez de l'absinthe au bord d'une coupe enivrante, ne vous plaignez pas, buvez toujours!

Ceci, quoi qu'on dise, est la moralité de nos petits livres.

Les mères de famille, les chastes épouses, les vierges sages abritées sous le foyer paisible, doivent apprendre ce

qu'on perd à la gloire et ce qu'on gagne à l'obscurité. Il est bon, de temps à autre, il est moral d'écarter le rideau et de montrer sous leur véritable jour ces existences chatoyantes, dont il arrive trop souvent qu'on envie les joies dangereuses et le faux bonheur.

« Mlle Rachel, dit le grand philosophe Véron, est une nature fiévreuse qui veut tout épuiser, qui veut abuser de tout, qui ne croit pour l'avenir ni aux rides ni à l'adversité, ces éternelles et implacables ennemies de la beauté, du génie et des plus hautes fortunes [1]. »

Que le docteur soit calme, Hermione se détrompera toujours assez tôt pour ce

[1] *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome IV, page 236.

qui tient aux rides; quant à l'adversité, peut-être a-t-elle raison de ne pas y croire, si par ce mot on entend la ruine.

Elle est aujourd'hui deux fois millionnaire.

Sans compter les montagnes de roubles, de florins et de guinées que la Russie, l'Allemagne et l'Angleterre lui réservent encore, elle va partir au mois de mai pour les États-Unis, où ces prodigues Américains lui assurent deux cents représentations à six mille francs chacune : total, douze cent mille francs.

Pends-toi, Nicolas! car la célèbre actrice n'a rapporté de Saint-Pétersbourg que le quart de cette somme.

Au moins devrais-tu ne pas te laisser vaincre... en générosité !

Dans ses congés, mademoiselle Rachel est infatigable. Elle donne trente représentations par mois, court la poste toutes les nuits, et dort sur un matelas disposé au fond de sa berline.

- Craignant, à son retour de Russie, d'avoir contre elle l'opinion publique, en ce moment peu favorable aux Cosaques, elle a eu soin de se faire précéder d'une excellente anecdote et d'un mot très-patriotique jeté par elle à nos ennemis.

Voici le mot et l'anecdote.

C'était à la fin d'un dîner splendide offert à Hermione.

Il y avait là beaucoup d'officiers du

czar, et ces aimables guerriers annonçaient avec une joie légèrement présomptueuse que les armes allaient enfin trancher la question dont la diplomatie n'avait pu dénouer le nœud gordien.

« — Au revoir, mademoiselle, dirent-ils à la tragédienne. Nous irons bientôt à Paris vous applaudir et boire à votre santé de ces bons vins de France!

« — Messieurs, répondit Rachel, la France n'est pas assez riche pour payer du champagne à ses prisonniers. »

Si la bourse de notre héroïne s'enfle aux représentations qu'elle donne en province et à l'étranger, si elle recueille pour son propre compte une moisson brillante, elle a derrière elle un glaneur adroit

qui ramasse les épis oubliés, et qui sait au besoin en extraire de la gerbe.

Nous parlons de Raphaël, son illustre frère.

Décidément il renonce au rôle d'*Hippolyte* pour diriger la troupe chargée de donner la réplique à Hermione. Il s'adjuge pour cela trente ou quarante mille francs d'honoraires et réalise à peu près une somme égale par une vente machiavélique et souterraine d'autographes et de portraits de sa sœur [1].

[1] On affirme qu'il a gagné cent mille francs en Russie, et que le traité de New-York doit lui rapporter trois cent mille francs. Quant aux acteurs qui accompagnent Rachel, ils sont payés de la façon la plus misérable ; on les traite de Turc à More. Un de ces pauvres artistes, malade et n'en pouvant plus, dit un jour à la tragédienne : « Je vous en supplie, donnez-moi vingt-quatre heures de repos, le temps de mettre

Ah! si elle le savait! mais probablement elle l'ignore.

Du reste, nous devons le dire, malgré son avidité toute judaïque, Rachel laisse volontiers ses proches ramasser les miettes de la table somptueuse dressée devant elle par la fortune.

M. Félix père, israélite retors, et qui ne manque ni de jugement ni de tact, a depuis seize ans surveillé sans cesse ni trêve les intérêts de sa fille. En témoignage de gratitude, celle-ci lui a fait don d'une superbe maison de plaisance à

des sangsues. — Impossible, répondit Hermione. On nous attend, ce soir, à vingt lieues d'ici. Je ne manquerai pas une représentation pour vous. » Le malheureux fut obligé de monter en diligence et de s'appliquer les sangsues sous la bâche.

Montmorency, avec douze mille francs de rente viagère.

Elle prête de l'argent à madame Félix pour jouer à la Bourse, et paie tous les six mois, non sans beaucoup se plaindre, les dettes de Sarah, sa sœur aînée.

A Montmorency, où naturellement Rachel conserve un pied-à-terre, on mène un train bourgeois fort doux, eu égard à la vie de bohème du passé. Les mauvais jours ne sont plus, Israël a touché la terre promise. On dîne sous les arbres, on passe des soirées entières à jouer au loto, et quelquefois de graves dissentiments éclatent pour le partage des bénéfices.

Hermione cède alors sa part aux plus avides, et la discorde s'apaise.

Une fois sortie des affections de famille, Rachel ferme sa bourse. Elle se laisse appeler devant le juge de paix pour une note de quinze francs.

Nous avons dit qu'elle avait plus de deux millions de fortune.

Le théâtre seul n'a pas été son tributaire. De nombreux soupirants ont déposé à ses genoux des trésors avec leur cœur. Si parfois ils se montraient un peu plus économes que la violence de leur passion ne semblait l'autoriser, Rachel avait des procédés pleins de finesse pour stimuler leurs instincts généreux.

Un soir, chez madame S***, sa vieille amie, elle remarque une respectable guitare toute noire de crasse et de vétusté.

— Vous ne tenez pas sans doute à conserver ceci, ma chère? demande Phèdre. Voulez-vous m'en faire présent?

— Oui certes, avec beaucoup de plaisir. Tu me débarrasses là d'un vilain meuble, répond madame S***.

La femme de chambre reçoit l'ordre de porter la guitare rue Joubert[1], au domicile de la tragédienne.

[1] Avant de demeurer là, Mlle Rachel avait eu trois autres logements, le premier dans le passage Véro-Dodat, le second rue Neuve-du-Luxembourg, 26, et le troisième quai Malaquais, 23. De la rue Joubert elle a transporté ses pénates rue de Rivoli, 10, et enfin dans ce splendide hôtel de la rue Trudon, que vingt articles de journaux ont fait récemment connaître, depuis la cave jusqu'au grenier. Mlle Rachel feignit d'avoir l'intention de s'en défaire; mais son but était de pousser à la réclame plutôt qu'à la vente. Elle conserve son hôtel, après avoir métamorphosé tous les journalistes en commissaires-priseurs.

Trois jours après, le comte W***[1], pénétrant dans le boudoir de Phèdre, remarque à son tour le vieil et noir instrument, enfermé dans une cage de soie et suspendu près de la cheminée.

— Miséricorde ! qu'est-ce que cela ? dit-il, se plaçant le lorgnon sur l'œil

Rachel prend une pose sentimentale et répond :

— C'est la guitare avec laquelle, pauvre fille, j'allais autrefois chanter dans les rues et demander aux passants le denier de l'aumône.

— Est-ce possible?.... Oh ! je vous en supplie, donnez-moi ce souvenir de votre enfance ! Pour moi, pour tous, pour l'his

[1] Fils naturel de l'empereur Napoléon Ier, actuellement à la tête d'une de nos principales ambassades.

toire, c'est un trésor, dit le comte avec feu.

— Aussi je le garde, dit Phèdre, et je ne le donnerais pas pour cinquante mille francs.

— Je veux l'avoir !... Quoi qu'il en coûte, je l'aurai !

— Vous êtes fou.

— Tenez, Rachel, je vous l'échange contre ce bracelet de diamants et cette rivière de rubis que vous me demandiez l'autre jour. Vous pouvez tout faire prendre à l'instant même chez le bijoutier. Est-ce convenu?

— Allons, dit Phèdre avec un soupir, emportez la guitare !

Jamais homme ne fut plus joyeux que le comte. Il montrait son trésor à tous

ses amis. Malheureusement, vers la fin de la semaine, madame S***, entrant chez le noble personnage, reconnut le singulier cadeau qu'elle avait fait à Rachel, poussa des exclamations de surprise, et vendit la mèche.

Phèdre avait oublié de lui donner le mot.

Le comte ne se pardonna jamais son crédule enthousiasme et l'entraînement naïf de son cœur.

Si mademoiselle Rachel a fait beaucoup d'heureux, en revanche il est impossible de compter ses martyrs. L'un des plus célèbres est le prince Martchinkoff[1].

[1] Ne pas confondre avec le prince Menschikoff, qui, à l'heure où nous écrivons, est sur le point de sauter avec Sébastopol.

Cet aimable Russe, occupé, vers 1845, à manger ses paysans à Paris, courtisait Hermione et semait de roubles les sentiers anacréontiques où elle daignait parfois se promener avec lui. Fidèle à son habitude, la déesse abandonnait souvent en chemin le pauvre boyard, qu'on voyait errer, gémissant et solitaire, comme un tourtereau perdu.

Martchinkoff joignait à tous ses déses poirs celui de connaître ses rivaux.

Le plus dangereux lui semblait être un jeune acteur, aujourd'hui attaché à l'un des théâtres du boulevard.

Semant toujours les roubles, mais, cette fois, pour payer l'espionnage, notre jaloux apprend qu'un beau soir, outre des adieux fort tendres, on s'est fait

mille promesses d'éternelle constance.

Rachel partait le lendemain pour l'Italie. L'espion de Martchinkoff eut ordre de la suivre pas à pas et de ville en ville.

Qui fut ébahi, ce fut le comédien, quand, au bout de six semaines, il reçut de Florence un long mémoire contenant les faits et gestes de l'illustre voyageuse, et cela depuis son départ, jour par jour, heure par heure.

Entre autres détails peu récréatifs, il sut qu'un artiste de l'orchestre de Gênes, très-fort sur la contre-basse, avait osé concevoir pour mademoiselle Rachel une passion profonde.

Nous ignorons ce que le mémoire pouvait ajouter en plus; mais l'acteur

désolé crut indispensable de chercher des consolations près d'une ingénue du Vaudeville.

Grand éclat d'Hermione à son retour. Elle s'abandonne à tous les transports de la colère. C'est une tempête de cris et d'injures.

— Diable! fit le jeune homme, j'étais loin de m'attendre à pareille musique! On voit, madame, que vous avez pris des leçons de contre-basse.

Hermione tressaille. Quel traître a pu révéler cet épisode du voyage? Elle soupçonne Martchinkoff, le ramène à ses genoux, l'interroge, obtient la confirmation de ses doutes, l'oblige à démentir par écrit la lettre perfide expédiée de Florence, sonne sa femme

de chambre et l'envoie porter l'autographe du prince chez le comédien.

Celui-ci arrive au bout d'un quart d'heure.

— Je ne vous retiens plus, dit Rachel à Martchinkoff : monsieur et moi, nous avons à causer quelques instants. Passez, je vous prie, chez Chevet ; commandez un dîner de premier ordre, et revenez à six heures.

Le pauvre Russe voulait obtenir son pardon. Il sortit la tête basse.

— Nous dînerons ensemble, dit Rachel au jeune homme.

— Par exemple !... Avec Martchinkoff ?.... jamais !

— Martchinkoff ne dînera pas.

— Bon !.... S'il paye le dîner ?

— Raison de plus. C'est ma vengeance.

A six heures précises, le boyard arrive. Du palier, son oreille distingue des voix joyeuses, un bruit de fourchettes; il tire sa montre et se dit :

— Je retarde sans doute?

Il sonne. Rose, la femme de chambre, vient ouvrir.

— Madame n'y est pas, dit-elle avec aplomb.

— Comment? c'est impossible : elle-même, ici, tout à l'heure.......

— Oui, mais elle s'est trouvée souffrante. Elle est à Montmorency dans sa famille.

Le prince devint livide. Au moment où Rose lui tenait ce discours, il entendait le choc des verres, et les voix criaient :

— A la santé de Martchinkoff!

Rose ferma la porte. Le malheureux boyard fit une maladie de six mois et s'en retourna, presque ruiné, à Saint-Pétersbourg.

Un des plus grands plaisirs d'Hermione, lorsque Martchinkoff lui rendait visite à Montmorency, était de lui tirer du gousset des pièces de cinq francs, qu'elle jetait dans l'herbe des pelouses.

— Elles appartiennent à celui qui les attrapera ! criait-elle à son frère et à ses sœurs.

On juge comme se battaient tous ces petits juifs, mâles et femelles.

Quand le gousset ne contenait plus de pièces de cinq francs, Hermione disait :

— Donnez de l'or !

Et les louis pleuvaient.

Martchinkoff laissa, un soir, huit cents francs sur la pelouse.

Rachel n'a pas toujours les allures excentriques et folles, trop communes au théâtre. On la voit, presque sans transition, reprendre une tenue pudique, un air décent. Aussi bonne actrice à la ville qu'à la scène, elle joue la femme du monde avec une dignité tout à fait imposante.

Nulle part elle ne semble déplacée

Le tact le plus parfait règle ses manières, ses discours, sa contenance.

Elle a deux enfants. L'aîné a été reconnu par le comte W*** et porte le titre de vicomte.

« — J'amasse des millions pour lui, dit Hermione : il faut qu'un jour il soutienne l'honneur de sa race. »

Lorsque le cadet vint au monde, elle se montra fort chagrine.

— Que ferez-vous de ce second fils? demanda-t-on.

— Lui? répondit-elle : il sera le portier de son frère.

Aujourd'hui l'humeur a disparu. Les enfants de mademoiselle Rachel reçoi-

vent la même éducation. Ils commencent leurs études à Sainte-Barbe-des-Champs [1]. Lors de l'inauguration de ce pensionnat, monseigneur l'archevêque de Paris fit une harangue, dont la tragédienne parut fort émue. A la fin de la cérémonie, le prélat daigna s'approcher d'elle.

— Je vous félicite, madame, dit-il, vous élevez vos fils dans la religion catholique.

— Oui, monseigneur, c'est la religion de leurs pères. Du reste, ajouta-t-elle, avec une exquise flatterie, j'en suis heureuse, aujourd'hui surtout qu'il m'a été

[1] Succursale du collége Sainte-Barbe pour les enfants âgés de huit à douze ans.

donné de vous entendre. Une religion qui a de pareils interprètes est nécessairement divine.

Si tout cela n'est pas un jeu et une déclamation, nous verrons peut-être un jour la célèbre juive se faire chrétienne.

Mais un très-petit nombre de ceux qui la connaissent partagent cette espérance.

Avec l'esprit de calcul de Rachel et sa passion de l'or, il est à croire que Madeleine n'en serait jamais venue au repentir.

Partez donc, madame, allez à New-York !

Les Russes vous cèdent aux Américains; les Américains vous céderont peut-être aux Chinois.

Exploitez à l'étranger cette réputation qui vous a été faite par la France et pour la France. Nous ne vous approuvons pas, nous ne vous approuverons jamais.

Tout ce que vous enlevez au pays, au premier de nos théâtres, aux lettres nationales, vous l'enlevez, retenez-le bien, à votre gloire future et à votre honneur d'artiste.

Partez, madame, et que Plutus vous conduise!

Rachel n'a pas compris ses devoirs de grande tragédienne. Elle devait s'appli-

quer à combler le vide immense que son éducation première a laissé dans son esprit et dans son cœur. Plutôt que de se jeter dans les étourdissements de la vie et de sacrifier au veau d'or, elle devait cultiver l'étude, apprendre sa langue qu'elle connaît à peine [1], et chercher par tous les moyens possibles à se rendre utile à l'art moderne.

Corneille et Racine ne sont plus.

Qu'on leur dresse un tabernacle et qu'on entretienne le feu sacré sur l'autel de leur gloire, cela se doit, cela se fera toujours.

[1] Elle en a fait plus d'une fois l'aveu. Le comte Molé lui dit un jour, en la complimentant de son heureuse diction : « Mademoiselle, vous sauvez la langue française! — Voyez le hasard, dit Hermione, moi qui ne l'ai jamais apprise! »

Mais qu'une actrice aussi puissante que Rachel reste en dehors de son siècle, qu'elle marche dans le domaine de l'art d'un pas rétrograde, qu'elle refuse de servir d'interprète aux auteurs vivants, ou (si ce refus n'est point prouvé) qu'elle ne consacre pas tous ses efforts, toutes ses tentatives, tout son pouvoir de reine à favoriser le développement du génie de son époque, voilà ce qu'il nous est impossible de comprendre.

Nous avons de grands poëtes, dont elle ne se donne pas la peine d'étudier les œuvres et de faire valoir les originales et sublimes creations.

Un premier essai la déconcerte. Elle oublie que mademoiselle Georges et ma-

dame Dorval, avec des qualités dramatiques beaucoup moindres, attiraient la foule à ces pièces qu'elle condamne et qu'elle repousse du pied, pour encenser éternellement son idole classique.

Rachel est solidaire du temps présent aux yeux de l'avenir.

Dans son intérêt, dans l'intérêt de tous, il fallait qu'elle méritât un autre nom que celui de FILLE DES MORTS.

FIN.

Monsieur

Le procès qui m'est intenté par la comédie française et qui doit être jugé mercredi prochain me fait désirer ardemment vous voir. Je sais que vos graves occupations vous obligent à sortir de bonne heure, ne craignez pas, Monsieur, de m'appeler auprès de vous aussi matin que vous le voudrez

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération

Rachel

15 centimes la Livraison.

ŒUVRES

DE

CHATEAUBRIAND

ÉDITION

ILLUSTRÉE DE GRAVURES SUR ACIER

PAR LES MEILLEURS ARTISTES

PROSPECTUS

Faire l'éloge de Chateaubriand comme écrivain, ce serait répéter ce que l'on a dit cent fois. — La place de cet homme est marquée au premier rang dans notre littérature, et aujourd'hui que la justice, cette fille du temps, a parlé, toute haine, toute animosité a disparu pour jamais.

La reproduction des écrits de Chateaubriand, écrits hors ligne, ne peut donc recevoir que l'accueil le plus empressé, le plus vif du public.

Restait à choisir un format commode, portatif, et en même temps rempli d'élégance. Le format Charpentier, qui n'est plus une affaire de mode, mais bien une affaire de goût, est celui dont nous avons

fait choix, certain d'avance de l'approbation du public. Du reste, la quantité innombrable d'ouvrages publiés dans ce format nous est un sûr garant du succès de notre publication. Et, pour ne parler que de quelques-uns, nous citerons l'*Histoire de la Révolution* par M. THIERS, *les Girondins*, par LAMARTINE, les *Œuvres de Walter Scott*, celles du savant AUGUSTIN THIERRY, etc.

De charmantes gravures sur acier illustreront cette jolie édition des œuvres du grand écrivain ; la modicité du prix en permet l'acquisition à toutes les fortunes.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les *Œuvres de Chateaubriand* seront publiées par livraisons de 15 centimes, format in-18 anglais. Chaque livraison contiendra 24 pages de texte. Les gravures sur acier, au nombre de 60 à 70, seront données en plus des 24 pages de texte. L'ouvrage formera 30 volumes (330 à 340 livraisons). Il ne paraîtra jamais plus de deux livraisons sous la même couverture.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

Martinon — 14, RUE DE GRENELLE, 14.

Dutertre — 20, PASSAGE BOURG-L'ABBÉ

BALLAY ET CONCHON, LIBRAIRES A LYON

Paris. — Impr. WALDER, rue Bonaparte, 44.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.

